




**PORT DE CAEN,**
*Vu de la prairie.*




**PORT DE SAINT SERVAN,**
*Vu de la porte de la marine de St. Malo.*

# Voyages EN FRANCE,

Depuis 1775 jusqu'à 1817.

Quod verum atque decens curo et rogo et omnis in hoc sum.
Hor.

TOME . IV.

PARIS,
Guillaume et Cie. Rue Hautefeuille, N.° 14;
Salon littéraire, Palais Royal, Galerie de pierres, N.° 156;
Arthus Bertrand, Rue Hautefeuille, N.° 23.
1817.
De l'Imprimerie de M.me V.e Jeunehomme.

1791.

TROISIÈME

# GRAND VOYAGE

AVEC

## CAROLINE-TULLIE.

PARTIE TROISIÈME.

DU PAYS DE CAUX A ROCHEFORT D'AUNIS PAR LA BRETAGNE.



270 LIEUES.

*Utere, non abutere libris.*
Anonyme.

N° 27.



# ITINÉRAIRE.

| | | | | LIEUES. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1791. | Juil. | DE BOLBEC. . . . . à | Yvetot . . . . . . . | 5½ | |
| | | | La Meilleraie . . . | 3½ | |
| | | | Pont-Audemer . . | 6 | |
| | | | Pont-l'Évêque. . . | 6½ | |
| | | | Dives . . . . . . . . | 5 | |
| | | | Caen. . . . . . . . . | 6 | |
| | | | | | 32½ |
| | | DE CAEN. . . . . . . à | Vire. . . . . . . . . | 13 | |
| | | | Ville-Dieu. . . . . | 6 | |
| | | | Avranches . . . . . | 5 | |
| | | | | | 24 |
| | | D'AVRANCHES. . . à | Pont-Orson . . . . | 5 | |
| | | | Dol. . . . . . . . . . | 4 | |
| | | | Saint-Malo. . . . . | 6 | |
| | | | Dinan. . . . . . . . | 6 | |
| | | | Lambale . . . . . . | 9 | |
| | | | Saint-Brieux. . . . | 5 | |
| | | | Guingamp. . . . . | 7 | |
| | | | | | 42 |
| | | DE GUINGAMP jusqu'à la vue de Bréhat et retour. . . . . | | « | 11½ |
| | Août. | DE GUINGAMP. . . à | Morlaix. . . . . . . | 13 | |
| | | | Landerneau. . . . . | 9 | |
| | | | Brest . . . . . . . . | 5 | |
| | | | | | 27 |
| | | DE BREST. . . . . . à | Landerneau. . . . | 5 | |
| | | | Châteaulin . . . . . | 8½ | |
| | | | Quimper. . . . . . | 6 | |
| | | | | | 19½ |
| | | DE QUIMPER. . . . à | Lorient. . . . . . . | 16 | |
| | | | Vannes. . . . . . . . | 14 | |
| | | | Nantes. . . . . . . . | 26 | |
| | | | | | 56 |
| | | DE NANTES. . . . . à | Montaigu. . . . . . | 8 | |
| | | | Fontenay. . . . . . | 18 | |
| | | | Niort. . . . . . . . . | 8 | |
| | | | La Rochelle. . . . | 16½ | |
| | | | | | 50½ |
| | | DE LA ROCHELLE à | Rochefort. . . . . . . . . | | 7 |
| | | | TOTAL. . . . . . . . . . . | | 270 |

# VOYAGE

## DU PAYS DE CAUX A ROCHEFORT

### D'AUNIS

### PAR LA BRETAGNE.



*Peu de lectures, mais bien choisies :* c'est un des préceptes que me dictait autrefois le savant *Dulac*, qui fut mon *Euclide* et mon *Apollon*. Que n'ai-je suivi ses conseils et son exemple! J'ai peu lu, il est vrai; car les devoirs de mon état ne m'en laissaient que de rares loisirs; mais, dans mes études, ne m'étant fait ni plan, ni méthode, j'ai entassé, plutôt qu'arrangé, les connaissances très courtes que j'ai pu acquérir.

Il n'est plus temps, *Kérisbien*, de revenir sur les fautes de l'âge; je dois vivre avec le peu de bien qui fait tout mon *avoir;* mais je suppléerai aux richesses par l'économie, tâchant de ne me pas laisser entraîner, comme tant d'autres, à parler avec décision de ce qui ne serait entré que superficiellement dans mes *recherches*, ou dans ma pensée.

Nous avons quitté *Bolbec.*

Après *Yvetot*, la route s'ouvre au *sud*, et nous dirige vers la *Seine*. Le pays est monticuleux, mais bon et très varié en cultures; la route est très-belle. On a fait environ trois milles, quand, au bord du chemin, on trouve une *tuilerie* couverte par un bouquet de bois, mêlé de beaux sapins. Nous passons ensuite un petit village, ayant devant nous des collines forestières; la route bientôt s'enfonce dans une vallée étroite et *ombreuse* où est *Caudebec*. Cet ancien chef-lieu du *pays de Caux* n'est pas aperçu de loin, et la petite ville est sans agrémens; on y fabrique des chapeaux connus sous le nom de *castors de Caudebec :* ces castors ne sont que des *feutres*.

Sortis par le *faubourg Saint-Clair*, nous gardons le fleuve à notre droite, et, ayant fait un peu moins d'un mille, on trouve *Caudebiquet*, joli village au bas des côtes boisées, sur des prairies plates, découpées par un ruisseau. Un second village, c'est *Goville;* il touche à la *Seine* par ses prairies. On est ici dans une traverse, et quand on rejoint la grande route, c'est par une chaussée qui se dirige sur le château de la *Meilleraie*, bâti à la gauche du fleuve.

Ayant passé la *Seine*, nous faisons une lieue par des campagnes assez riantes, mais moins fertiles et moins bien travaillées que les *terres cauchoises* que nous venons de quitter. On fait plus de trois

milles dans la forêt de *Bredonne*. L'approche et le passage de *Cormetot* sont difficiles. Le *château de Thibouville* reste à notre droite. Peu en deçà est une rapide descente qui nous précipite à *Pont-Audemer*. La vue d'une vallée plate, que découpe la petite rivière de *Rille*, et celle des coteaux qui enferment cette vallée, sont d'un aspect riche, quoique un peu resserré. La ville est médiocre, mais ramassée; deux bras de sa rivière la partagent, et, en arrosant plusieurs quartiers, facilitent le travail des tanneries, principal commerce de ce lieu, d'ailleurs fort mal bâti; il aurait pourtant une rue assez large, mais elle est embarrassée par une halle dégoûtante. Vous verrez dans cette même rue deux fontaines abondantes, et ces biens-là sont toujours d'un grand prix.

Nous sortons par un chemin plat, entre des pièces dont les parapets sont parfaitement couverts; nous gravissons, après trois milles, une côte où nous quittons la route de *Honfleur*, prenant à gauche pour *Pont-l'Evêque*. Cette traverse est extrêmement versante; il y faut passer sur des abîmes de boue, couverts seulement de quelques fascines. Ces campagnes, au surplus, sont bien plantées en pommiers, et seraient agréables pour qui ne viendrait pas du *pays de Caux*; cette terre promise gâte tout ce que l'on peut voir ailleurs.

*Pont-l'Evêque* a une grande rue bien pavée; et c'est toute sa beauté.

On passe, au sortir du relais, une côte plus longue que raide; à notre gauche est un vallon très couvert. On marche ensuite dans un chemin fermé de haies épaisses qui emprisonnent la vue; cette traverse est presque impraticable après la pluie.

Un air frais nous avertit que nous approchons de la mer; tout à coup le spectacle change. Nous quittons des haies *opaques* qui nous oppressaient dans leur continuité, et nous découvrons, à notre gauche, une vallée plate très étendue. La *Dive* et l'*Orne*, à deux lieues de distance l'une de l'autre, arrosent cette plaine basse où s'entremêlent quelques villages.

Ayant passé *Dives*, nous traversons des marais plantés de beaucoup de saules; nous trouvons *Merville*, dont le territoire nourrit des chanvres et des fromens. On s'approche de l'*Orne* pour gagner *Savenelle*; la campagne est nue et sans variété jusqu'à *Laneuville*, dont l'église, détachée du lieu, a une haute tour en pierres. Nous passons cette fois le *bac de Columbelle* sans étonnement. *Tullie*, qui a fait le *tour du monde*, n'est plus surprise d'un *pont flottant*. Trois années et près de trois mille lieues ont fait de la plus naïve ignorante la plus aimable raisonneuse.

*Hérouville*, en regard de *Columbelle*, n'est ni plus champêtre, ni plus attrayant. Nous suivons un chemin dur et pierreux, gardant la rivière à notre gauche, et de longues murailles qui nous serrent à notre droite.

Nous entrons à *Caen*. Il faut y voir les travaux qu'on a entrepris sur la rivière; le plan est beau, mais trompeur. Jamais on n'aura ici un port commode; j'oserai même dire que jamais on ne mènera cette entreprise à fin.

Le redressement de *l'Orne* et le changement d'embouchure de cette rivière lui fourniront-ils, comme on le promet, une plus grande quantité d'eau? Je le souhaite sans le comprendre, et je crois que les *Hâvrais* peuvent rester tranquilles sur la rivalité de commerce dont les menace le *port de Caen*.

Nos ingénieurs cependant ne doutent pas de cette prospérité à venir; car, pour recevoir les flottes marchandes qui fréquenteront quelque jour la *rivière d'Orne*, la *prévoyante école* s'occupe à creuser un bassin qui doit être plus grand que celui de *Marseille*. N'est-ce pas le fait d'un homme qui acheterait une bourse très profonde, sans être certain d'avoir jamais un écu à mettre dans cette bourse?

Nous sortons par le faubourg des *Capucins* : la campagne est nue, la route assez belle, le pavé

nous suit jusqu'à une lieue. On voit d'ici une commune bien fournie de pommiers.

*Mondrainville*, que son château n'embellit pas, est notre premier relais.

L'ayant dépassé, on trouve la route et les terres toutes couvertes de *cailloux roulés*. Cette veine pierreuse est bien d'un quart de lieue, après quoi le sol est de toute autre qualité; c'est une forêt de pommiers, et si épaisse, que de toutes parts elle borne la vue. On a fait une lieue depuis *Mondrainville*, quand on aperçoit, à la gauche du chemin, un village à gros clocher; les terres sont en fromens, en seigles, en sarrazins, surtout en avoines, et des plus belles que j'aie vues; puis tout à coup c'est une stérilité immense sur des *communaux* qui bordent les fossés du chemin pendant plus de deux milles.

Au bourg de *Villers*, qui est très long et très sale, nos campagnes sont en clôtures, et tellement fourrées, qu'on ne peut voir que devant soi. *Maisoncelles*, le relais, est à un mille de *Villers*. Faites un quart de lieue, et vous trouvez un pays plus libre. Remarquez à deux milles du relais, lorsque vous descendez une côte assez profonde, une source qui tombe par un conduit de bois dans une auge de pierre; c'est une image *helvétique* ou *provençale*. Ici finissent nos cultures. Le haut de la côte est buissonné en quelques

endroits; le reste n'est qu'un mauvais pacage, dédaigné des animaux les moins délicats. Ce n'est point ici la grasse ni la belle *Neustrie*, c'est la stérilité des *landes de l'Armorique*; et, pour comble de déplaisir, notre chemin, devenu pierreux, s'est dépouillé d'une magnifique bordure d'ormes. Nous redescendons : voilà un four à chaux sur notre gauche, et en face d'un petit bois si maltraité, que, sans la défense de juger son prochain, je soupçonnerais que le *chaufournier* ne cuit pas ses cailloux uniquement avec de la bruyère, quoiqu'il en ait deux *meules* auprès de sa cabane; mais, qui fait mal trouvera mal : passons.

Nous retrouvons des cultures; et même le petit village de *Montami* est dans un riche territoire La vue, au sortir de ce relais, embrasse un vaste bassin. Voilà des avenues qui indiquent un château, mais sans nous le montrer.

On est à deux milles de *Montami* quand on arrive à une gorge passablement propre à une embuscade; aussi, dans le fond étroit de cette sombre vallée où passe un ruisseau, allez-vous trouver un meunier qui tient cabaret de jour, et je ne peux trop vous dire ce qu'il fait la nuit. Ce moulin rappelle à *Tullie* le scabreux *passage de l'Union, entre Yssingeaux et Monistrol.*

Le pays en deçà de ce défilé ressemble à une forêt par les clôtures touffues des champs; nous

ne voyons que de menus grains dans tout ce qui est labouré : ce n'est que genêts sur les hauteurs, et maigres herbages dans les fonds. Cette entrée est tout à fait *bas-bretonne* ; c'est la même pierre brune, rougeâtre, cassante, et un peu feuilletée ; nos chevaux sont de médiocre stature, et tout, jusqu'aux hommes, est ici de la taille la plus modeste. On découvre *Vire*, en étant encore à une lieue. Nous ne passons ni n'apercevons aucun village, mais quelques maisons isolées sur la route. Les environs de *Vire* sont d'un champêtre qui vous conviendrait, mais le sol n'est pas riche en productions. Cette contrée portait un joli nom et qui lui convenait parfaitement : le PAYS DE BOCAGES. *Vire* en était le chef-lieu ; cette ville ressemble à *Saint-Lo* par sa situation, elle est arrosée par la même rivière ; on y remarque de l'industrie et de l'aisance, le peuple est nombreux et occupé, les femmes sont jolies, mais la propreté ne nous paraît pas être la vertu des *Virois*. Les maisons, la plupart, sont mal bâties, et les rues mal pavées ; quelques-unes ont des porches. Il y a ici une *place Mirabeau* ; elle est entre un petit Hôtel de Ville et une grosse et massive église. On nous montre sur une vieille tour une vieille horloge, et l'image d'une vierge très miraculeuse, nichée sous une porte de ville. Les escarpemens de la *Vire* sont curieux ; elle s'encaisse

*anfractueusement* dans les rochers; ses eaux y bruissent à se faire entendre au loin, ou bien elles promènent avec lenteur leur cristal éclatant. Ce ruisseau-rivière sert, d'ici à *Saint-Lo*, des fabriques, des moulins, des usines : on ne lui donne passage nulle part sans le mettre à contribution. La *Vire* enrichit et souvent embellit ses rivages; elle fertilise des prairies, elle fournit d'assez bon poisson; enfin, *dans son cours borné, et sans en retirer d'autre distinction, elle est toujours utile, tandis qu'il y a de grands fleuves qui ont un grand nom, qui font un grand bruit, et qui sont plutôt nuisibles que profitables aux riverains :* tel est le *Rhône*. Tels sont parmi les hommes..... mais plus mes comparaisons seraient justes, plus elles pourraient offenser; laissons par prudence notre période inachevée.

On sort de *Vire* par une rampe longue et étroite, coupée à pic dans un rocher où des arbres ont pris racine entre les lits de la pierre. On passe un petit faubourg, et l'on suit une fort belle route dans un pays de collines agréable à parcourir; mais, en nous éloignant, les cultures deviennent rares. Voilà des genêts d'une grande étendue, et où ne paissent que quelques génisses parmi des bouvillons en petit nombre.

*Saint-Séver* est un vilain bourg, mais remarquable par une fontaine abondante.

Quittant ce relais, la vue perce un peu au loin sur les campagnes; mais bientôt nous sommes enfermés dans les taillis jusqu'à *Fontenay-le-Beau*, dont l'église, quoique pauvre et chétive, mérite que je vous en parle et que vous y fassiez votre oraison ; elle est couverte d'un bosquet, et comme enfermée dans un bois sacré. Nous voici dans une traverse creusée d'ornières si profondes, qu'à chaque tour de roue on craint de briser. Ces écueils nous suivent pendant une demi-lieue, et jusqu'au retour d'une grande route qui va nous mettre à *Ville-Dieu*, commune fort peuplée de chaudronniers et d'apothicaires.

*Ville-Dieu* est sale et mal bâti; le clocher de l'église invite à la voir, mais elle est de la plus hideuse malpropreté; tout ce que nous avons remarqué à *Ville-Dieu*, c'est une croix à longue tige, d'une seule pierre, et posée sur une espèce de table.

Nous prenons la route d'*Avranches :* c'est toujours le même pays : de petites pièces closes et des collines boisées. On est à cinq milles de *Ville-Dieu* quand on trouve les bois et la belle maison de campagne du ci-devant évêque; faites encore un mille, vous découvrez une vallée spacieuse, et vous apercevez la *cathédrale d'Avranches* sur la pointe avancée d'un roc, dont le pied trempe dans la mer; une grève étendue se développe

peu à peu sous vos regards; remarquez, au milieu des sables, deux monts isolés : c'est *Tombelaine* et *Saint-Michel.* Nous voici à *Pont,* qui est un long village, arrosé par un ruisseau, qu'on nomme *la Scée.*

N'ayant pu y passer que trois heures, j'aurai peu à vous dire de *Saint-Michel;* cette roche n'est habitée que par des cabaretiers et de petits marchands; l'eau qu'on y boit est mauvaise, il faut tout tirer de terre ferme, excepté le poisson; il n'y a qu'une rue, et très raide; l'église est dans le haut. C'est un *prieuré de Bénédictins* qui sert de prison d'Etat: vous n'aurez jamais vu une porte de fer aussi *robuste* que celle qui ferme l'entrée de cette demeure; les cachots les plus bas sont bien à trente toises au dessus du niveau de la mer; les murailles d'enceinte sont très hautes, le rocher est très escarpé; on fait une garde continuelle, et pourtant quelques prisonniers ont vaincu tous ces obstacles: le besoin leur souffle des artifices qu'une prison peut seule inspirer. Il faut monter sur la tour de l'église; on découvre, de là, que les moines seuls ont un jardin, et qu'il n'est ni bon ni spacieux.

Le passage d'*Avranches* à *Saint-Michel* est au moins de deux heures, et il y faut absolument des guides, parce que les *passes* changent d'un instant à l'autre; il y a des parties où le sable est

si mou, que si on ne les traversait avec une extrême vitesse, on y périrait.

Vous aurez fait trois-quarts de lieue depuis *Avranches*, quand, sur votre gauche, au haut d'un rampe douce, vous remarquerez un château très bien situé. Encore trois-quarts de lieue, et vous passez un pont long et étroit, mais bien bâti, qui couvre une rivière vaseuse sujette aux marées. Le chemin est pavé et beau, mais sans bordures; les terres sont closes et les fossés bien couverts d'arbres; le territoire de *Pont-Orson* est fertile, mais marécageux: ce bourg est plus joli que ses environs.

Notre premier village *Armoricain* est si pauvre et si sale, qu'il ferait rebrousser un voyageur de faible curiosité, ou qui n'irait pas, comme moi, à *Kérisbélic;* on s'arrête toujours au haut de la *montagne de la Claye*, pour admirer de là une vallée aussi large que bien cultivée.

Plus on approche de *Dol*, plus les terres s'aplanissent; nous passons un dernier village dont les habitans font patrouille sur le grand chemin: c'est apparemment pour donner secours aux voyageurs qui verseraient sur cette chaussée la plus dure et la plus *brisante* qu'on se puisse imaginer. *Tullie* appelle ces sortes de passages, *des lieux de pénitence.*

L'horrible ville que *Dol!* et comme elle est

triste ! Nous trouvons, peu en deçà du faubourg, un petit village où logent la misère et la maladie. Nos campagnes s'élèvent en nous éloignant de *Dol;* les fromens, tout à l'heure, tomberont sous la faucille ; les *sarrasins* fleuris embaument l'air; les champs, les avenues, sont plantés de pommiers à têtes rondes, bien feuillées et bien chargées de fruits. Nous avons des châteaux en quantité; mais aussi nos paysans, quoique la Nature les ait faits de taille exiguë, n'ont pas le moyen de la couvrir en entier ; ils chantent, il est vrai ; mais leur veste, d'un brun-savoyard, est ouverte à toutes les articulations; le haut de chausse n'est pas mieux fourni; en un mot, ces pauvres villageois n'habillent que la moitié de leur court et maigre individu.

Nous trouvons *Villedeu :* il est plus grand et non moins sale que nos précédens villages; on arrache actuellement les *lins* à *Villedeu :* c'est l'ouvrage des femmes; les enfans gardent, sur les fossés de la route, de petites vaches très laitières : elles sont luisantes de poil et parfaitement *encornées.*

Voilà cinq milles faits; nous traversons en ce moment une côte boisée, voisine d'un château. A notre gauche, et au dessus du chemin est une chapelle abritée de quelques arbres; peu en deçà est un village, où, rencontrant le chemin de *Saint-*

*Malo*, l'idée nous saisit de passer par cette ville, quoique nous eussions eu plus court d'y aller directement de *Dol*.

Je n'habiterai jamais cette ville par choix; c'est le rocher d'*Eole*, et la *Patrie des Vents*. Les marins ne craignent pas l'air agité, ou ce qu'ils appellent *joli frais de vent;* mais les rafales sont toujours incommodes, et les ouragans dangereux.

*Saint-Malo* ne tient à la terre ferme que par une langue de sable qu'on appelle *le Seillon;* c'est un chemin peu aisé, quand la mer est rude ou le vent gros; mais il y a un passage plus court, c'est de traverser le port en bateau ou en charrette, suivant que la mer est haute ou basse. Je n'ai vu d'arbres et de couvert qu'auprès du château; les rues de la ville sont étroites, et les maisons très hautes; mais *Saint-Servan*, qu'on peut regarder comme un grand faubourg, et qui est séparé de *Saint-Malo* par le port, est plus joli, plus étendu, plus habitable; plusieurs négocians y ont leurs magasins; on voit à *Saint-Servan* des jardins bien tenus, et qui se prolongent fort loin dans la campagne.

Je reprends la route de *Dinan* où nous l'avons laissée; mais la nuit approche, nous arriverons tard aujourd'hui; je veux partir demain de bonne heure; je termine donc ici les détails de cette lettre.

A peine à une demi-lieue de *Dinan*, nous tombons dans des landes où nous faisons bien trois milles avant de retrouver des labours. Voici un village, c'est *Villedaix*, dans un petit ravin, au milieu d'une plaine; son finage cultivé ne s'étend pas loin; on reprend les landes, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques arbres dans l'espace. Voici un château et une église au dessus de *Jugon;* voilà un étang d'où sort un joli ruisseau; voilà aussi une chapelle à pélerinage, placée sur l'un des *mornes* qui serrent et enveloppent *Jugon*.

La sortie de ce lieu est plus facile que l'arrivée. Nous nous retrouvons dans une plaine négligée par la charrue, et ces stérilités nous conduisent, presque sans interruption, jusqu'à *Lambale*. Ce lieu n'est pas beau, mais ses proches environs sont d'un agréable aspect.

On a fait un mille quand on passe près d'un bouquet de bois qui avoisine un château. Les cultures, un peu en deçà, s'interrompent; un peu en deçà encore, les campagnes se ravivent, et l'œil n'atteint aucune terre en friches.

Notre route s'est élargie vers *Lambale*, sans devenir plus douce ou plus roulante. On la répare ici, c'est-à-dire, qu'on jette, sans arrangement sur la chaussée, des pierres grosses ou menues, telles qu'on les prend dans le tas. Cela

2.

s'appelle, suivant *Tullie*, embarrasser le chemin. Les ponts ne sont pas tenus plus attentivement; en voici un sans parapets. Le maritime *Iffiniac* possède un riche territoire; mais *Iffiniac* n'en a pas moins une physionomie pauvre. Les maisons, à demi-couvertes de chaume, laissent pénétrer fort librement le soleil et la pluie. Les hommes sont coiffés d'un chapeau de paille; les femmes et les enfans n'ont ni bas ni souliers : ce ne serait rien dans cette saison; mais ce qui convient, en tout temps, c'est de n'avoir pas les cuisses nues. Dites-moi, *Kérisbien*, où vous croyez qu'il soit plus avantageux aux pauvres d'habiter, en bon ou en mauvais pays? Je vois qu'ils manquent de tout auprès de l'abondance.

Après *Iffiniac*, on remonte une côte, gardant toujours, à droite, la vue de la mer. Nous ne voyons que des champs fertiles; on y scie les seigles à un pied au dessous de l'épi. Nous avons trouvé le même usage ailleurs; on a le blé plus net : toutes les plantes graminées, et qui ne sont pas nourricières de l'homme, restent dans le champ pour n'être arrachées qu'avec le chaume; un bon sarclage, quand le blé est court, serait peut-être préférable à cette méthode. Mais à qui me mêlé je de parler agronomie? Effacez ou corrigez mes fautives observations; je continue ma route.

Au haut de la côte est une église à flèche, et un petit village. On voit d'ici l'embouchure du *port de Saint-Brieuc;* mais nous ne faisons que traverser la ville.

Voici une chapelle au milieu du chemin, presqu'au sortir de *Saint-Brieuc;* un peu en deçà, voici un autre oratoire, mais prêt à tomber. Avancez encore, et tout à l'heure vous arrivez à la descente de *Saint-Barthélemy*. Un joli ruisseau rafraîchit cette vallée; un pont de bois vous sert à traverser le ruisseau, et vous trouvez quelques maisons rustiques auprès du pont.

Ayant passé cette vallée, on découvre une suite de collines montueuses, qui paraissent aller du *nord* au *sud :* ici, l'on s'estime à trois milles de *Saint-Brieuc.* On passe bientôt au petit village de *Trémusan*, en deçà duquel nos champs, toujours plus mal fermés, ne sont plus couverts d'arbres sur leurs parapets, mais de landes ou de claires broussailles. Deux cents toises encore, et l'on est tout à fait dans les stérilités. Encore un mille, et vous marchez dans un ravin où l'on retrouve des arbres et quelques cultures. Avancez, et quand vous laisserez un château à votre gauche, la campagne aura de l'agrément, mais ce plaisir sera court.

Voilà *Chatelodren* dans un fond; il y passe une petite rivière. Ses proches environs n'ont

rien de flatteur; mais, une petite lieue en deçà, nous trouvons un château, un bois, une terre fort bien tenue : aussi est-elle habitée par son propriétaire, M. *de Coatufo*, ancien officier de marine. Ses jardins sont ornés d'eaux plates.

Au débouchement des taillis de *Coatufo*, on découvre *Guingamp*, dans un vaste bassin fermé par des *montagnes*. J'ai honte de donner ce nom à vos *buttes de l'Armorique*. Voilà, sur notre gauche, à un quart de lieue de nous, une jolie maison entre des arbres. Les campagnes, à un mille de *Guingamp*, commencent à s'embellir; les environs de la ville sont bocagers et rians. La ville elle-même est animée : c'est un des jolis séjours de votre *Basse-Bretagne*.

Ayant fait deux lieues, nous passons un pont de pierre qui s'élève, d'une seule arche, sur un ravin profond où coule un ruisseau. Nous continuons à monter, et le pays à perdre; nous voyons moins de cultures, mais les campagnes ne sont pas encore dépourvues d'agrément. Les *digitales*, au grand plaisir de *Tullie*, bordent notre route, et croissent jusques sur des tas de pierres destinées à recharger le chemin.

On recommence à descendre avant de passer devant l'église et le bourg de *Goismormant*. Un peu en deçà est un château situé en bon air et près des bois; la vue est large d'ici, mais

n'est pas riche : ce n'est guères que landes, et assez inutilement fermées en petites pièces. Nous faisons ainsi environ une lieue, et nous arrivons à la descente de *Belleysle;* on travaille à la rendre plus douce en la prolongeant. La sape du chemin découvre une argile profonde et sablonneuse, qui enveloppe par endroits une très belle pierre grise.

On monte pendant presqu'une demi-heure, au sortir de *Belleysle*, avant de trouver *Plonéveiz*, qui a une église, un château, un joli bois, et une vue spacieuse. Elle s'élargit encore en avançant; mais, dans ces vastes campagnes, la charrue a tracé peu de sillons; les champs sont enclos, et la plupart incultes. Ces terres se labourent, mais à de grands intervalles de temps.

La course de *Belleysle* au *Ponthou*, est dure; le pays est montueux, la route mal soignée. *Le Pontir*, qui n'est qu'un hameau, se trouve à mi-relais; et, avant *le Pontir*, on passe une *trêve* où succursale qui touche au chemin. Nous ne rencontrons, au surplus, ni bêtes ni gens, et marchons dans une solitude.

Voilà une jolie église entre des arbres; c'est *Bonvoy :* une autre église et trois maisons composent le bourg tout entier. Un peu en dessous de *Bonvoy*, est un étang qui fait le service d'un moulin. Nous montons une côte, et voici

une chapelle au bord de la route, près d'un hameau, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer. Avançons, et, à cinq cents toises du chemin, nous allons voir l'église de *Moisac* ou *Trémoisac*, au joli clocher à demi-couvert par des arbres. C'est d'ici que l'on commence à descendre au *Ponthou* : ce lieu peut passer pour un gros bourg en *Basse-Bretagne*, car il a bien vingt maisons; elles sont cachées dans une vallée étroite qu'arrose un ruisseau. L'église est au-dessus du village, entre des genêts et des landes; ce sont les bois de ce quartier.

On monte longuement pour sortir du *Ponthou*, traversant quelques mauvaises tailles, et peu de cultures toutes en seigles ou *sarrasins*. On a fait une lieue, quand on passe sur *Plonion* ou *Plonion*, dont l'église nous reste à gauche, à peu de distance. La vue est large à notre droite; nous découvrons l'*anse de Saint-Michel-en-Grêve*. Courant ensuite sur un pays plat, mais élevé, quand nous sommes à deux lieues du *Ponthou*, nous remarquons, à la droite du chemin, un château ombragé de hauts arbres.

Un peu en deçà, on trouve une chapelle, puis un petit village détaché de la route. Avancez encore, et vous voyez bientôt, auprès d'une plantation en quinconce, un petit château en très bon air; on le nomme *Claveland*. Nous ne sommes



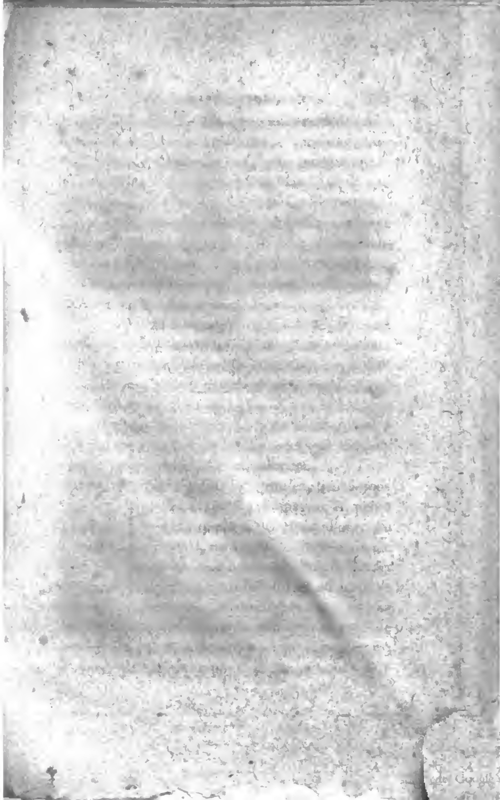
Couche Fils Del. et Sculp.

**PORT DE LANDERNEAU,**
*Vu du quai de S.t Julien.*



Couche Fils Del. et Sculp.

**PORT DE MORLAIX,**
*Vu de la grande place près S.t Blaine.*



ici qu'à un mille de *Morlaix;* nous remarquons, du même côté que *Claveland*, un manoir blanchi, dont le colombier est plus grand que la maison. Nous voici à la *Madeleine*, où il y a une église et plusieurs cabarets. Un peu au dessous, c'est *Saint-Nicolas*, chapelle entourée d'arbres; la jeunesse des deux sexes y vient danser les jours de fêtes. Ici, notre route s'embranche avec celle de *Lannion*, et nous commençons à descendre à *Montroulez.*

Il se fait du commerce dans cette ville, et principalement en toiles. Ce lieu n'est ni beau, ni propre, ni bien situé; le quartier du port serait agréable, mais l'odeur des vases à marée basse le rend fort incommode.

Les voyageurs ont une observation à faire à *Morlaix*, c'est que les femmes y sont du meilleur ton de *province*, et jolies la plupart.

Sortons cependant de *Montroulez;* tirons-nous de ce puits pour revoir la campagne. A peine avons nous passé quelques champs d'orge ou d'avoine; et laissé à notre droite le chemin de *Saint-Pol de Léon*, que nous voici dans les landes et dans les fougères; mais bientôt, et au bord de la route, nous trouvons une espèce de château qu'on nomme la *Bagatelle;* elle est plantée de jeunes bois dont la pousse n'est pas vigoureuse; je vous en préviens pour le cas où vous vou-

driez acheter la *Bagatelle*, car elle est à vendre.

Quelques taillis, puis de hauts genêts, des fougères, des landes, beaucoup de médiocres pacages, et quelques champs de menus graines, nous mènent à *Saint-Egonnec.* Nous voici tout à fait *bas-bretons*, rien n'y manque: la grande culotte qui bouffle comme deux ballons sur les cuisses, la ceinture de cuir, le *chupenn*..... mais les petits chapeaux de paille sont restés au delà de *Morlaix.*

Toujours des labours rares, la route assez bonne, les fossés nus; on arrive ainsi à *Landiviziau* ayant laissé à mi-chemin, sur la gauche, un petit et joli *castel* de quelque écrivain des bureaux de *Brest:* petite avenue qui conduit au *castel*, petite porte de fer sur la cour du manoir; petit pavillon sur la route; la *cayenne du port* et le *cazernet des appels* auront payé tout cela. *Mais il faut voir l'effet d'un berceau d'arbres au milieu de ces* landes: *vingt avenues plus belles au* pays Cauchois *sont traversées souvent avec indifférence; trop de bien attiédit le plaisir; et, quand le bonheur est rare, il en est mieux goûté.*

*Landiviziau* est un assez joli bourg; son clocher est, après celui de *Saint Pol*, un des plus beaux de la *Bretagne;* mais les flèches délicates et

hardies ne sont point rares en ces quartiers. En voici une encore, sur notre droite, en quittant *Landiviziau;* c'est une pyramide superbe, plantée au milieu des landes et des genêts.

*Quelques lecteurs pourront se plaindre que j'indique les monumens sans marquer leur origine; c'est que le plus souvent j'ignore cette origine, et qu'en montrant ce qui existe, je crois remplir mieux ma tâche de voyageur qu'à bâtir des conjectures qui seraient contredites par nos érudits.*

Une demi-lieue avant *Landerneau*, sous les ruines d'un château planté sur un rocher, coule une petite rivière; en face est une vallée; les environs sont hérissés de roches grises qui marquent pittoresquement sur les fougères; cette vue sauvage serait de quelque mérite dans un jardin chinois.

*Landerneau* est sale et vilain partout ailleurs que sur ses quais; celui du *nord* est le mieux bâti; on y a fermé d'un mur bas un terrain carré qu'on a planté d'arbres; c'est une promenade très courte, et qui ne fera point négliger l'*avenue des récollets*, délicieuse dans la belle saison, surtout quand la mer est haute.

Les environs de *Landerneau* manquent de fraîcheur comme de fertilité; ses collines ne veulent être observées que de loin; la sortie pour *Brest* offre pourtant quelques endroits couverts et bocagers; voici, à notre droite, une

vaste maison, hospice diffamé de trois mille misérables, et allons ensemble parcourir ce port, dont la majestueuse beauté me frappe aujourd'hui comme il y a trente ans, à ma première arrivée à *Brest.* Entrons par la *grille de l'Intendance*, nous sortirons par *celle de l'Artillerie*; c'est une course de huit heures pour la faire un peu attentivement.

Le premier objet qui nous frappe, c'est un bassin construit sur le modèle des *formes de Toulon*; il s'ouvre par un *bateau-porte* qu'on vide par l'emploi des pompes : beau travail, mais inutile dans une mer qui a flux et reflux; ce bateau a coûté plus de cent mille livres, tandis que des écluses, dont le jeu est plus prompt et plus facile, n'auraient pas couté dix mille écus; mais, par rivalité ou par envie, on a fait sans besoin, sur l'*Océan*, ce que la *Méditerranée* avait commandé au génie de *Grognard.*

Que vous dire de l'*académie de Marine*, si non qu'elle est fort dépourvue d'instrumens et de livres; la *salle des modèles* est tout ce qui peut arrêter un curieux, et n'est pourtant pas très riche.

Le *magasin général* est contigu aux salles de l'académie, et tourne, à angle droit, faisant face au port; il manque d'élévation pour son développement; mais l'ordre qui règne dans ce


Couché Fils Del. et Sculp.
L'INTÉRIEUR DU PORT DE BREST.


Couché Fils Del. et Sculp.
LE PORT DE S$^{T}$. MALO.

magasin, et l'immensité des objets qu'il renferme, méritent bien d'être remarqués.

La *tour de l'horloge* aurait dû être placée plus au centre des travaux qu'elle dirige.

La *poulayerie*, ou l'atelier des tourneurs, suit le magasin général; vient ensuite la *garniture*, et derrière la garniture, mais sur un emplacement plus élevé, est l'*hôpital de Marine;* l'ancien ayant été brûlé, on a transporté le service des malades dans le *séminaire*, autrefois la *maison des Jésuites*, et qui est aussi bien placée pour l'air que pour la vue; mais l'hôpital incendié était encore en plus heureuse situation; il dominait les *corderies*, deux bâtimens immenses en longueur, et placés comme l'un sur l'autre dans un admirable effet. Le *bagne* se montre entre le vieux et le nouvel hôpital; au dessus du *bagne* est la *caserne de l'artillerie;* la *voilerie* et le *jardin botanique* sont dans le voisinage de cette caserne.

On trouve à l'extrémité des corderies, l'*anse du magasin à poudre;* c'est ici qu'est la *tonnellerie;* un gardien nous procure l'entrée d'un jardin nommé le *point du jour;* il est exclusivement à la disposition du *comte Hector*, commandant de la marine. Les *terrasses de Sémiramis* n'étaient peut être pas plus étonnantes; il a fallu apporter ici jusqu'au sol végétal; il n'y

avait qu'une roche sèche où l'on voit aujourd'hui les plates-bandes les plus fraîches et les plus variées. Tous les légumes, toutes les fleurs, tous les fruits, s'y trouvent. On y a planté des vignes à la manière de *Bourgogne*, et le raisin y vient à maturité par les abris qu'on lui a ménagés contre les vents froids. On a bâti dans ce jardin, une tour à belvéder, et dans cette tour est une pompe qui vient puiser l'eau au pied des rochers escarpés; cette eau se verse en divers bassins pour servir aux arrosages.

Nous traversons le port au dessus du moulin à poudre, où les *vaisseaux* ne remontent point; on ne voit plus ici que des *frégates* et de moindres bâtimens. Plus haut on ne trouve que des chaloupes et des canots : plus loin encore on ne voit que des bois de construction. Ces dépôts conduisent jusqu'à *Pimfel*, où l'anse se termine par un ruisseau, dont l'embouchure est à plus d'une lieue de l'entrée du port, entre *la Pointe* et le château.

Nous revenons par les *hangards aux mâts* : c'est sous la *montagne des Capucins* qu'on trouve les *calles à construire*; le *magasin des constructions* paraît vaste, mais il ne l'est point pour l'immensité du port. Il y a des forges derrière ces magasins: elles s'ouvrent sur l'*anse de Pontaniou*, où l'on voit trois *formes* à construire les vaisseaux,

ou à les *refondre; il faut expliquer ce terme aux* Parisiens, *de peur qu'ils s'y méprennent, et fassent sur nos* refontes *des* calembourgs *dont ils perdraient le prix et l'à-propos. Refondre* un bâtiment, c'est quelquefois le rebâtir tout à neuf; chaque pièce est changée; mais le nouveau *bordage*, la nouvelle *varangue*, sont sur les mêmes proportions, le même *gabarit* que la pièce qu'on a remplacée; en sorte qu'on a le même vaisseau, quoiqu'il n'y reste pas gros comme une allumette des premiers bois. On en use principalement ainsi pour les bons voiliers, et pour tout bâtiment qui possède un grand nombre de qualités estimables. *Le coffre des Argonautes s'éternisait par la* refonte; *et l'on aurait eu sans doute encore plus de respect pour* l'arche de Noë, *si, dans son naufrage en pleine terre, elle ne s'était affourchée sur un roc* d'Arménie, *où jamais, avant ce temps, aucun pilote n'avait essayé de passer.*

Une des *formes*, celle qui est au fond de l'anse, a été couverte par M. *Martin*, d'une charpente dont le trait est admirable; mais ce chef-d'œuvre de l'ancienne coupe le cède infiniment à cette charpente, ronde comme la voûte d'un pont, qui couvre une des calles sèches: point d'embarras, peu de bois, une légèreté étonnante, et non moins de solidité: le dessin d'ailleurs en est gracieux, au lieu que l'angle aigu de l'autre toiture

est d'un effet commun. Il a bien un plus grand défaut, c'est qu'il recèle une masse d'ombre froide, extrêmement nuisible aux ouvriers. Au surplus, les vaisseaux construits à couvert, sont plus de durée que les autres.

Au dessus des *bassins de Pontaniou*, et sur la tête du roc, on avait commencé une vaste caserne pour les matelots : elle devait former deux étages, et il a fallu la couvrir sur le rez-de-chaussée, parce que les fondemens fléchissaient. Cet édifice, dans son premier plan, aurait eu de l'effet; mais il ne présente qu'une entreprise avortée, et qui défigure cette partie du port.

Ayant dépassé l'*anse de Pontaniou*, on trouve la *salle d'armes :* elle est petite pour un aussi formidable arsenal; mais il y a un autre dépôt d'armes dans le *château* pour les troupes de terre. Il ne faut pas craindre que jamais, parmi les hommes, il manque d'instrumens de mort.

L'abondance des eaux de sources est une des beautés de *Brest :* on a, dans le port et dans la ville, des fontaines qui ne tarissent point; elles ne font pourtant que le service intérieur, car les bâtimens sur rade vont faire leur eau dans une petite anse, près de la *batterie de sept.* On ajuste des *manches* à deux conduits, et dans un instant une pièce de quatre est remplie, sans qu'on soit obligé de la *sortir* de la chaloupe, ou de la mettre à terre.

Entre la porte de l'*Artillerie* et celle des *Vivres* se trouve le *quai de Recouvrance*, qui n'est pas long, et qui est encore moins beau. Le *parc des vivres* forme une suite de magasins dont les boulangeries occupent plus de la moitié.

La *mâture* est la plus belle et la plus simple des machines; elle mérite l'étude de tous ceux qui ont quelque connaissance de la *mécanique*.

Sur un massif de maçonnerie, qui est plus large dans sa plate forme qu'à sa base, posent deux *mâts*: l'un vertical, et l'autre incliné; à celui-ci est suspendu diagonalement le mât qu'on veut mettre en place; deux *cabestans* ont servi à l'élever. Le vaisseau est à *flot*, même à marée basse, et touche presque au massif maçonné, qui porte toutes les *manœuvres*; le mât *guindé* sur des *palans*, comme la plus légère *antenne*, descend, présente le bout qui entre dans le *chuquet*, est dressé et *assuré* en moins d'une heure. Ce travail est beau, mais on est encore plus étonné du *lancement d'un vaisseau à la mer*. Cette masse glisse sur son berceau enduit de suif; sa *carenne* s'enflamme par le frottement: le vaisseau plonge dans l'onde qu'il agite, et qu'il fait remonter au-delà de ses bords. Les acclamations des spectateurs annoncent le succès de l'ouvrier, et font sa première, peut-être même sa plus douce récompense.

Nous rentrons dans la ville par le *quai de Brest*, qui est plus long que celui de *Recouvrance*, et n'a guères d'autres avantages. Le *faubourg de Recouvrance* est généralement sale; et *Brest*, excepté dans quelques rues, est tout aussi négligé. On se moque beaucoup à *Brest* du *français de Recouvrance :* mais les gens du faubourg se moquent bien aussi du *Brezonnec* de la ville. Les *Recouvrancins* sont presque tous ouvriers ou matelots. *Recouvrance* est comme une campagne : on y trouve de grands terrains cultivés; les remparts sont très étendus et très solitaires; c'est à *Recouvrance* que je prendrais mon domicile.

Mais ce climat est trop nébuleux : le soleil est trop rare, les pluies sont trop fréquentes; la température est intraitable : il n'y a pas un jour dans l'année où l'on puisse, avec assurance, laisser à la maison son parapluie ou son manteau. Il fait ici de la *brume* presque tous les matins; une *bruine* succède; et après la pluie, si c'est en plein été, on a quelquefois deux ou trois heures de beau temps.

*Brest*, néanmoins, attache assez vite ceux que leur état y fixe, ou que leurs affaires y retiennent. C'est une distraction continuelle; le port entraîne toujours quelque mouvement. Les *Brestois*, et surtout les *Brestoises*, ont une gaîté qui leur est propre, mais qui agit sur ceux qui en sont té-

moins. Ce peuple paraît comme démuni de cervelle; la pensée semble lui être interdite; on ne raisonne jamais; mais on parle là tant qu'on veut, et sans être obligé de s'écouter les uns les autres: c'est un babillage charmant, une harmonie de confusion qui est tout à fait séduisante. Ajoutez qu'on trouve ici *les plus beaux yeux de province*; mais les bouches sont moins belles: l'air de la mer, et beaucoup de négligence dans cette partie de la toilette, ternissent de bonne heure l'émail de la denture.

Aucune rue de *Brest* ne s'aligne dans toute sa longueur sur le port; et, quoiqu'on ait démoli l'ancienne *Intendance*, la *Grande rue* est encore masquée par un retour de maisons qui commence au dessous de l'escalier en rampe; cet escalier a cent treize marches, et fait la communication de deux rues; il peut donner une idée de la superficie de *Brest*. La ville de *Toulon*, quoique malpropre dans ses rues longues et étroites, me paraît préférable à habiter; ses dehors aussi sont plus rians, malgré ce rideau de montagnes hautes et sèches, qui couvrent de près la ville provençale.

Mais la plus grande incommodité de *Brest*, c'est de ne communiquer avec son faubourg que par des bateaux de passage, toujours tellement chargés, qu'il en arrive de fréquens accidens.

La position alongée du *port de Brest* donne un grand développement aux magasins et ateliers, et produit ce coup-d'œil qui, d'aucun endroit, n'est plus admirable que de la *terrasse des Capucins;* mais les inconvéniens d'un semblable local se font sentir à tous les instans du service. Le canal du port est étroit, les vaisseaux y sont *bord-à-bord*, et se touchent de l'*avant* comme de l'*arrière*. S'il arrivait que, par le crime d'une complicité affreuse, ou par le simple effet de quelque météore, le feu se manifestât en deux endroits à la fois, que l'explosion se fît de nuit, et qu'il ventât un peu *frais* pendant cet événement fatal, tout l'ordre établi pour les cas d'incendie n'empêcherait point que *Brest* ne restât, en peu d'heures, sans arsenal et sans marine. *Quod omen Deus avertat!*

Il n'en serait pas de même à *Toulon :* ce port est moins imposant que celui de *Brest;* mais sous tous les rapports, il me paraît plus commode; et qu'il y survienne un accident comme celui que nous venons de supposer à *Brest*, on pourra facilement et promptement mettre les vaisseaux sur rade. Le port marchand, séparé et non éloigné du grand port, offre un autre asile à nos bâtimens de guerre. Dites-moi, *Priscus*, si vous jugez autrement que moi des dispositions du port de *Provence* et de celui de votre *Armorique?*

Peintres, sculpteurs, ingénieurs, abondent en cette ville de *Brest*, et elle n'a pas un monument à citer. Son église *Saint-Louis* n'est vantée que parce qu'on n'a rien à lui préférer; les murs de cette église sont d'une épaisseur qui montre qu'on avait dessein de la voûter en pierres; elle ne l'est qu'en bois. Cet édifice religieux est trop court pour son extrême largeur; il manque pareillement d'élévation; enfin l'on n'y voit ni statue, ni bon tableau. Le baldaquin de l'autel, formé de quatre colonnes de marbre gris, pèche par les proportions. Sa frise, son architrave, son couronnement, ne sont point dans un juste rapport avec les autres parties.

Le *portail de Saint-Louis* n'est pas plus heureux que son vaisseau d'église; cependant la tour, coupée à pans, qui surmonte ce portail, serait d'un assez bon effet, si le maladroit architecte n'avait élevé, sur les angles du fronton, deux énormes pyramides. Ces *droits-bouts* servent peut-être à charger et appuyer les deux pointes extrêmes du fronton; mais l'art ne lui avait-il point appris à assurer ses maçonneries, sans le secours grossier d'un appui surnuméraire?

Cette tour a été si mal fondée, qu'elle menaça de ruine aussitôt qu'on eut tiré les échafauds et les ceintres; il a fallu la reprendre en sous-œuvre, mais on l'a fait avec succès.

On n'a d'autre promenade ici que les *remparts*; le *cours d'Ageau* en fait partie, et tire son principal agrément de la vue de la rade.

On travaille à agrandir *Brest*: il y a des projets de fortifications immenses. Sont-elles aussi nécessaires qu'elles seront dispendieuses? Je ne me hasarderai point à vous le garantir.

Il est tard, et nous partons demain. Bonsoir, *Priscus*.

---

Nous voici hors de *Brest*, et même de *Landerneau*, gravissant un chemin raide et inégal, au haut duquel est un planitre, d'où l'on voit la rade dans toute son étendue. Les terres qui bordent notre route ne présentent qu'un sable mêlé de peu de sol végétal. Nous marchons parmi les landes, les genêts, les fougères; cependant, quand vous apercevez *Kerdolas* au joli clocher, la campagne prend quelque agrément; on est ici à près de trois milles de *Landerneau*.

Après le *bois de Kerdolas*, et comme nous continuons à descendre, nous remarquons, au fond de la vallée, un pont, un ruisseau, une prairie.

Une lieue avant *Lefaou*, on traverse des taillis épais. Ce bourg est dans un vallon sur une *crique*;

il n'est pas joli, et ne consiste guères que dans une rue.

Après *Lefaou*, ce sont les plus vilaines campagnes et le plus mauvais chemin pendant trois quarts d'heure, puis tout-à-coup la route et le pays s'améliorent. On a fait trois milles quand on trouve, sur sa gauche, une croix de pierre sous des arbres. Vous avez, à l'opposite, un coteau très champêtre; demi-lieue encore, et vous descendez au *moulin à poudre*. L'étroit vallon où est établie cette *fabrique royale* n'est pas dépourvu d'agrémens : une petite rivière sujette à la marée, des coteaux couverts de bois, une vaste prairie à leurs pieds, les ateliers du travail qui sont fort étendus, la belle maison du directeur ou inspecteur qui est bâtie prudemment à l'écart, et de riches jardins, font un ensemble attachant; mais ce qui obscurcit un peu ces jouissances, c'est que des incendies prompts et terribles ont déjà plusieurs fois, dans cette vallée, consumé les magasins et tous les ouvriers de la graine fulminante.

Sortis de ce vallon, nous ne voyons que des fougères entremêlées de quelques blés noirs. Le pays est moins stérile en approchant de *Port-Launay*, qui est sous un bouquet de bois, un mille avant *Chataulin*, vilain lieu, mais qui a quelque célébrité par ses saumons, par ses ardoises et par ses femmes.

A peu de distance de cette espèce de ville, on tombe dans les landages, et, sur leur immensité, nous n'apercevons pas une tête de bétail. *Lo-Cornan*, sur sa butte, marque par sa situation et par son clocher en flèche. Nous avançons, mais sans nous enrichir; ce n'est qu'auprès des fermes ou des hameaux qu'on trouve un peu de vie. Ces mauvaises terres se reposent jusqu'à sept années de suite, après quoi on les *égobue*, et c'est de la fertilité pour une ou deux saisons.

Nous entrons à *Quimper* par la *rue Obscure*, qui est très bien nommée; mais bonsoir, *Priscus*, et à demain.



Favorisés par le ciel et par la saison, nous étions ce matin de bonne heure à la campagne. Nous avons pris par *Mescloaguen*, quartier le plus élevé, et qui serait le plus sain comme le plus beau de la ville, si on ne l'avait abandonné à des bouchers qui l'infectent. J'ai voulu sortir par cette porte, pour éprouver subitement l'effet du *planitre de Saint-Antoine*. Je contemplais le vallon qui s'étend au *nord*, et je n'ai pu qu'admirer cet ensemble frais, bocager, charmant; ce doit être une des plus heureuses situations de votre *Basse-Bretagne;* et si les vues débouchaient, comme celles de votre manoir, sur une baie ma-

ritime, je ne vous donnerais la préférence qu'à cause de la solitude.

Nous avons parcouru tous les lieux qui étaient restés dans mon souvenir : *Poulguinau, Laniron, Kerlagatu, Kermoesan, Kistinic, Kernisi, Kerbigueta.....* Ces noms ne sont point harmonieux ; mais les objets sont ravissans, ou par eux, ou par les perspectives dont ils font jouir. La ville, au surplus, est bien laide ; elle n'a pas une rue, pas une maison de remarque. La *place Saint-Corentin,* où se tiennent les marchés, est très irrégulière, et aussi mal pavée que mal tenue. La *cathédrale* est lourde et sale à qui mieux. La chaire est en bois, et ornée de sculptures qui arrêtent l'œil ; mais c'est tout ce qu'on peut remarquer dans cette église.

Les allées sur le port sont agréables plus que fréquentées; mais *Tullie* admire tout dans une ville où est né *François.* Nous sommes en route, et ayant fait cinq milles, nous remarquons, par son joli clocher, le village de *Saint-Avit.* Le clocher en flèche de *Rosporden* se fait remarquer également.

Au sortir de ce bourg est un bel étang, et à l'opposite une vallée extrêmement petite, mais qui n'est pas sans prix. Nous retombons dans les déserts jusqu'aux approches de *Banalec,* où les campagnes sont un peu animées. Ce bourg a,

comme celui de *Rosporden*, un clocher à pointe; une halle delâbrée; et au surplus, ses maisons, toutes bâties en pierres, sont couvertes de chaume. Le pays reste agréable, et boisé jusqu'un peu en deçà de *Kimer*, vieux château à tourelles, situé sur un étang.

La plaine finit une lieue avant *Quimperlay*; nous passons un bois de *pruces* (*a*), en deçà duquel la campagne devient un peu meilleure. Voilà des pommiers et des châtaigniers de bonne venue, et qui dépendent d'un château à notre gauche, un peu avant que nous descendions dans la ville.

Le port de *Quimperlay*, caché sous des roches, n'est fréquenté que par de médiocres barques. On voit sur le quai plusieurs jolies maisons; et au dessous de ces maisons est une espèce de promenade. Il y a une grande rue assez belle; mais les proches environs de *Quimperlay* valent mieux que la ville; ils offrent des situations à saisir, et surtout à fréquenter.

On n'a pas fait un mille, que les campagnes s'aplanissent. Les arbres ne nous manquent point; mais nos cultures sont mal soignées. L'endroit qu'on nomme les *Cinq Chemins*, parce que cinq routes y aboutissent, est à demi-relais de *Quimperlay* à *Lorient*; on ne trouve là qu'un cabaret. Le pays ne nous offre aucun site; bientôt pour-

tant, à la gauche du chemin, nous voyons *la Trinité*, qui a un clocher de pierres en flèche, et, à notre droite, nous découvrons *Plémeur*, qui est un bourg. *Lorient* commence à se montrer; mais plus on approche de la ville, moins les campagnes sont agréables. Nous passons un hameau qui touche au chemin, et puis nous trouvons une vilaine lande bien enclose; mais à *Kérantré*, faubourg guinguette, voici de petites maisons assez riantes. Voilà le *Bois du Château*, unique promenade de *Lorient*, et qui en est à plus d'un quart de lieue. Je ne vous dis, depuis que nous sommes en *Bretagne*, que ce que vous savez mieux que moi; mais si jamais j'ai d'autres lecteurs que *Kérisbien*, je dois leur laisser, dans ces relations, le moins de lacunes possible.

*Lorient* est joli dans plusieurs quartiers; nulle maison pourtant n'est remarquable par son architecture; mais, prises collectivement, elles sont d'un bon effet : c'est dommage que plusieurs rues restent à paver, et soient encombrées de vidanges de toute espèce (*b*). Les eaux séjournent facilement par le défaut de pente; ajoutons que *Lorient* a peu de fosses d'aisance. On vide tous les matins à la mer les latrines portatives des habitans; ces causes réunies occasionnent, en été surtout, des vapeurs nuisibles, ou tout au moins incommodes.

Je crois n'avoir jamais vu plus d'ivrognes qu'en ce pays. Pas un paysan ne vient au marché sans y laisser sa raison. *Tullie* est demeurée bien surprise devant ces marchandes d'herbes, ou de fruits, ou de poisson, qui ont presque toutes un *brûlot* à la bouche.

Le quai marchand sera beau; il a plus de soixante pieds de large, aussi a-t-on cru pouvoir prendre une promenade sur sa largeur; mais les ormes, encore peu avancés, masquent déjà cette suite de maisons régulières, dont la propreté extérieure recrée l'œil. Il faut pourtant dire qu'il n'y a qu'un moment pour jouir de ce promenoir; c'est celui de la haute-mer, quand elle couvre les vases fétides et très étendues que le *jusant* laisse à découvert.

Il y a trente ans et plus qu'on bâtit une église à *Lorient;* elle est encore au premier ceintre des arcades de la nef : le cœur n'est pas commencé, et l'ancienne église est détruite; l'office se fait à l'Hôpital.

Entrons dans le port par la porte qui ouvre sur la rue de *Bretagne;* nous observerons d'abord, à notre gauche, une petite place sablée, plantée de deux rangs d'arbres; elle est en face de l'*Hôtel des Ventes,* qui consiste en deux pavillons bas et isolés. Au dessous de cet hôtel s'élève, sur un tertre, une tour ronde qui, étant marquée à

chaque étage par un anneau de grosses pierres, ressemble beaucoup à cet instrument qui met en fuite M. de *Pourceaugnac*, dans *Molière;* aussi a-t-on nommé cette tour la *seringue à Guillois:* désignation qui nous apprend le nom de l'architecte. Sa tour est surmontée d'une girouette, plantée sur un mât garni de sa *hune* et de ses *haubans*.

Au dessous de cette tour est une entrée latérale, des vastes et superbes magasins de la *Compagnie des Indes;* la grande façade domine sur le quai, mais elle n'a pas été finie.

L'arsenal militaire de marine est séparé de ce quai des *Indes;* on entre, de celui-ci, dans l'autre, par un petit parc à boulets, à gauche duquel sont des magasins spacieux, mais extrêmement négligés; à la suite, est le logement du commandant près de la chapelle du port: c'était autrefois l'*Intendance;* tout le reste est aussi mal distribué que mal bâti; ce port est cependant un de nos grands chantiers de construction; mais on n'a point de *formes*, on ne bâtit que sur des *calles*. La *rivière de Scorff*, qui est profonde et large, est très commode à lancer des vaisseaux. Le haut du port découvre, à la basse-mer, de profondes vases; et, généralement, ce port est vaseux, mais beaucoup moins que la *Charente* à *Rochefort*.

La seule vue marquante dont jouisse *Lorient*, est à prendre de l'entrée du port auprès de l'*amiral*, et au moment où la mer est dans son plein: une baie étroite, mais étendue; l'*île de Saint-Michel*, qui la partage en deux rades; le petit *monastère de Sainte-Catherine*, planté en regard; le *Port-Louis*, plus avant, et sa citadelle haute, qui marque par des arbres; plus au delà, c'est la vaste mer, où l'œil, cherchant un point de repos, rencontre l'*île* sablonneuse *de Grouais*: cette perspective peut mériter quelque souvenir.

La ville de *Lorient*, toute neuve encore, a été plus florissante; mais sa population est restée assez considérable, pour que les loyers et les vivres y soient fort chers; le *café de l'Union*, dans la *rue de Bretagne*, est loué quatre mille cinq-cents livres: on en aurait à peine ce prix sous les arcades du *Palais-Royal*; il ne faut pas que de petits rentiers viennent prendre domicile à *Lorient*.

Bonjour, *Priscus*.

---

Ayant passé la *rivière de Scorff*, si l'on jette l'œil derrière soi pour quelques maisons de *Kérantré*, pour la chapelle escarpée de *Saint-Christophe*, pour le manoir gothique de *Tréfaven*, et pour le bois ceintrant qui l'avoisine, on trouvera

peut-être que cet ensemble n'est pas sans quelque beauté.

Nos campagnes, sur la route d'*Hennebond*, sont monticuleuses et passablement cultivées; ce petit port a un quai fort joli et fort habité; les autres quartiers de la ville sont assez silencieux; il y a eu ici une *abbaye de la Joie*: elle était sans doute fort peuplée.

La sortie pour *Auray* est parfaitement champêtre, mais ces tableaux ne s'étendent pas loin; cependant à *Prandion*, qui n'est qu'un petit village sur la route, nous trouvons force cerisiers, pruniers, poiriers et autres arbres à fruits : ces biens-là sont trop rares dans vos campagnes pour n'en pas prendre un souvenir.

Après les vergers de *Prandion*, nos terres sont bien peu fertiles jusqu'à *Landévant*, qui est un petit bourg fort malpropre, à trois lieues d'*Hennebond*, cinq de *Lorient* et neuf de *Vannes*. *Si ces distances ne sont plus conformes à nos mesures de poste quand on lira ces relations, qu'on ne s'en prenne pas à moi, j'écris ce qui est et non ce qui sera : il y a trop de risques à vouloir être prophète; je m'en suis mêlé, par impromptu, deux ou trois fois en ma vie, et toujours à ma honte; je préviens donc que, si je m'avise encore d'affirmer ou de régler les* futurs contingens, *on pourra passer outre sans s'arrêter à mes prédictions.*

De *Landévant* à *Auray*, peu de cultures, peu d'arbres, beaucoup de landes, des marais, un étang; cet étang, qui est considérable, dépend d'un château, dont les terres voisines sont en bonne valeur, et le reste est en friches.

*Auray*, plus grand qu'*Hennebond*, n'est pourtant qu'une petite ville; elle est assise sur la croupe raide d'un coteau, et bâtie en bois, en pierres, très irrégulièrement; le *port d'Auray*, au moment de la pleine mer, forme une belle nape; la rivière paraît large et profonde; cependant, nous n'y apercevons que de faibles *chasse-marées* et quelques bateaux de pêcheurs.

En sortant d'*Auray*, nous remarquons, auprès d'une fontaine, une *épine* du plus beau pied; il est impossible de lui refuser les prérogatives d'un arbre: elle en a la coupe et la hauteur. Notre campagne *Bretonne* est fort supportable jusqu'à *Pont-Salé*, où elle devient tout à fait pittoresque; une forêt de sapins y couvre un rocher; au bas, est un ruisseau qui croît et décroît avec la mer; il traverse la route sous un beau pont, suit les contours d'une vallée, puis échappe à notre vue à un quart de lieue du point de notre observation: un vieux château est comme enseveli dans une forêt. Nous avons à peine perdu de vue cette retraite silencieuse, que tout change autour de nous; c'est une plaine et des landes sans fin: ce



Couche Fils, Del et Sculp

**PORT DE VANNES,**
*Vu de la Sautière à haute mer.*



Couche Fils, Del et Sculp

**PORT DES SABLES D'OLONNE,**
*Vu de la Chaume.*

[illegible] qu'on tire [illegible] quelque [illegible] de bois [illegible] métal [illegible]

[illegible] portant à [illegible] de

[illegible]

[illegible], ne sont pas [illegible]

[illegible] a commencé [illegible] de [illegible]

[illegible] ainsi [illegible]

[illegible] On dit qu'elle a été [illegible] de Vauvres [illegible] qu'on [illegible] Cet exemple [illegible] qui [illegible] la place [illegible]

[illegible] le [illegible] que [illegible]

[illegible] un pays plat [illegible]

n'est que du plus loin qu'on découvre quelques bouquets de bois et quelques métairies; ces stérilités s'interrompent pourtant auprès du *pont de Juscanel*, qui couvre une prairie et un ruisseau : on n'est plus ici qu'à deux milles de *Vannes*.

Les environs de cette antique cité sont peu champêtres, mais la vue s'y promène sans obstacles; le chemin est très mauvais; le faubourg du marché, par lequel nous entrons, est pire encore; et la grande place, les rues de la ville, ne sont pas mieux pavées que le faubourg.

Le ci-devant *Palais Episcopal* a été commencé sur des dessins de bon goût, mais il n'a pas été fini; la *cathédrale* est un gothique grossier, mais le *buffet d'orgues* vous arrêtera pour sa tribune, et principalement pour les six colonnes qui la soutiennent. *Elles sont de bois, et chaque colonne est d'une seule pièce. On dit qu'elles ont été tournées par un* Pintier de Vannes; *c'est ce qu'on nomme à* Paris *un* Potier d'Etain. *Cet exemple, avec cent mille autres, doit servir de preuve, que beaucoup d'hommes de génie sont hors de la place que la nature leur destinait.*

Ce n'est que dans le voisinage du port que nous avons remarqué quelques belles maisons à *Vannes*. Cette ville a un cours de sept à huit cents pas, mais en situation bien humide.

Nous quittons *Vannes* par un pays plat, maré-

cageux et mal boisé ; mais, ayant fait environ deux milles, nos campagnes s'embellissent ; voilà *Thex* et sa flèche d'ardoise, digne d'un mauvais village. Nous avons laissé derrière nous, dans le *Léon* et le *Cornouailles*, les belles aiguilles en pierres : il n'en faut plus chercher ; mais *Thex* se distingue par une fontaine à quatre colonnes et par un assez bon territoire. *La Trinité* n'est pas un plus beau lieu que *Thex*, et ses environs sont encore plus nus ; mais il a pareillement une fontaine à *piliers*, qu'on appelle ici des *colonnes*.

Faites deux milles, et vous arrivez au *Pont* tremblant *de Salé* ; chaque hiver en emporte les planches, mais on a toujours le projet d'un pont de pierres en cette endroit ; au dessus de la côte est une petite chapelle entre des arbres ; voici quelques cultures fort courtes, puis une lande très longue. Nous découvrons la mer à notre droite, nous descendons ensuite sur un plateau marécageux, où l'on fait quelques millets et un peu de chanvres ; ces richesses nous mènent à *Musillac*, bourg séparé en deux parties par sa rivière ; le lieu est si horriblement pavé, que *Dol* ni *Vannes* ne l'emporteraient sur *Musillac*, qui, par surcroît, est d'une longueur interminable.

Enfin, nous quittons le *Celtique*, après avoir fait, depuis *Chatelodren*, près de cent lieues avec cette *mère langue*, qui transporte notre

ami *Lebrigant ;* car, vous savez qu'il est convaincu qu'on parlait *Breton* dans le *Paradis terrestre.*

Après *Musillac*, et ayant passé quelques prairies, nous rentrons dans un landage infini ; ce n'est qu'à cinq milles du relais, et autour d'un hameau, que vous trouverez un défrichement de quelqu'étendue.

Nous voici au haut d'une côte, d'où nous découvrons une rivière encaissée entre des roches : c'est la *Vilaine ;* elle est fameuse dans nos disgrâces maritimes ; un bourg, qui est sur la rive gauche de cette rivière, est appelé, à cause de sa situation, *la Roche-Bernard ;* ce lieu, dans l'éloignement, nous paraît très habité, et passablement bâti ; mais son territoire est un des plus mauvais que nous ayons vu en *Bretagne.*

En deçà de *la Roche*, voilà un étang qui *longe* la route à notre gauche, et qui fait tourner un moulin en versant ses eaux par une écluse ; ensuite, nous avons des cultures, quelques *sarrasins*, quelques *herbages* où l'on fait pâturer de jeunes chevaux. Ces biens ne nous suivront pas longtemps, nous retombons, tout à l'heure, dans l'immensité du vide : à peine ce sol abandonné se couvre-t-il de quelques bruyères ; et, cependant, voilà de hautes futaies et des taillis très fourrés, qui ont trouvé, dans une partie de ce maigre ter-

rain, les sels qui leur étaient propres pour croître et pour développer leurs épais rameaux : c'est la *forêt de Bretêche*; le *comte de Boisjelin* en est le propriétaire. Vous voyez le château du maître, il se fait remarquer par de vastes prairies découpées de jeunes arbres, et enveloppées dans des labours fermés de fossés bien couverts.

Près du château est une paroisse, c'est *Léziniac*, dont le clocher en pointe perce sur la tête des arbres; la forêt nous fuit, après s'être approchée du chemin, jusqu'à lui servir de bordure. Nous retombons bientôt dans les *plages* inhabitées. Voilà pourtant, au *sud-ouest*, un monticule où nous croyons découvrir un calvaire : ce lieu se nomme *Montfort*; on remarque, en approchant de cet oratoire, une ruine qui n'en est pas éloignée; c'est comme un hameau dévoré par le feu.

Les campagnes se raniment avant *Pont-Château*, bourg où je n'ai aperçu ni pont, ni château; mais une rue assez raide, une petite halle et une église : l'église est à flèche, et bâtie sur une hauteur.

Un peu de cultures, de petits bois et des fossés bien couverts, nous suivent quelque temps sur la droite du chemin; mais, à la gauche, c'est une plaine sèche et nue, qui bientôt s'empare des deux côtés de la route; quelques brebis

noires et des moutons cornus paissent une herbe acide sur ces vastes landages qui s'interrompent à une lieue de *Pont-Château*, pour des seigles et des *sarrasins : riches moissons* qui vont nous quitter tout à l'heure. Ces stérilités sont pénibles, mais le chemin est beau, et nous passons comme l'éclair sur ces plaines ingrates. Nous faisons deux milles, et à peu de distance de la route, nous voyons, à notre gauche, un petit bois ou des allées touffues, qui doivent recéler une habitation; peu en deçà, on trouve *la Moëre*, qui n'est qu'un relais, au milieu de deux ou trois champs labourés; avançons un peu, et nous allons découvrir *Saint-Nazaire*, à l'embouchure de la *Loire*; remontez ce fleuve, vous voyez *Paimbœuf* sur sa rive gauche; on passe un taillis, et l'on retombe dans les landes et les bruyères; nous ne trouvons, dans l'espace de trois lieues, qu'une maison : elle est neuve et bâtie sur le chemin.

Le *Temple* est un village qui s'étend beaucoup sur la route; ses cultures font un mille avec nous, mais dans une largeur très bornée; une immense bruyère succède à ces labours.

*Sautron* est à quatre milles de *Nantes;* nous trouvons ici de la *vigne*, et la rencontre est fâcheuse, car le *vin nantais* est incomparable en mauvaises qualités.

Nous apercevons quelques coteaux de la *Loire*,

les maisons de campagne vont se rapprocher et se multiplier, mais le sol reste mauvais, et les champs presque incultes; nous touchons aux portes de la ville, et les terres n'en sont guères plus animées.

A demain.

---

La ville de *Nantes* a de magnifiques détails; l'étendue de ses quais, depuis le *château* jusqu'à *Chésine*, est imposante; le *quai Brancas* mérite d'être observé pour sa distribution ionique. Les *quais de la Bourse et de la Fosse* n'ont pas été bâtis régulièrement, mais les maisons y sont belles la plupart, et surtout très élevées; un rang d'arbres, sur le quai de la Fosse, y sert à la fois d'ornement et d'abri. On n'a point cette commodité à *Bordeaux*, quoique le soleil y soit plus ardent qu'à *Nantes*; mais quelle différence dans l'aspect des deux rivières! A peine ici ferait-on remonter, avec sa cargaison, un navire de deux cents *tonneaux*; au lieu que des *frégates*, des *flûtes*, presque entièrement équipées, resteraient toujours à flot sur la *Garonne Bordelaise*.

C'est en revenant de *l'île Faydeau* que j'ai jeté par hasard la vue dans ce cloaque obscur qui est sous la *tour du Bouffay*, l'orgueil et la

misère ne peuvent pas être plus voisins; et pendant que la somptueuse ville de *Nantes* laisse subsister des baraques de bois de quinze pieds de haut, clouées d'ardoises au dehors et aussi hideuses que mal-saines, elle élève une nouvelle ville toute en palais, c'est le *quartier Graslin*, dont les rues pourtant sont trop étroites ; et la *place de la Comédie* trop resserrée. M. *Louis* a beaucoup sacrifié à la décoration extérieure ; son péristile et son vestibule sont d'un grand dessin et d'une noble exécution ; le fini des chapiteaux corynthiens se fait remarquer, mais l'intérieur de l'édifice a beaucoup de défauts ; on manque de dégagemens, les escaliers ne sont point assez libres, il semble qu'il n'y ait rien de plus rare en *France* que l'incendie d'une salle de spectacle, tant on a pris de faibles et insuffisantes précautions contre ces terribles accidens!

Il n'y a point de *fontaines publiques* dans cette grande ville; on n'y boit que de l'eau de puits.

C'est une promenade assez gracieuse mais peu étendue que le *cours des Etats*; ce cours est partagé en deux parties par une place vis-à-vis de laquelle est l'ancienne chambre des comptes. M. *Robert* affirme *qu'il n'y a rien de plus admirable* que les paysages qu'on découvre des allées du cours; les femmes et les écoliers

aiment beaucoup les superlatifs, mais j'en laisserais l'usage au plaideurs et aux amoureux, c'est à dire à ceux qui trompent et à ceux qui se laissent tromper. *Les superlatifs conviennent si peu à un écrivain ami de la vérité, que je ne crois pas qu'on en trouve un seul dans les lettres de* Montalte, *quoiqu'elles forment pourtant un assez gros volume. Il avait trop de génie pour ne pas dédaigner toutes les figures, toutes les expressions exagérantes.*

Nous entrons à *Saint-Pierre;* c'est une massive église que cette cathédrale; elle n'a de remarquable que sa voûte; le portail est de mauvais goût; la nef est courte, le cœur presque hideux.

L'*Hôtel de Ville* est un vieux gothique où il y a des salles belles et bien éclairées, qui donnent sur une cour assez vaste: je n'y ai rien remarqué de plus.

Adieu, cher *Priscus*, je quitterais cette province avec moins de regret, si je n'y laissais les deux plus estimables époux. Oh! comme les heures et les jours passent rapidement auprès de l'amitié! Quand vous reverrai-je? Quand pourrai-je tenir dans mes bras le fils que vous attendez, et qu'*Amynthe* vous promet? *Tullie* parle incessamment de *Kérisbélic;* elle veut que nous revoyons vos rivages dès le printemps pro-

chain ; je n'ose ni me promettre ce plaisir, ni m'en ôter l'espérance. Adieu encore, et recevez nos tendres embrassemens.



Nous allons par *Montaigu*, par *Niort*, par *La Rochelle*; c'est une route que nous avons faite en grande partie, mais je planterai encore quelques *jalons* sur mon passage.

Pays plat et maigre à la sortie de *Nantes*; les pièces sont closes, et les fossés couverts de chênes souvent émondés. Nos campagnes deviennent marécageuses vers la jonction de notre route avec celle d'*Olonne*, petite ville toute dans les sables, et que la mer aurait déjà envahie sans la digue que nos ingénieurs lui ont opposée.

*Aigre-Feuille* est la porte par où nous quittons la *Bretagne*; ce village est joli, et sa campagne plus jolie encore. *Mélier* est *Poitevin*; ce *Mélier* a un pont scabreux sur un sale ruisseau.

L'entrée de *Montaigu* est riante ; la sortie encore, mais le milieu est épouvantable.

Après un mille de chemin, vous passez, sur un pont de pierre, un fossé d'eaux noires couvertes de *nénuphar*; puis, de cette petite vallée, vous montez à *Saint-Georges*, grand et laid village.

On a fait quatre milles depuis *Montaigu* quand

on trouve le *château de la Scandière;* il est sur la tête d'un coteau, en vue des prairies et au milieu d'un riche territoire, mais marécageux.

Voici un changement subit: nous sommes dans les genêts et les stérilités; elles nous mènent presque à *Saint-Fulgent*, gros village où le labour et les charrois se font avec des bœufs au lieu de chevaux.

Le village de *Saint-Vincent* a quelque vignoble, mais détestable apparemment, car les terres ici sont dures et compactes; c'est pourquoi on y mêle du sable de mer pour les ameublir.

Nous découvrons, à plus d'une lieue devant nous, le clocher de *Chantonnay*, et en deçà de ce village, à notre droite, est un château à tourelles placé sur une petite éminence, et couvert d'un bouquet de bois; au côté opposé sont des taillis, et dans un vallon est un autre manoir encore plus antique.

Nos cultures, après trois milles, s'interrompent tout à coup, et voici d'immenses *communaux* où la fougère domine sur toutes autres plantes; un cabaret et une chapelle marquent les deux limites de cet opulent territoire.

Sortis de *Saint-Hermand*, on se trouve dans une vaste plaine de grains, mais nue; la chaussée et les banquettes sont unies comme un mail;

c'est une des belles parties de chemin que nous ayons faites.

Voilà du vignoble vers la jonction de notre route avec celle de *Luçon*; j'eus la curiosité de voir cette ville en 1771; je ne trouvai qu'un village avec une grande église, et le tout enfermé dans des lagunes pourries; le clocher de *Luçon* est tout ce que le lieu a de remarquable, et on le découvre d'assez loin.

*Fontenay* s'annonce par des moulins à vent sur une campagne sans ornement. Le faubourg par où nous entrons est plus élevé que la ville, et en est séparé par une espèce de promenade. Un compilateur fait cette ville jolie; elle est affreuse, son pavé est mauvais, et il manque dans plusieurs rues; les maisons, très basses et grossièrement bâties, ne doivent qu'à un lait de chaux l'apparence de propreté qu'elles présentent à l'œil.

*Fontenay* a trois églises ornées de flèches en pierre : celle de l'église principale est plus haute et plus délicatement travaillée.

La *Vendée*, mot devenu fameux depuis nos troubles, est le nom d'une rivière aussi belle que le *Durgeon* de *Vesoul* : c'est une fosse d'eaux croupissantes.

Nous observons que depuis *Saint-Hermand* le abour et les charrois se font avec des mulets; et

même ma voiture est attelée de deux mules comme celle d'un *roi d'Espagne*.

La ville de *Niort* est fort mal bâtie, moins quelques maisons, dont une particulièrement est si magnifique, que je me suis informé du propriétaire : c'est un médecin. La situation de *Niort* ne ferait pas penser que l'état de médecin y pût être si productif.

Vous trouverez notre *palais médical* près d'un ancien monastère, où le département tient aujourd'hui ses séances.

Les rues de *Niort* sont mal pavées et malpropres. L'eau est rare et mauvaise ; je n'ai vu qu'une fontaine : elle est sur le Champ de foire. Ceux qui veulent une eau plus salubre la vont prendre hors ville, au delà d'une promenade nommée *Saint-Gelais*.

Une autre promenade, c'est *La Brèche*; elle est au haut de la ville et dans une heureuse situation : c'est là tout son prix, car elle est d'ailleurs aussi mal ordonnée que *Saint-Gelais*.

Mais la *Sèvre* est une charmante rivière ; elle porte bateau au dessous de la ville ; ses bords sont en prairies : au delà ce sont des vergers, des vignes, qu'entremêlent des maisonnettes simples, mais riantes.

Les *Niortais* travaillent principalement en peaux, qu'on nomme *peaux de daims*; mais qui,

pour l'ordinaire, n'ont habillé que des moutons; il y a beaucoup de tanneurs, de corroyeurs, de mégissiers.

Il existe encore ici un château fort, qui servait de *prison d'État:* la ville a le projet d'acquérir cette masse pour la démolir.

La *Halle de Niort* passe, chez les *Niortais*, pour une des sept merveilles : elle occupe en longueur et largeur une rue fort longue et fort large; et ce n'est point la halle qui est dans la rue, c'est la rue entière qui est sous la halle. L'immense toiture couvre, enveloppe, obscurcit les boutiques et les magasins de ce *bazar* aveugle, où le vendeur a toutes les facilités pour tromper s'il veut s'en servir.

Je termine ici sur *Niort;* la jeune voyageuse m'assure qu'elle s'y plairait moins qu'à *Kérisbélic.*



DESCENDUS de ce *chef-lieu des Deux-Sèvres*, nous trouvons une campagne plate qui, sans être belle, tire quelque agrément de sa variété; le chemin est bon, et assez régulièrement planté de hêtres. On a bien fait deux milles quand on entre dans des marais nouvellement desséchés: nous passons *Rohan-Rohan*, village blanchâtre, et d'une longueur peu récréante.

La vue, après *Rohan*, se porte sur des collines basses qui sont en partie plantées de vignes ; la vigne ici, privée d'échalas, rampe froidement sur la terre.

*Mozé* est un grand bourg, mal bâti, mais propre ; la propreté est une vertu assez ordinaire dans les pays de marécages.

Au sortir de *Mozé*, sur la gauche, on voit le chemin qui conduit à *Rochefort* par *Surgères* : presque en face est une ruine que je présume, par le pays où nous sommes, avoir été un *temple calviniste*. Nous gardons quelque temps, à un quart de lieue de nous, une côte boisée ; il y a des vignes dans la plaine, et entre ces vignes beaucoup de grains. Nous laissons un hameau sur notre gauche, et à notre droite, le village de *la Laigne*, tous deux à quelque distance ; puis nous retrouvons des vignes ; puis un taillis fort clair ; la rareté du bois dans ce canton devrait instruire à le ménager ; ce taillis cependant est dévoré par les animaux. Voici une autre taille bien plus étendue et non mieux conservée : elle vient jusqu'au village de *Ferrières*, et borde, pendant plus d'une lieue, les deux fossés du chemin.

*Ferrières*, médiocre village, a aussi un médiocre château ; la vue, dont on peut jouir dans cette position, est longue, mais n'a pas d'autre prix.





*Couché Fils Del. et Sculp.*

LE PORT DE LA ROCHELLE.



*Couché Fils Del. et Sculp.*

LE PORT DE ROCHEFORT.

Nous tombons bientôt dans les marécages de *Nuaillé*, où nos chevaux et nos guides ont presque tous la fièvre.

On quitte un instant les marais pour un sol plus élevé et couvert de blés et de vignes; puis on rentre dans ces *paluds* mortifères. On relaye à *Usseau*, qui se trouve à la jonction de notre route avec celle de *Marans*.

Quittant ce lieu, le terrain, sur votre droite, s'incline jusqu'à un vieux château dont le pourpris boisé offre, par accompagnement, une situation assez douce.

Beaucoup de vignes, quelques bouquets d'arbres, et c'est autant de bosquets qui indiquent l'habitation d'un riche : ces courtes jouissances finissent avant *Dampierre*, où nous sommes encore à trois milles de *la Rochelle*. Ce village, comme presque tous ceux du pays, est propre dans l'extérieur des maisons; mais il fatigue l'œil par la blancheur mate de ses murailles.

Les approches de *la Rochelle* n'ont rien de marquant, rien de gracieux. Nous voici à *Lafont:* c'est une guinguette qui touche aux glacis de la place.

A demain, *Priscus*.



L'INDUSTRIE et le commerce de *La Rochelle* déchoient tous les jours par le comblement du

port ; c'est un hâvre qui se perd ; et déjà même les gros armemens vont se compléter dans la *Charente :* l'eau manquerait ici ; le fond s'élève peu à peu, mais sans discontinuation.

Le seul quartier de *la Rochelle*, qui montre du mouvement, c'est la grande rue.

J'ai cherché où je me placerais, si j'habitais cette capitale ; je n'ai pas trouvé de quartier sain ; mais, pour l'agrément de la vue, je me fixerais sur le rempart de cette tour en flèche, très anciennement appelée *la lanterne.* De là se découvre une vaste mer. On voit arriver ou sortir jusqu'à la moindre barque, et l'on a sous ses yeux les chantiers de construction. Eh bien ! sur ce rempart, on n'a pas élevé une seule maison qu'on puisse remarquer. Les négocians y ont une *loge* ou plutôt un cabinet, d'où ils braquent leurs lunettes sur les navires qui cherchent le port : et comme la rade est mauvaise, chaque armateur qui a reconnu son pavillon, n'est tranquille sur sa propriété, que quand il voit son bâtiment *amarré* dans le bassin.

Il ne faut pas manquer de voir la *Maison municipale ;* elle s'annonce, au dehors, comme une forteresse, par l'épaisseur d'une ceinture crénelée, mais la façade de cet édifice, son escalier, ses plafonds, sont d'une architecture qui mérite quelque examen.

Nous sortons par *Tadon*, unique faubourg de *la Rochelle*, et c'est de ce côté que la ville est le moins mal fortifiée. Voilà, sur notre gauche, quelques *marais salans*, ensuite des vignes plates; puis, notre route, allant presqu'au midi, s'ouvre en ligne droite, dans un terrain bas tout dépouillé d'arbres. *Langoulin*, village maritime, nous reste à droite. Avançons, nous allons bientôt découvrir *l'île d'Aix*; mais les coteaux, la mer, nous échappent encore; on retombe dans les marais herbés qui bordent, au pays le plus nu, le chemin le plus ennuyeux. Ce plan uni s'interrompt par une côte qui n'est presque qu'un retranchement fait à la pelle, mais qu'on prend ici pour une haute colline. Remarquez, à votre gauche, quelques saules dont l'effet lointain vous paraissait agréable; puis, ayant *doublé* cet escarpement d'une toise de hauteur, vous trouvez, au revers, une chapelle et deux métairies. La mer est à votre droite, et monte presqu'au niveau du terrain que vous parcourez; mais, à marée basse, on peut quitter la route, et marcher sur le rivage jusqu'au *Rocher*, qui est le relais, à huit milles de *la Rochelle* et six de *Rochefort*. Ce relais, où il n'y a d'autre maison qu'une auberge, forme un promontoire sur la pointe un peu élevée de la baie.

Après le *Rocher*, vous voyez *Hyde*, au clocher

carré et pesant comme ils le sont en ce pays des tuiles creuses et des toits plats. Voilà, sur votre droite, la *tour de Fouras* au bord de la mer. Bientôt nous quittons des terres *calloueuses* pour des marais compacts et profonds. Nous approchons de *Touche-Longe*, espèce de château ferme, placé sur une petite éminence, et entouré de quelques arbres : son territoire est en prés, en vignes, en labours. Non loin de cette ferme est un hameau. Mais tout à l'heure vous n'aurez, sur votre droite, que de féconds et insalubres marécages, ou d'immenses *pasquis*, sur lesquels un bétail rouge, assez médiocre d'embonpoint, est exposé, sans abri, à des chaleurs brûlantes. On est plus attentif à *Jersey;* on fait rentrer le bétail dans le plein du jour, et j'ai vu que vous avez adopté le même usage sur vos domaines. Les terres sont coupées par des fossés pour l'égoût des eaux, mais elles s'infiltrent difficilement sur un sol tenace : ce n'est que par ses fentes que la sécheresse ouvre, à la superficie, des terres, que la pluie et la rosée pénètrent jusqu'à la racine des plantes. La terre végétale a, dans quelques endroits, plus de deux pieds de profondeur, et, sous ce premier lit, sont des vases propres à s'ameublir par le temps ; mais elles frapperont de mort cinquante générations avant d'en nourrir une. C'est par les fêlures d'une sur-

face desséchée que transpirent les exhalaisons morbifiques de ces pourritures souterraines : quels maux produisent-elles, quand elles sont à nu, et que les hideux reptiles y poussent des sifflemens qui avertissent de les éviter ?

Nous découvrons la bourbeuse et rapide *Charente*, et nous la reperdons aussitôt. Voilà, sur notre gauche, un ceintre de collines basses qui sont plantées d'arbres et de vignes, parmi lesquels s'entremêlent quelques maisons. Plus près du chemin, c'est un hameau ; près du hameau, c'est encore des vignes, mais coupées de labours. Nous apercevons la ville, et, dans un moment, nous touchons au faubourg.

Quelle est jolie cette ville de *Rochefort !* Combien elle plaît à la première vuè ! Mais il faut en étudier les détails. Son faubourg, très petit et très propre, l'annonce avantageusement. On vient de bâtir, entre le faubourg et la ville, un nouvel hôpital ; je vous en parlerai ; mais je cours à mon constant ami, le géomètre *Touplaint*, qui m'attend à l'auberge, où je lui ai mandé que je devais descendre.

A demain donc, mon cher *Kérisbien.*



M. *Touplaint* nous sert de caution pour l'entrée du port ; les chantiers y sont plus commodes

que ceux de *Brest.* On empile ici les bois de construction sous des hangards où on les prend, au besoin, avec plus de facilité que dans une fosse, comme à l'*Orient*, ou dans les eaux du port, comme à *Brest.* De plus, le bois qu'on a gardé au sec se *tourmente* moins quand il est employé.

Ces avantages se balancent à *Rochefort* par d'extrêmes inconvéniens; il faut *draguer* deux mois devant les portes d'un bassin où l'on veut faire entrer un vaisseau pour le *refondre;* et il faut le même travail pour le faire sortir.

Les magasins de *Rochefort* n'ont pas l'ensemble de *Toulon*, ni le coup-d'œil de *Brest.* Le port est comme divisé, ou croupé en deux parties, par une fosse tirée de la *Charente;* un pont de pierre couvre cette petite anse, en deçà de laquelle sont les *calles* en bois, toutes abritées par une toiture : c'est de ce côté que se trouvent le magasin général, la tonnellerie, et de magnifiques hangards pour les mâts.

De cet endroit, qui fait l'extrémité du port, si vous jetez l'œil sur une immense prairie qui s'étend depuis *Martrou*, lieu enfoncé, jusqu'au bourg de *Charente*, qui est en partie sur un coteau, ces campagnes, quoique plates, pourront vous paraître agréables, étant parsemées d'arbres et de maisons; mais quand on vient à

penser que ces bocages sont dans des marais, et que ces habitations sont le domaine des fièvres, ce tableau se ternit, et perd à l'instant son peu d'attraits.

Le *Bagne* est petit, mais tenu avec une propreté qui surpasse celle que j'ai louée à *Brest*.

*Mon savant ami nous a expliqué tous les procédés de la fonderie de canons de bronze, avec la clarté qui lui est propre; il a des similitudes qui rendraient sensible à l'homme le plus ignorant la mécanique la plus transcendante. Comment donc n'a-t-il eu de réputation que dans le cercle étroit de la ville où il enseignait? Je m'en irrite pour lui; mais cet homme estimable ne s'est jamais affligé de ces disgrâces du hazard. Je n'ai point mis à la loterie des célébrités, me disait-il tout à l'heure; je n'ai donc pu gagner dans un jeu dont je n'ai pas tenté les chances; tant que j'ai travaillé, on m'a payé. On me fait aujourd'hui hydrographe dans un village, avec* 120 *livres de traitement annuel; n'est-ce pas encore un bienfait? Je suis pauvre, mais j'ai peu de besoins, et je n'ai plus de desirs. Les* Marennois *ne me haïssent pas; j'en oblige quelques-uns, ils me le rendent; et, dans ce commerce que la société exige, je ne sens pas la mort venir, elle me trouvera toujours prêt.*

*Telle est la philosophie pratique de mon ami.*

La plupart des rues de *Rochefort* sont bien percées; mais quelques unes sont trop larges pour la hauteur médiocre des maisons, dont le plus grand nombre ne forme qu'un rez-de-chaussée. Le pavé est assez beau, mais sa propreté est médiocre, ou même tout à fait négligée dans quelques rues. La place d'armes est moins spacieuse que celle de *la Rochelle*; elle est aussi moins aérée: on l'a plantée, au pourtour, d'un double rang d'ormes. Un carré régulier donne le plan de cette place fermée par une lice, et ornée d'une fontaine à pompe. L'eau vient de *Saint-Clément*, au dessus de *Charente*, et fait près de deux lieues dans des tuyaux avant d'arriver à la ville.

On a gravé sur la face principale de la fontaine ce dystique latin :

*Læta diù varios errabam Nympha per agros;*
*Lætior in vestris mœnibus ecce fluo.*

Je crois cette inscription de *Santeuil*.

Les remparts de *Rochefort* sont bas et sans vue; c'est un promenoir qui ne ceint la ville qu'à demi, et qui est peu fréquenté; la *place* l'est davantage, et surtout le magnifique jardin autrefois de l'Intendance, et aujourd'hui du commandant de la marine.

Auprès de la *porte de Charente*, mais dans

l'enceinte de la ville, était le grand *hôpital militaire.* On vient de le supprimer, tant pour en accroître les magasins des vivres, que pour loger plus sainement les malades. L'hôpital nouveau est bâti sur une butte qui servait à l'épreuve des canons; il est composé de plusieurs corps de logis d'un bon ensemble. Une cour assez spacieuse, et plantée de préaux, dont les allées sont sablées, se ferme, dans un demi-rond, par une grille et une porte de fer.

En face du nouvel hôpital, on a planté des avenues d'ormes qui se projettent jusqu'à la hauteur du faubourg et de la porte de *la Rochelle;* mais la belle cour de cette maison, pourquoi infecter sa *devànture* d'une fosse d'eau croupissante ? Cette disposition sera problablement changée dès qu'on en remarquera les inconvéniens.

Il y a derrière ce vaste hospice, du côté de la campagne, un assez grand enclos où se trouve le jardin, et qui sert aussi d'étendoir pour le linge; l'eau est servie par une pompe, et ne manque pas aux besoins de l'établissement. C'est pour faciliter l'accès au nouvel hôpital qu'on a ouvert, sous le rempart, une porte assez haute et assez large pour le passage d'un chariot.

*Je n'ai pu cacher à mon ami que mon jeune compagnon n'est qu'une jolie compagne. Je ne*

*m'étonne plus de ce ton si doux, m'a dit M.* Touplaint; *il faut que les sexes gardent leur accent : celui de la femme a la mélodie et l'insinuance; la voix de l'homme doit être ferme et magistrale, sans dureté cependant, a ajouté le philosophe.*

Je viens de montrer à *Tullie* mon ancien logement, et je lui dis : le cimetière était alors en face de mes fenêtres. Vous ne vous étiez pas trop gaîment placé, me répond-elle. M. *Touplaint* nous interrompt pour dire à ma fille : je suis l'ami de votre père depuis l'époque dont il vous parle, et notre liaison, pendant vingt ans, n'a souffert aucune éclipse. Je le crois, monsieur, a répondu *Tullie*; car je n'ai jamais entendu mon père parler de vous qu'avec l'expression de la plus rare estime.

Ces mots ont fait couler quelques larmes sur les joues de mon vieil ami que je dois quitter demain, et sans trop d'espérance de le revoir. Plaignez-moi, *Priscus*, plaignez ce bon *Touplaint*, le plus ancien après vous, et l'un de mes plus fidèles amis.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 44.

Nous passons un bois de *pruces*.

On trouve fréquemment auprès des manoirs, en *Basse-Bretagne*, des arbres qu'on nomme *pruces* ou *prusses;* ils sont de la famille noire des *pins* ou *sapins;* mais leur véritable nom botanique ou forestier, j'avoue que je ne le sais pas.

NOTE (*b*) page 45.

C'est dommage que plusieurs rues restent à paver, et soient encombrées de vidanges de toute espèce......

Quelques uns de ces messieurs qui sont si alertes à reprendre, parce que, sachant tout, ils ne peuvent pardonner dans les autres le plus léger oubli, et pas même l'ignorance invincible, m'objecteront qu'on ne voit point à *Lorient* de ces rues à immondices dont je me plains, mais que cette ville possède un magnifique *champ de bataille* dont je ne parle pas. Voici mon excuse : le *champ de bataille*, dans mon dernier séjour à *Lorient*, n'existait point, et l'on n'avait pas encore nétoyé quelques passages qui ressemblaient plutôt à une voirie qu'aux rues d'une ville.

(Cette note est du mois de décembre 1816.)

# INDICATIONS

## SUR LE VOYAGE N° 272

---

PAGE 13. La *Vire* et le *Rhône*, ou l'utilité et le bruit.

*Page* 28 à 40. *Brest.* Son arsenal de marine; son climat; son territoire; ses habitans.

*Page* 45 à 48. La ville et le port de *Lorient.*

*Page* 69 à 74. La ville et le port de *Rochefort.*

1791.

TROISIÈME

# GRAND VOYAGE

AVEC

## CAROLINE-TULLIE.

PARTIE QUATRIÈME.

DE ROCHEFORT A PARIS PAR LE BORDELAIS ET L'ANGOUMOIS.

243 LIEUES ET DEMIE.

Dans les bosquets sacrés gardés par les neuf sœurs,
Pour nous couronner tous, il naît assez de fleurs.
WATELET, *Art de peindre*.

Nº 28.

# ITINÉRAIRE.

| | | | | LIEUES. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1791. | Sept. | DE ROCHEFORT | à Charente | $1\frac{1}{2}$ | |
| | | | Saintes | $8\frac{1}{2}$ | |
| | | | | | 10 |
| | | DE SAINTES | à Pont | 5 | |
| | | | Cubzac | 21 | |
| | | | Bordeaux | 6 | |
| | | | | | 32 |
| | | DE BORDEAUX | à Barbesieux | 25 | |
| | | | Angoulême | 10 | |
| | | | | | 35 |
| | | D'ANGOULÊME | à Jarnac | $6\frac{1}{2}$ | |
| | | | Cognac | 3 | |
| | | | Saintes | $6\frac{1}{2}$ | |
| | | | | | 16 |
| | | DE SAINTES | à Saint-Jean-d'Angély | $6\frac{1}{2}$ | |
| | | | Niort | 11 | |
| | | | Poitiers | 19 | |
| | | | | | $36\frac{1}{2}$ |
| | | DE POITIERS | à Châtelleraut | 10 | |
| | | | Tours | 20 | |
| | | | | | 30 |
| | | DE TOURS | à Blois | 15 | |
| | | | Beaugency | 8 | |
| | | | Orléans | 6 | |
| | | | | | 29 |
| | | D'ORLÉANS | à Châteauneuf | 6 | |
| | | | Gien | 10 | |
| | | | Montargis | 9 | |
| | Oct. | | Fontainebleau | 13 | |
| | | | Melun | 4 | |
| | | | Brunoy | 7 | |
| | | | Paris | 6 | |
| | | | | | 55 |
| | | | TOTAL | | $243\frac{1}{2}$ |

# VOYAGE

## DE ROCHEFORT A PARIS

### PAR LE BORDELAIS ET L'ANGOUMOIS.

SORTANT de *Rochefort* pour *Charente*, et ayant fait environ un mille, vous trouverez, sur votre gauche, un château assez bien bâti. Avancez encore, et vous allez perdre de vue les marais. Les terres qui bordent la route s'élèvent et deviennent pierreuses ; ce qui n'empêche pas qu'elles portent des blés de Turquie et des fromens.

*Charente*, lieu d'un assez grand commerce, est situé partie sur les bords vaseux de sa rivière, et partie sur une colline haute où l'on voit les restes d'un château qui a été considérable.

Ayant traversé le fleuve rapide et profond qui *débouque* près de l'*île d'Aix*, on relaie à *Saint-Hyppolite*, village dont l'église, au dehors, a quelques décorations que je ne vous donne pas à admirer, mais à remarquer. *Berley*,

est à trois milles du relais; c'est un très petit village sur la route. Nous ne voyons d'arbres en ce moment qu'autour des fermes. Le terrain s'élève en approchant de *Saint-Porchaire*, petit lieu assez propre et assez joli. Son église, comme celle de *Saint-Hyppolite*, est gothiquement décorée sur les murailles extérieures.

La sortie de *Saint-Porchaire* offre des tableaux gracieux; nous ne découvrons ni hameaux, ni villages, mais de fréquentes métairies, et des châteaux bien enveloppés d'arbres.

On fait cinq milles, et les campagnes moins couvertes laissent apercevoir, à quelque distance, des coteaux parsemés de maisons dont la blancheur éclate sur la verdure des campagnes. La *Charente* coule au pied de ces collines. Ces approches de *Saintes* ont un mérite champêtre qu'on ne manque pas de saisir en quittant des marais. *Saintes* n'est aperçue qu'en y entrant. Quand je passai ici en 1784, avec mon cher *François*, cette arrivée était dure et versante; elle est aujourd'hui belle et commode par le comblement d'une vallée qui séparait le faubourg et la ville.

La sortie de *Saintes* nous montre un sol de peu de profondeur, et qui repose sur un lit crayeux; cependant il ne refuse ni les fromens, ni le maïs, ni le chanvre, et il est également propre aux prairies; en voilà d'immenses sur notre gauche.

On fait un mille, et l'on passe un village où finit le pavé d'une route bien plantée d'ormes. Remarquez, à votre droite, un coteau tout vignoble, mais dépouillé d'arbres et d'habitations, si ce n'est quelques moulins à vent aux tours blanchies.

Après six milles depuis *Saintes*, on relaie à *Lajard*, petit village bien situé pour la vue. Encore un mille, et le pays va devenir plus champêtre. Voilà des vignes et des maïs en quantité. Avancez, et lorsqu'à la droite de votre chemin vous trouverez le pignon d'un vieux temple resté debout après la destruction de l'édifice, observez une vallée étroite terminée par un coteau bien cultivé et bien habité.

Les approches de *Pons* forment une campagne assez riante; mais le pavé de cette ville est si mauvais, que, bien que très petite, on la trouve longue à traverser. On y bâtissait une église; ce n'en était guères le temps.

On sort de *Pons* par une vieille porte voûtée auprès de laquelle est le cimetière. Remarquez de quelles pesantes croix on y assomme les morts; on dirait, à charger ainsi la tombe d'un défunt, qu'on craigne qu'il en sorte pour déposséder ses héritiers.

Vous traversez, après deux milles, un très petit village dans un ravin. Tout près de là, on passe

encore une jolie taille; on voit peu de vignes jusqu'à *Saint-Denis.*

Sur notre gauche, à la sortie de ce village, est un château à la moderne, avec jardins, avenues, parc. Nous marchons entre des taillis peu interrompus jusqu'à *La Bergerie,* qui est le relais.

A *La Bergerie* succède *Mirambeau,* village considérable sous le tertre d'un vieux manoir féodal, et dans une campagne un peu nue, mais fertile en maïs. La sortie de ce lieu est en chanvres ou en prés qui nous mènent jusqu'au *Petit Niort,* situé au bas d'une côte raide, du haut de laquelle on découvre la *Gironde* au dessus de *Blaye,* où elle est d'une ample largeur.

Le chemin est difficile auprès de *l'Abbaye,* petit village dans les sables, et dont le territoire ne nourrit que des seigles et un peu de bois. Nous retrouvons, avant *Saint-Aubin,* beaucoup de maïs. On en a ici de trois sortes, du blanc, du rouge et du jaune; ce dernier est celui de mon pays, où communément on n'en fait usage qu'en bouillie; mais en *Guyenne,* où nous sommes présentement, on mêle cette farine jaune avec de la farine d'orge et celle du maïs blanc pour en faire du pain. Le maïs rouge est dur, et manque de mucilage; on le donne à la volaille, aux porcs, et quelquefois aux chevaux.

Après *Saint-Aubin,* la route est bordée en

noyers, et nos campagnes sont bien plantées d'arbres jusqu'à un petit village où coule un ruisseau quelquefois rivière. On passe ce ravin sur un pont fort étroit, et qui n'a qu'un parapet. En deçà, c'est une *plage* enfoncée, c'est un marais spacieux; aussi ne trouveriez-vous pas dans ce moment, à *Etolliers*, une seule maison sans plusieurs malades. C'est à ce relais qu'on quitte la grande route, par une traverse dans des landes immenses.

En deçà de *Ragonaux*, petit village à quatre milles du fiévreux *Etollier*, on est encore dans les sables, mais cultivés. Ces terres rapportent des chanvres, du lin, des blés de Turquie, du millet; mais surtout les arbres y croissent avec facilité. Voici des vignes, et l'on recommence ici à en soutenir les seps avec des échalas.

C'est un jardin que tout le pays en deçà de *Saint-Gilot*. Notre traverse s'ouvre dans les vignobles, puis elle coupe des champs de maïs, des prairies bordées de saules, ou bien elle nous promène entre de jeunes pins d'un port vigoureux, tout cela sur un terrain de sable où trois chevaux fatiguent à traîner mon léger cabriolet. *Voilà le seul bon emploi de la puissance humaine! Voilà les miracles du travail! Voilà l'espèce de manufacture qui ne chôme jamais!* Il me restait une inquiétude, c'est que ce pays de

sables manquât d'eau ; on me rassure : il a des fontaines et des sources à suffisance.

Mais après deux lieues de cultures, nous voici retombés dans les *communaux* et les landes. Nous retrouvons des hommes et de l'activité autour de *Fontarabie*, et ce relais nous rend à une grande route; mais c'est encore un chemin de sable. La campagne est fort couverte d'arbres, mais plate, et ne nous offre aucune vue. *Damet* n'est qu'une maison de relais, et paraît dépendre de *Malgrille*, le village voisin. Ce n'est, de l'une à l'autre, qu'un plateau de prairies, mais noyées pendant trois saisons; elles donnent un si mauvais foin, qu'il ne peut servir qu'en litière.

De *Malgrille* à *Hadelles*, pendant une lieue et demie, le chemin est mauvais; nous trouvons plus de vignes que d'autres cultures.

On joint le chemin de *Paris* avant *Saint-André*, petite ville assez bien bâtie, et qui paraît marchande. Elle a dans l'*ouest* une butte chargée de dix moulins à vent; c'est le *Montmartre* de la cité gasconne : vous la reconnaîtrez là.

Le chemin est rude entre *Saint-André* et *Cubzac*; nous mettons une heure au passage de la *Dordogne*.

Ayant fait une lieue depuis le *port l'Espéron*, et quand vous avez dépassé la route de *Libourne*, vous trouvant au haut d'une descente assez pro-

fonde, arrêtez-vous; ce point de vue est riche. Vous embrassez de l'œil une étendue où vous ne pourriez compter les maisons de campagne et les châteaux; mais le fond de cette vallée est moins sain que fertile; il est plus en prairies qu'en labours : on y voit cependant quelques vignes.

Le terrain s'élève en deçà de *Carbon-Blanc*, qui est tout en longueur sur la route; remarquez, à votre gauche, sur un monticule, et près d'un petit bois, un pavillon sainement situé. Nos campagnes actuelles sont toutes en collines, et d'un aspect très vif; ce court espace est ce qu'il y a de plus marquant entre les deux rivières, bois, vignes, labours, et mille maisons riantes, qui ne brillent point par l'architecture, mais par leur situation ou par la faveur qu'elles se prêtent l'une à l'autre.

Nous descendons, ayant déjà aperçu *Bordeaux;* la vallée forme un fond plat en prairies marécageuses, plantées, près de la route, en saules, en peupliers, en bouleaux. Ce quartier, humide et sans vue, est presqu'aussi habité que ces jardins champêtres que je vous esquissais tout à l'heure; c'est que, dans une grande ville commerçante, il n'y a si haut ou si chétif objet qui n'excite la convoitise, et qui ne se fasse mettre à prix.

Nous voici à la *Bastide*, il faut s'arrêter un

moment sur cette rive de la *Garonne*, et, de ce point de vue, mesurer, si l'on peut, l'immensité de *Bordeaux ;* de telle part qu'on arrive dans cette première ou seconde place de notre commerce de *France*, pourvu que ce soit par la rivière, on est saisi d'admiration en l'apercevant.

Salut, au beau couple.

La *salle de Nantes* me donnait un extrême desir de la comparer à *celle de Bordeaux ;* le pérystile *Bordelais* fait honte à la grande capitale, qui, dans le même genre, n'a rien qui approche de cet imposant frontispice ; les douze colonnes dont il est formé me paraissent néanmoins trop déliées pour leur extrême hauteur ; l'entablement est couronné par une balustrade ornée de grandes figures de pierre ; ce premier comble forme une belle galerie, sur laquelle s'élève, en retraite, comme une autre façade ou un attique, avec balustres ; cette seconde décoration n'a pu masquer entièrement le faîte de la salle; sa toiture est aperçue du dehors, et même à peu de distance. Je l'avoue donc, malgré le grand effet de la façade de *Bordeaux*, celle de *Nantes* me frappe par divers avantages; l'élévation du perron, la belle régularité d'un double

rang de colonnes, et un vestibule ouvert, forment un ensemble frappant dans la *salle de Loire*; dans la *salle de la Garonne*, il faut s'informer où est la porte d'entrée.

Je n'examine pas l'intérieur des deux salles, parce que, dans cette partie de l'édifice, c'est l'intérêt des propriétaires qui a dirigé l'architecte.

Une fantaisie m'est venue, ça été de mesurer, au pas de promenade, la longueur de la *Garonne* devant *Bordeaux*; j'ai employé trois heures à aller du *pont de Brienne* jusqu'à l'entrée des prairies au dessus de *Sainte-Croix*, et en face de *la Remore*.

Je n'avais ici que de courtes affaires, elles sont achevées, nous partons.

Adieu.



A la sortie de *Cubzac*, à gauche, sur des carrières de pierres tendres, on voit les restes d'un château fameux par le nom de ses anciens maîtres; il a appartenu, suivant la tradition du pays, au père des *quatre Aymonds*; il subsiste deux tours de cette forteresse, qui était en belle vue; une fontaine sort du pied de l'*antiquaille*, et abreuve le village de *Cubzac*, d'où l'on voit *Saint-André*, qui en est à une demi-lieue; ce dernier endroit,

qui s'étend beaucoup sur la route, à une petite halle et une vieille église; j'ai déjà eu occasion de vous parler de cette petite ville.

Des vignes, des blés d'*Inde*, une lande que termine un taillis, nous mènent, par un chemin planté de noyers, jusqu'à un village dont j'ai perdu le nom, mais qui est à un mille de *Saint-André*.

Un joli petit bois, sur notre gauche, au bord de la route, toujours plus de vignes que d'autres cultures, et la campagne assez plate; nous arrivons ainsi à *Bois-Martin*, où on relaie.

Le pays devient meilleur et plus beau; c'est comme un grand verger planté d'arbres à fruits; notre vignoble est immense; on voit, çà et là, sur ces riches campagnes, des maisons dont la propreté annonce l'aisance; mais, après *Cavignac*, le pays change. Nous passons un pont de pierre qui couvre un mauvais ruisseau; puis, ayant monté une côte, la campagne est moins bocagère, mais nous sommes toujours en bon pays.

En deçà de *Pierre-Brune*, nous entrons dans une campagne nue, plate, et peu cultivée. *Clersac* nous met en *Saintonge*; on n'a pas fait un demi-quart de lieue, après ce relais, qu'on croit être au milieu des *landes de la Gascogne*; ce n'est qu'un mille, au plus, avant *Monlieu*, qu'une culture continue reparaît, et sur une campagne

découpée d'arbres, rompue en collines, variée en productions, avec peu de vignes cependant.

Un quart de lieue avant le relais, est un petit village qui marque par sa situation : on le nomme *la Garde-Monlieu.*

*Monlieu* n'est qu'un triste endroit, mais sa sortie est belle ; jetez l'œil, à votre droite, sur une vallée spacieuse ; un peu en deçà la campagne est plus belle encore ; mais bientôt, quoique nous soyons fort amis des arbres, elle nous paraît trop couverte de chênes et de châtaigniers ; on traverse une lande sablonneuse ; puis, ayant dépassé *Savanco*, qui est sur une éminence, nous avons le plus maigre territoire, et presque tout inculte. *Comment laisser tant de terres en non valeur ? Ne sont-elles propres qu'aux forêts, semez du gland, c'est de l'or pour vos héritiers ; je trouve assez d'hommes sur ce globe, tant qu'ils n'y seront pas plus heureux ; et si, de ma faible voix, je commande qu'on dessèche ces* paluds *pour en faire des prairies, ou que l'on convertisse ces landages en taillis, en futaies, ce n'est pas pour fournir plus de soldats aux futurs conquérans ; c'est pour embellir et assainir la terre autour de nous, pendant que des destins, plus souvent adverses que propices, nous y font exister.*

Après quelques cultures auprès de *la Grosle*,

qui n'est qu'une bonne ferme, nous retombons dans les landes; nous voyons des taillis; mais chétifs; des maisons, mais rares; les approches de *Regnac* ont plus de vie; nous passons entre des prairies, entre des vergers, et sous l'abri d'une futaie épaisse qui couvre un coteau à la gauche du chemin. *Les récoltes de* Regnac, *sur son joli territoire, c'est du chanvre, c'est du maïs, c'est du mil et des blés, et du vin, et des châtaignes; c'est toutes les espèces de fruits; ces riches campagnes, coupées par des coteaux, rafraîchies par des bois, embellies par des maisons, se continuent vers* Barbésieux, *et la route commence à être plantée d'ormes, les premiers arbres, en bordure, depuis* Bordeaux.

*Barbésieux* est en partie sur une hauteur qui montre de loin les ruines d'une féodalité; ce lieu est assez mal bâti, quoiqu'on y ait sous la main, une pierre blanche, qui se lève par gros blocs, et dont quelques maisons neuves viennent d'être construites; la situation de *Barbésieux* annonce de la salubrité; mais, soit par la qualité des eaux, soit par la saison automnale où nous entrons, soit par d'autres causes, les enfans y ont le visage terne et plombé.

La sortie de cette ville est une promenade; le chemin y est planté de quatre rangs d'ormes; la couleur blanchâtre du sol n'indique pas une

grande activité, mais la charrue a passé partout. Nous trouvons peu de vignes, quoique nous ayons des coteaux à la vue jusqu'à *Pont-à-Brac* qui n'a que deux ou trois maisons.

*Pont-à-Brac* est dans des prairies arrachées à des marais, dont les fossés croupissans s'infectent encore du rouissage des chanvres.

Quittant les prairies, nous montons une côte assez longue, ayant à notre vue quelques vignobles sur un terroir sec et pierreux; cela nous mène à *Pétignac;* avancez encore, voilà un clocher sur votre gauche, c'est *Saint-Estève.* Un moment après, on entre au *Roulet*, où l'on relaye pour *Angoulême*, en étant encore à quatre lieues.

Auprès du *Roulet*, il y a des *papeteries;* les papiers, qu'on nomme d'*Angoulême*, sont fins, unis, d'un œil bleuâtre et flatteur, mais mal collés; ils conviennent mieux à l'impression qu'à l'écriture.

En deçà de *Roulet*, ce n'est plus guères que des vignes, et surtout des vignes blanches, on brûle ces vins blancs, et l'eau de-vie qu'on en tire se débite sous le nom de *Cognac.*

La campagne devient plus fraîche vers *la Couronne*, où était, il y a peu de temps, une *abbaye de Génovéfains*, bien plantée d'avenues et de jeunes bois; la plaine et les coteaux, en deçà, sont

presqu'aussi nus qu'arides; mais nous voici bientôt sous le rocher d'*Angoulême*.

Cette ville n'a d'avantageux que sa position ; elle est triste et déserte à l'intérieur; ses rues tortueuses, étroites et très multipliées, ont des maisons et point d'habitans ; c'est le séjour du silence. J'ai connu cette petite capitale lorsqu'elle avait tous ses moines et tous ses nobles ; on y mangeait plus de perdrix ; on y priait peut-être davantage ; mais, sur *Beaulieu* (endroit digne de ce nom), et pendant un mois de printemps que je passai ici, je n'ai jamais vu vingt promeneurs à la fois; et, cependant, *quel site que ce petit coin des remparts d'*Angoulême ! *Je crois que je n'en pourrai faire descendre* Tullie ; *elle en est comme enivrée ; l'aspect dont on y jouit, l'air qu'on y respire, inondent l'ame de plusieurs voluptés et d'un ravissement qu'on ne peut rendre. On découvre à la fois sept grandes routes ; on remonte ou l'on descend de l'œil, à plus d'une lieue, la profonde* Charente, *qui baigne les plus riches prairies, et qui se partage en plusieurs bras entre les faubourgs de* Saint-Cibar *et de l'*Houmeau. *On distingue une multitude de villages, de hameaux, de fermes ; et des bois, qui font une variété reposante ; et partout des terres bien en valeur, quoique d'une qualité sèche ; et des coteaux inégalement distans, embellis d'arbres, embellis de maisons,*

*terminent, dans tous les points, ce magnifique ceintre horizontal.*

L'habitude, hélas ! nous dégoûte du bonheur même, et le plaisir, souvent, est l'ennemi du plaisir ! On a tant vu *Beaulieu*, quand on habite *Angoulême*, qu'on ne daigne plus le revoir ! Cette promenade est comme abandonnée aux artisans et aux servantes ; ils s'y rassemblent les dimanches pour danser : on y dansait également avant la révolution, et sous les fenêtres même des *Bénédictines.*

L'*église d'Angoulême*, comme celle de *Cahors*, qui lui a servi, ou à qui elle a servi de modèle, n'est qu'une lourde et grossière maçonnerie, indigne d'être vue, et plus indigne d'être décrite.

Je ne sais pas d'autre monument ici, à moins de vous parler d'un vieux château où ne sont logés que quelques invalides. On a ouvert, dans ce quartier très isolé, une large rue qui, quelque jour, aura des maisons et des habitans ; mais, dès aujourd'hui, on y voit une salle de spectacle et un grand café.

Nous emportons d'*Angoulême* une cargaison de fruits ; ils sont très bons et très abondans sur ce territoire ; on y connaît, au moins, huit sortes de pêches : c'est bien différent à *Bordeaux.*

Bonsoir, *Priscus.*

On sort par *Saint-Cibar* pour *Cognac*, faisant bien deux milles dans des sables et sur un fond plat; on passe quelques bois de chênes : les champs sont bien en culture. Voici une côte sèche qu'on a été obligé d'ouvrir pour faire passer la nouvelle route; la *Charente* coule près de nous, dans une vallée, entre des prairies; le bourg de *Plat* ou *Blat*, qui la domine, est dans une situation charmante; remarquez une chapelle bâtie au haut d'une colline; ici le nouveau chemin s'ouvre, en ligne droite, entre des bois, des vignes, des, prairies; les pâturages sont couverts d'un gros bétail bien coiffé, et d'un poil très luisant : ce qui est toujours d'un bon indice; les chevaux sont rares; on se sert de mules et d'ânes d'une médiocre espèce. Notre joli chemin descend et circule entre des collines que nous quitterons à regret : ce n'est plus qu'un vaste vignoble en approchant d'*Yersac*, et beaucoup de cerisiers sur ces vignes.

*Yersac* n'est qu'un médiocre lieu, mais joli par sa position; il a, vers le midi, un coteau élevé sur lequel on voit des bois, un château, un village: ce château est *Ruffiniac*; car nous sommes tout en *ac*, et cette terminaison n'est pas trop musicale : mais le chemin que nous parcourons est beau, et même le pays.

Auprès de *Borat* ou *Morat*, qui est à la gauche

du chemin, la campagne est assez plate, mais encore agréable; on a la vue des hauts coteaux, qui bordent la *Charente* sur sa rive gauche; la droite est marquée par de fréquens hameaux, de fréquens villages.

Plus d'un mille avant *Jarnac*, le terrain change; ce n'est plus un sol pierreux pour des vignes, c'est une terre franche pour des fromens: ce lieu est un grand bourg avec un château à tourelles, qui est une merveille pour l'endroit.

Quittant *Jarnac*, la grande route nous manque; ne la regrettez pas pour vos deux amis: ils marchent présentement, au bord de la rivière, sur de belles prairies fermées par des collines; le bord opposé à celui que nous suivons est encore plus champêtre, et nous arrivons ainsi au village de *Bourg*, pour passer la *Charente* et changer nos aspects. Remarquez le *château de Bourg* à cause de sa position; bientôt la rivière vous échappe, vous faites route, sans chemin, sur une grande et stérile *commune*, gardant à votre gauche, mais à de longues distances, de hauts coteaux cultivés.

Nous rejoignons la route neuve en deçà d'un ravin, où est une petite prairie, sur un ruisseau dormant; puis nous continuons la *commune* grise, couverte de pierres au lieu d'herbes; quelques arbres ont pris naissance sur ces pierres, et mon-

trent qu'avec un peu de travail on couvrirait de bois ce mauvais sol.

On aperçoit *Cognac* avant de trouver quelques vignes chétives, ou quelque maigre culture, aux deux côtés de la route. Cette ville, qui remplit l'*Europe* du nom de ses eaux-de-vie, eut autrefois un château royal, et il en existe encore d'assez beaux restes.

*Cognac* est une ville des plus mal pavées. Hâtez-vous d'en sortir; une belle campagne vous attend du côté de *Javresac*, ainsi qu'un grand vignoble qui s'enferme entre des coteaux couronnés de bois et ornés de maisons. On ne fait point usage d'échalas, c'est ce qui donne un air traînant et négligé à ces vignes où le raisin mûrit sur la terre. Cette méthode contribuerait-elle au caractère froid et lourd des *vins de Saintonge?*

Depuis *Javresac*, qui est dans une petite vallée, le chemin n'est bon que par momens. On quitte, on reprend la *Charente*, suivant ses courbures; cela nous mène au relais de *Poutreau*, qui est en regard du bourg de *Dompierre*, dans un pays très vignoble, et en vue des coteaux qui bordent délicieusement la rivière. *Poutreau* est dans un fond : notre route n'a de grand chemin que le nom; mais les campagnes sont si jolies, que nous gardons pour elles toute notre attention. Les villages, les hameaux, sont fréquens, les

fermes aussi : vous en verriez de placées comme un hermitage, sur le haut d'une colline, parmi des bois, parmi des vignes, et auprès d'un verger.

Nous reprenons la grande route à une lieue de *Saintes :* cette route est belle ; c'est un plaisir ajouté à d'autres plaisirs. Les campagnes pourtant perdent un peu de leur beauté auprès de la ville.

J'ai revu l'*amphithéâtre ;* il y reste cinq arcades de face encore bien formées, et la voûte du milieu est très entière. J'ai mesuré l'*arène ;* elle peut avoir quarante toises sur vingt : sa forme est ovale, suivant les principes religieux des Romains.

La *cathédrale*, je vous le répète, est un temple énorme en pesanteur.

Ayant passé sous cette double arcade romaine, qui embarrasse plus qu'elle n'embellit le *pont de Saintes*, nous prenons la route de *Saint-Jean d'Angély,* large, bien ouverte, mais nue. La campagne est aussi fertile qu'agréable ; les vignes et les champs sont parsemés d'arbres. Nous trouvons, après une lieue, un bois de chênes ; il couvre une côte assez raide, et enveloppe une grande maison qui communique à notre chemin par une avenue.

*Larouvie* vous met à cinq milles de *Saintes.* Les vignes ici sont plus rares, quoique le sol paraisse moins bon, mais la route est toujours

belle. Remarquez, à l'entrée de *Saint-Hilaire*, sur votre droite, un champ couvert d'une herbe haute, sur laquelle s'élèvent des pierres longues et grises à bases plus larges que leurs sommets: *ce sont des tombeaux*.

Nos campagnes diminuent sensiblement de beauté; cependant jusqu'à *Asnières*, village traversé par la route, on garde encore la vue d'un coteau boisé; nos vignes et nos champs sont encore plantés d'arbres à fruits; mais en deçà, et lorsqu'on découvre *Saint-Jean d'Angély*, le pays est presque nu, l'œil perce au loin, sans rien apercevoir qui le retienne ou le fixe.

Ce petit *Saint-Jean-d'Angély* est d'une tranquillité exemplaire : se promener dans ses rues mal pavées, c'est comme si l'on parcourait les corridors d'un cloître pendant que les religieux sont au chœur. Il est vrai que c'est le temps des fièvres, et que la plupart des habitans sont dans leurs lits. On vient pourtant en convalescence de *la Rochelle* à *Saint-Jean*; c'est comme on viendrait de *Brouage* à *Rochefort*, non pour respirer un air pur, mais un air moins contagié.

Il y a quelques jolies maisons à *Saint-Jean*; toutes sont au moins blanchies, et ont un grand air de propreté.

Cette ville, est arrosée par la *Boutonne* dont l'eau, presque dormante, occupe un lit fort large

et sans profondeur. Il habita jadis, sur ces bords, un docte *Nécromant* dont je fus l'ami. Où êtes-vous *Lamarre*? Où êtes-vous? Vous fîtes autrefois mon thême astrologique; vous me diriez aujourd'hui, et avec non moins de certitude, les destins à venir de mon jeune compagnon de voyage.

Notre sortie pour *Niort* se fait par une campagne nue, qui prend bientôt un peu de variété. Plus en deçà, on trouve beaucoup de vignes. Notre chemin n'est qu'une traverse, mais assez roulante jusqu'à un mauvais bois de chênes dont elle suit long-temps la lisière. On reprend la grande route à *Lonlay*, qui a du vignoble, du labour, des prairies, et beaucoup de marécages. Faites un mille, et, passant devant une grosse ferme, le terrain change, et devient très pierreux. Un mille encore, et voilà quelques arbres auprès d'un vieux donjon qui n'est pas loin de *Villeneuve*, où la campagne s'*amende* faiblement. Le village de *Charière* est à un mille de *Beauvais*, bourg plus joli que son territoire. Un mille en deçà, notre route coupe un petit village dont le nom est assez singulier, *Laruetison*. Un mille encore, et nous passons à *Glisse*, pauvre et petit lieu en fort mauvais terrain.

Nous traversons dédaigneusement *Niort* sans y descendre, et prenons la route de *Poitiers*.

Elle est plantée de noyers, et passe sur plusieurs collines, entre des vignes fermées de murailles sèches. Au débouché de ce long vignoble, nous avons, à notre gauche, une métairie riche en arbres; et, à la suite, c'est une plaine nue toute en labours.

*La Ville-Dieu du Pont de Vaux* n'est qu'un relais, près du village de *la Crèche*, où l'on voit un joli château.

*Quand nous étions riches, nous négligions des parcelles d'or, et maintenant nous tenons compte d'un peu de cuivre.* Remarquez donc, à la gauche du chemin, un petit parc auprès d'un pont de pierre sous lequel passe la *Sèvre;* elle coule ensuite, à notre droite, entre des prairies, sous une colline, après avoir arrosé, non loin de là, le pied du village de *Sindremire*, agréable par sa position, mais qui n'offre, en ce moment, d'autre verdure que celle de ses noyers.

*Saint-Maixent* est une vieille ville fermée de vieilles murailles, où la brèche est ouverte de tout côté. On ne trouve dans cette enceinte délâbrée que des jardins et quelques baraques, hormis dans la *rue de Châlons*, qui est le quartier marchand.

Le faubourg est plus joli que la ville; on y a planté une promenade qui serait assez belle si elle était mieux tenue.

On monte beaucoup au sortir de *Saint-Maixent;* et, quand on est au haut de la côte, on ne découvre qu'un pays assez nu. Remarquez, à environ trois milles, sur la droite du chemin, un vieux château presque ruiné.

On a fait deux postes à la *Ville-Dieu du Perron*, simple hameau. Notre route n'est plus bordée depuis *Saint-Maixent*, mais toujours belle. Nous retrouvons des vignes auprès d'un petit village, quelques champs de culture, deux taillis; puis nous tombons dans les friches et dans les fougères: c'est la *Bretagne* la plus misérable; et, pour enlaidir encore cette contrée, elle est plate, sans ondulations.

Ce n'est qu'aux approches de *Lusignan* que le pays devient côteux; on descend pour entrer dans un faubourg où passe un joli ruisseau. L'intervalle des premières maisons, à ce qu'on appelle *la Basse rue*, est agréable à parcourir: c'est un fond de vallée dont le coteau, au midi, est couronné de bois.

Je ne peux rien vous dire du *château de Mélusine*, mais je vous donne à contempler la sortie de *Lusignan:* c'est une chaussée élevée en ligne droite sur un fond de prairies qu'enferment des coteaux forestiers. La *Vonne*, assez jolie rivière, coule à votre gauche, et vient traverser le chemin pour se diviser en deux bras, et courir sous

des roches hautes qui terminent ce poétique vallon. Les roches sont parsemées d'arbres en bouquets inégaux; et je n'omettrai pas de vous dire que, dans ce passage solitaire, on trouve, un peu avant le pont, la ruine d'un temple où l'on priait Dieu en français : erreur innocente, si c'en était une, et qu'une erreur plus grande convertit en crime ! *O fille de l'enfer ! aveugle et sanguinaire intolérance ! C'est toi qui inspirais des prêtres, quand, au sacre de nos rois, ils leur faisaient jurer d'EXTERMINER LES HÉRÉTIQUES ! Exterminer ! O ciel ! Ce mot peut-il se trouver dans la bouche des ministres d'une religion qui ne veut que charité et douceur ! Tu connais la bonne voie, c'est à toi de la suivre; mais moi, qui m'écarte sans le vouloir, et à qui tu dois de tendres conseils et une patiente instruction, tu viens, avec une massue, me punir du malheur de m'être trompé !*

Sortis de *Lusignan*, on marche en pays plat, parmi des terres sans cultures; nous traversons un taillis, et peu en deçà, nous trouvons *Colombiers* dans un ravin, au milieu de la plaine. Ce laid village, où j'ai vu un homme filer à la quenouille, est bâti en bois et pierres. Je vous le fais observer, parce que depuis *Bordeaux*, nous n'avons pas remarqué une seule maison villageoise qui ne fût toute bâtie de pierres, et couverte en tuiles.

La campagne est encore plus nue et plus stérile après *Colombiers;* à peine on y voit un peu de seigle ou d'avoine.

*Croutelle*, médiocre village, est dans un fond et dans une contrée célèbre; c'est le *Mirebalais*, aussi fameux que l'*Arcadie*, quoique moins chanté par les poètes.

Quittant ce relais, qui n'est qu'à deux lieues de *Poitiers*, et, grimpant le revers de notre vallée, nous avons, sur notre droite, un parc mal fermé, et qui dépend d'un château placé sur le haut de la côte, dans un terroir très sec. La route est magnifiquement bordée: voici des collines et du vignoble; on découvre le *Clain*. La vue de *Poitiers* n'est pas sans effet.

La position de cette ville est saine; la vie n'y manque d'aucune commodité; ses campagnes environnantes ne sont pas belles; mais à quoi tient-il? Les accidens sont tous créés: deux rivières, des collines, des rochers..... Ornez d'arbres et de quelques maisons ces sites bruts, et vous les rendez aussi frais qu'attrayans.

Les rues de *Poitiers* sont vilaines; le pavé en est difficile. Les maisons, la plupart, sont basses; il y en a très peu de jolies, mais toutes sont bâties en pierres.

*Blossac* est une promenade charmante; elle jouit de tous côtés d'une vue large. La terrasse

qui domine sur le *Clain*, et qui est plus longue que les *Tuileries*, vaut mieux, seule, que toutes les promenades de *Paris*, la plupart encaissées, et où l'on ne respire point.

Ce jardin est irrégulier dans le terrain qu'il occupe, mais forme à peu près un carré long qu'on a distribué avec goût. Les massifs, fermés par des charmilles à hauteur d'appui, sont plantés de mûriers blancs; mais les allées du jardin sont formées d'ormes et de tilleuls. C'est dommage qu'au lieu de palissader l'allée principale, ce qui lui donne un air nu, on n'ait pas courbé en berceau le sommet des branches. Voyez les contre-allées et le bel effet qu'elles produisent; mais les ormes sont jeunes encore; cette faute peut se réparer.

Nous quittons *Poitiers* par un faubourg tout pittoresque. Le *Clain* coule à notre droite, sous un parapet, entre des prairies. Le côté opposé nous offre d'autres images: c'est une roche tendre, creusée en grottes, pour y loger des animaux de notre espèce. Cette carrière inépuisable est coupée à pic en quelques endroits; en d'autres, elle paraît tomber, et surplombe évidemment la route.

Après ce long faubourg, la côte escarpée passe à notre droite, où elle borde la rivière. Il y a des vignes sur cette côte et dans la plaine. Nos campagnes sont nues jusqu'à l'endroit où le chemin

perce une butte de sable, et nous montre devant *Grand-Pont* une vallée en prairies, bien découpée d'arbres. *Grand-Pont* est un hameau qu'on traverse sans découvrir l'étymologie de son nom, car il n'a qu'un pont fort médiocre, et sur un faible ruisseau.

Nous voici dans une campagne presque toute en labours, et chargée de noyers. La rivière inaperçue coule à notre droite, sous une côte qui porte plus de grains que de vignes. On relaie au hameau de *Clain;* et, ayant fait un mille, on commence à découvrir un château heureusement situé, et bien entouré d'arbres; c'était la *Villa* de *Monseigneur.* Les nouveaux évêques n'ont point de somptueuses maisons aux champs, ni de palais à la ville.

Après le château de *Clisse* ou de *Clissé,* nous nous approchons d'un coteau assez marquant, sur des terres plus riches que belles. La route va nous mener entre des noyers jusqu'à la *Tricherie.* Derrière ce relais, sur une hauteur, on voit quelques ruines. On retrouve le *Clain* qui coule entre des prairies.

Avançons d'un mille, et nous aurons à notre droite le beau *château du Faou;* il est bâti sur un tertre au voisinage des bois; peu en deçà est un autre château; et, tout à l'heure, à la gauche du chemin vous voyez un joli village au pied

d'une colline : c'est *Nintré* à la petite flèche d'ardoises, et en bon territoire.

On a presque tout bois depuis *les barres de Nintré* jusqu'à *Châtellerault*, où nous entrons par le *faubourg de Châteauneuf*, qui est rempli de couteliers.

*Châteauneuf* est séparé de la ville par la *Vienne*, et par un pont de pierres dont il faut remarquer l'extrême largeur et la solidité. Il a soixante-dix toises de long sur douze de large ; il est porté sur neuf arches. On reconnaît dans ce magnifique ouvrage la main de *Sully*. Il savait que la véritable économie dans les monumens publics consiste à bien faire et à travailler pour le temps. L'entrée de ce pont, du côté de *Poitiers*, est flanquée de deux tours rondes qui se rassemblent, avec une porte d'un très bon effet. Le pont est orné de deux trottoirs forts larges et très plats ; mais avec quelle surprise on descend de ce superbe pont dans la ville la plus sale, la plus mal bâtie et la moins peuplée !

J'ai vu la *grande église ;* elle a beaucoup de chapelles, beaucoup de peintures ; mais d'un goût de village qu'on ne saurait s'expliquer dans une ville qui n'est pas sans communications et sans commerce.

Le *Plant des Minimes* est une longue et ennuyeuse promenade, formée de quelques allées

parallèles, que la sotte imitation a palissadées avec tant de succès, qu'il est impossible d'y trouver de l'ombre à aucune heure du jour.

Le *faubourg de Sainte-Catherine* est le quartier le plus habitable et le plus habité. On se loge ici dans la ville quand on veut se loger à bas prix et avoir un jardin. Au contraire, dans les faubourgs on y est tellement resserré, que deux ou trois ouvriers en coutellerie n'auront qu'une boutique entre eux. Quant aux *horlogers*, j'en ai peu vus; les autres sont restés dans le livre de M. *Robert*; mais une des venelles de *Châtellerault* est remplie d'*orfèvres*. On ne s'attendrait guères à trouver là des ouvriers de luxe.

Notre chemin, au sortir de *Châtellerault*, court au fond d'une vallée plate, encâdrée de toute part par des collines dont la vue, même à la fin de septembre, est encore gracieuse. Elle est étroite, et les coteaux, inégalement élevés, sont couverts de blés, de vignes, d'arbres, le tout animé par des habitations très rapprochées.

Le village d'*Ingrande*, au bord de la *Vienne*, est à quatre milles de *Châtellerault*. Notre route, bordée de noyers plus que d'ormes, continue d'être belle; nous ne retrouvons la *Vienne* qu'en face d'un vieux château, placé *sous* une hauteur à notre droite. Ici la campagne s'est dépouillée d'agrémens; elle se ravive un peu vers *Dangers*,

où l'on retrouve des coteaux, mais bas. Nous approchons des *ormes*. L'escalier de l'observatoire y est encore en réparation ; cela nous fait passer un peu rapidement aux *ormes*, où les escaliers en spirale ne sont jamais libres.

Le *port de Piles* est un lieu fort laid, après lequel on traverse la *Vienne* sur un pont encore barré de la grille de fer et des deux embuscades de la ferme.

Une très belle route, plantée d'ormes, s'aligne sur ce pont par où l'on entre dans la *Touraine*. Voici, à notre droite, une plantation de mûriers blancs; en voilà une autre vers *Sainte-Maure*. *Les coteaux qui accompagnent cette petite ville ont quelque agrément dans le lointain; on peut les remarquer en* Touraine, *car les beautés champêtres y sont rares, quoique des livres, faits les uns d'après les autres, mentent à l'envi pour faire un jardin de cette province.*

*Sainte-Maure* est à la droite du chemin, un peu grimpée sur la colline.

Quittant ce relais, on suit pendant près d'un mille un taillis qui borde inégalement la route; deux milles encore, et voici une petite vallée avec quelques maisons; puis, en remontant, on a la vue de *Sainte-Catherine*, qui n'est qu'un village. Ici la campagne est d'un misérable aspect, mais la route est belle; et nous en profitons; car ce n'est

pas en de tels lieux qu'on retarde ses chevaux, et qu'on craint d'aller vite.

Le chemin est présentement bordé de noyers; je n'en vois pas dans les champs, mais des buissons, des arbres nains, et couverts de mousse. *Voilà des troupeaux de* poulets d'Inde, *conduits par des enfans; et cette nombreuse volaille est destinée à alimenter* Gargantua. *On prend bien du soin de ce vorace animal; toutes les provinces travaillent pour lui, et ne lui suffisent point.*

J'aperçois les tours crénelées de *Montbazon*. Le chemin qui nous y descend, nous montre un petit bois à notre gauche; puis nous marchons entre des vignes et deux coteaux, laissant à droite le château féodal.

La situation de *Montbazon* doit passer pour très heureuse en *Touraine*.

En deçà de *Montbazon*, le premier hameau nous montre des maisons d'argile couvertes de chaume : spectacle de misère dont nous étions déshabitués depuis notre sortie de *Bordeaux*. Une grande *commune*, couverte d'un landage court, vient à la suite du hameau; puis une jolie ferme isolée qu'entourent des murailles blanches, et qu'avoisine un taillis de chênes bien fourré. Ce passage a quelque agrément, mais il ne faut pas que vous vous l'exagériez. Voici encore un hameau; il est assis sur un tertre et abrité d'arbres.

Voici un château, ou du moins une grande et jolie maison dans des vignes bien propres, bien soutenues d'échalas, comme dans le *Bordelais*, quoique avec moins de symétrie.

*On relaie aux* Carrés, *à deux lieues de* Montbazon *et trois de* Tours. *Sur notre gauche est un château au milieu des terres labourées; sur notre droite et un peu en deçà, un hameau, une ferme, de petits bois, et dans le lointain, vers le levant, les coteaux de la* Loire. *L'aspect est beau pour le pays où nous sommes. Je pourrais passer sans vous le dire; mais je trouve plus généreux d'être juste, et puis je me reconnais privé de talens pour exagérer ou pour feindre.*

Mais du moment que vous découvrez *Tours*, vous n'avez devant vous, jusqu'à la rivière, que des prairies d'un œil monotone. Le développement de la ville rachète un peu cette uniformité. *Tours* se déploie avec beaucoup d'étendue ; et les coteaux qui le couvrent, vers la *Loire*, lui forment un cadre assortissant.

Je vous répète que *Tours* a des quartiers bien déserts; mais généralement cette ville est assez propre, et passablement pavée.

La vie est chère ici ; on y parle mal ; les femmes ont peu de beauté, mais on est affable, le caractère est doux et même indolent ; ce sont des étrangers, des *Normands* surtout, qui font ici les

principales affaires. *La réputation de* Tours *surpasse son mérite; ainsi la province et sa capitale jouissent ensemble d'une célébrité presque sans titres, et qui n'en sera pas moins durable; car la vérité est faible contre des préjugés envieillis.*

J'ai revu *Saint-Gratien;* on croit toujours y entrer pour la première fois. La voûte du chœur est presque portée sur le vide; les croisées sont d'une ouverture aussi hardie qu'élégante et solide. On a beaucoup à admirer dans cette métropole.

Bonjour, *Priscus.*

---

Nous tenons la route de *Blois,* et je ne vous la répéterai point; mais arrêtons-nous devant la *côte des Grouais.* On la trouve charmante par son aspect sur la rivière et son voisinage d'une forêt qui la couvre à l'occident. Cette côte est le bon climat vignoble de ces quartiers; c'est le *Vougeau,* c'est l'*Epernay du Blaisois,* et, avec tout cela, c'est un vin assez médiocre.

Sortis de *Blois,* le *milliaire* 87 nous montre un petit village à la droite du chemin; un peu plus loin, c'est un hameau, et d'ici nous voyons la *terre et le château de Menars.* Le village n'est pas grand, mais joli. On retrouve la *Loire* à l'issue du parc, et on la perd aussitôt. Remarquez une

croix de pierre, sous trois grands arbres, au bord du chemin. Les villages sont si multipliés, que je n'en recueille pas les noms. Toujours beaucoup de vignes, et le pays très plat. Nous passons un taillis de chênes, et nous rentrons dans les vignes. Les vendangeuses ont un seau devant elles, le remplissent de raisins, le versent dans une hotte *étauche*, qu'un homme va vider dans une tine portée par un âne, ou dans une grande futaille établie sur une charrette; tous ces travaux s'accompagnent de chants. *On danse en allant à la vigne, on danse à l'heure du dîner, et l'on revient le soir en dansant. La vendange inspire partout de la gaîté; la moisson, plus nécessaire, ne réjouit que le laboureur.*

*Mers* est un gros village dans une grande plaine, et presque toute en vignes. Sur notre droite sont les coteaux de la *Loire* qui nous indiquent le fleuve sans le montrer. Voici un bourg à la borne 78, et au *milliaire* 77 est une auberge en face de la route qui conduit à *Voray*.

Faites trois milles, et vous trouvez un bon village qui ne touche au chemin que par quelques maisons; il est à votre gauche, dans un ravin, avec des prairies et quelques arbres. Bientôt ce n'est plus que vignobles. Nous approchons de *Beaugency*.

On ne voit cette petite ville qu'à très peu de

distance. Son commerce principal est en vins, dont *Paris* consomme la presque totalité; ils sont médiocres la plupart : cependant on distingue la *côte de Guignes* qui n'a pas vingt journaux, et dont il se vend quinze cent muids par année. Ainsi se multiplient *Chambertin, Aï;* car du moment que la réputation est attachée à un lieu, ce lieu devient inépuisable.

*Beaugency* a de vieilles murailles encore assez entières, et une tour carrée de plus de soixante pieds de hauteur.

Auprès de la tour est l'*église Notre-Dame*, ci-devant conventuelle de *Saint-Augustin*, aujourd'hui la paroisse unique de la ville. La grandeur de ce temple l'a fait préférer à celui de *Saint-Firmin* qu'on va démolir, et qui n'a jamais été achevé. Cette église porte au dehors des ornemens de sculptures admirables, pour le fini du travail.

Les rues de *Beaugency* sont assez bien pavées et assez bien tenues; mais il y a peu de jolies maisons. On vante ici la bonté de l'air, et l'excellence du pain, de la viande et des fruits. Au surplus, nul agrément, une campagne monotone, une rivière désolante dans ses débordemens, ou maigre et décharnée dans la sécheresse. Depuis deux mois, elle n'est plus navigable, et traîne un filet d'eau dans vingt lits séparés par des collines sableuses.

Le pont qui couvre la *Loire*, près de *Beaugency*, a vingt-deux arches, partie en bois, partie en pierres, et le tout dans un état absolu de délabrement et d'oubli.

A une lieue de *Beaugency*, on trouve *Villeneuve*, village considérable et bien peuplé de maisons bourgeoises. Voilà le *château de Meung*, tenu autrefois par les *évêques d'Orléans*, et aujourd'hui par *un banquier de Paris*.

*Meung* ou *Mehun* prend le titre de *ville*, et n'a que l'étendue d'un bourg; c'est presque tous protestans qui habitent ce lieu. Il y a déjà long temps qu'on n'est pas ferme à *Mehun* dans la foi romaine. *Jean Clopinel*, qui a cloué son nom au *roman de la Rose*, nous a récité des légendes qui ne seraient point admises dans nos bréviaires.

La campagne, toujours plate après *Meung*, et presque toute en vignoble, s'embellit un peu par les châteaux et les petits domaines plantés d'avenues et de bosquets jusqu'à *Saint-Aï*, village sur un coteau au bord de la *Loire*, et qu'on met à trois lieues de *Beaugency* comme d'*Orléans*.

Il y a des portes de fer presqu'à tous nos domaines, mais si économiquement fournies et travaillées, qu'on voit bien que la dépense en a été faite par des marchands. Les jardins sont bien tenus, et les vignes parfaitement. Il semble que l'art soit ici plus heureux que la nature; car les

*vins orléanais* sont froids; ils n'ont la plupart ni sève, ni montant; mais le voisinage du gouffre les fait débiter : ils ont même du renom chez les *Lutétiens*.

Nous arrivons par le *faubourg de la Madeleine* qui est très peuplé et très étendu; mais aussi, avant de toucher à la ville, nous avons déjà fait rencontre de vingt boîteux, de dix pied-bots, d'autant de borgnes, d'autant de bossus, sans compter ce qui nous est échappé; et ne croyez pas que je badine où exagère : *Tullie était prévenue, et reste encore surprise; comment, me dit-elle, se trouve-t-il ici tant d'estropiés et tant de corps difformes? Les voilà, ma fille, et je n'en sais pas plus le nombre que la cause.* Ma *Tullie*, le corps avancé à la portière, continue de regarder, et d'admirer; mais ce n'est pas une admiration de plaisir : il n'y a point de lieu en *France* où les deux sexes soient aussi disgraciés. Voilà pourtant quelque belle jeunesse! Oui, dit *Tullie*, mais est-elle d'*Orléans*?

Faisons bas nos observations : les estropiés n'aiment pas qu'on les regarde, c'est une leçon que je reçus autrefois de ma mère. Les *Orléanais* ont de l'esprit et beaucoup, mais ils ne passent point pour très endurans.

Dans les villes même je ne cherche que la

campagne; je veux des environs rians et bocagers : on ne les trouve point ici; ce *faubourg d'Olivet* n'est joli que par son nom, et n'a d'agrémens champêtres que dans nos fautives géographies : une campagne privée de sites ne mérite pas d'être indiquée. Voulez-vous, d'un coup d'œil, juger les environs d'*Orléans?* Montez sur les *tours de Sainte-Croix*, vous ne découvrirez que des vignes de toutes parts, des vignes plates et dont l'aspect serait infiniment triste, si cette verdure n'était découpée par des maisons de campagnes dont chacune, comme je vous l'ai dit, a son jardin, sa charmille, son berceau; votre horizon se ferme au loin, mais l'uniformité vous pèse; Quel paisir y aurait-il à marcher entre des vignes sans vue et presque sans abri?

Les promenades plantées ne sont pas communes à *Orléans*, et sont encore moins belles; le boulevard n'est qu'une rue tournante et garnie de quelques arbres à éventail qui ne donnent ni ombre ni fraîcheur.

Il y a ici peu de monumens publics qui soient dignes de remarque; la voûte de la *cathédrale* est imposante d'élévation; mais ce temple n'a pas été fini, il est court et tronqué dans sa nef.

Bonjour, *Kérisbien.*

Nous sortons par la porte et le *faubourg de Bourgogne*, ayant la *Loire* à notre droite; nous cessons de la voir au village de *Saint-Jean de Braye;* à *Pont-aux-Mines* s'interrompent nos vignobles, après quoi ce n'est que des sables plats, mais qui rapportent quelques menus grains.

On reprend les vignes auprès de *Jargeau* et de *Saint-Denis* que la *Loire* sépare, et qui se communiquent par un pont. *Jargeau* est un village, et *Saint-Denis* un assez gros bourg.

Après *Saint-Denis* la route nous remet dans les sables; voilà des vignes devant *Châteauneuf*, et de la plus mauvaise apparence, soit par le sol ou par la culture.

*Châteauneuf*, qu'on nomme aussi *la Vrillère*, est une très petite ville au bord de la *Loire*.

Nous comptons, au sortir de ce lieu, vingt-deux moulins à vent sur des vignes, ils sont de bois et à pivot; nous continuons de marcher dans les vignobles, et nous ne retrouvons qu'un moment la *Loire;* on laisse à droite un petit étang, puis, à travers des graviers labourés, on gagne le village de *Saint-Martin* qui a quelques vignes. Nous passons sur la chaussée d'un second étang, ensuite nous faisons route dans une plaine, et la plus sèche comme la moins agréable des plaines cultivées.

Ayant fait quatre lieues depuis *Châteauneuf*, on

trouve le village de *Bordes* où nos campagnes sont moins mauvaises et sont découpées de quelques arbres ; c'est une variété charmante au sortir d'un désert. Voici une lande, mais courte et à l'abri d'un bois ; je m'informe de ce qu'on fait de cette lande : on en chauffe le four ; je dis à ces gens que la jeune lande pilée est bonne aux chevaux, et qu'elle les échauffe moins que l'avoine : ils rient, et très certainement leurs chevaux ne mangeront pas de landes ; voilà un sermon de grand chemin qui restera sans utilité, mais on en perd bien d'autres.

Nous traversons *Voujou* au joli clocher taillé en flèche ; en deçà de *Voujou* beaucoup de vignes, puis un taillis de chênes fort touffu, et qui presse les deux côtés de la route ; un château, plus grand que magnifique, marque l'entrée de *Dompierre* ; il est situé au bord d'un étang, ses terrasses, ses jardins, ses environs, variés de bois et de cultures, en font un séjour frais.

Mais nous ne tardons pas à retrouver des afflictions ; nous voici dans les genêts, dans les fougères ; ces terres ne se labourent qu'après plusieurs années de repos. Si nous avançons, c'est pis encore ; nous ne voyons que des campagnes presque entièrement abandonnées ; le bois pourtant y vient assez bien, et devrait y être

moins rare. *Nous avons d'un côté une plaine aride; de l'autre, les coteaux peu rians de la* Loire. *On croit à* Paris *qu'elle est bordée partout de châteaux et de parcs; mais quoiqu'on se trompe rarement dans la grande métropole des Français, il arrive pourtant qu'on s'y méprenne sur la beauté des rives de la* Loire, *et encore sur d'autres points.*

Bientôt nous voyons *Gien*, et nous plongeons de l'œil dans le lit de la *Loire*, avant de descendre sur son rivage couvert de vignes ou de prairies. En face de nous, est *Saint-Gondon* à la gauche du fleuve; remarquez une chapelle isolée sur le coteau et près du chemin.

La sortie de *Gien* est une gorge plantée de vignes, puis une campagne plate et toute en grains; notre route est mal construite, et encore nous manque-t-elle après une lieue; une demi-lieue de plus, et nous passons auprès d'une ferme couverte par un petit bois aux deux côtés de la route; en deçà est une plaine nue avec de grandes parties restées sans culture; un peu en deçà ce sont des landes, des sables et quelques rares châtaigniers; un fond bas et plat, triste, nu, désert; voici pourtant, sous des arbres à notre gauche, une espèce de hameau; mais les stérilités continuent, et nous n'en sommes pas sortis encore quand nous découvrons des châ-

teaux; contraste dur avec le pays où ils sont placés.

*Nogent-sur-Vernisson* s'annonce avec quelque avantage entre des coteaux boisés; il a un pont de pierre sur un ruisseau; il a des vignes, des prairies: il prend le titre de bourg, et n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus beau.

Après *Nogent*, c'est un sol pierreux qui nourrit moins de froment que de seigles. *Mormans* est un très petit village : on le laisse à sa droite; les terres, en deçà de *Mormans*, sont plus sèches, plus maigres, et la campagne encore moins gracieuse.

Nous apercevons, en étant encore à deux milles, le *château de Montargis;* on le prendrait pour une grange posée sur une butte, et il ne gagne pas beaucoup à être vu de plus près; enfin, on découvre la ville, ses environs ne l'embellissent pas; une rue passable et qui est très courte, c'est tout ce qu'on remarque en traversant *Montargis*, à qui l'on a fait pourtant un bel article dans le *Dictionnaire de la France*.

On passe le canal, et ensuite un ruisseau bordé de prairies marécageuses; puis, allant droit au *nord*, sur un beau chemin nouvellement planté d'ormes, on garde à vue des taillis très fourrés; le chemin tourne à l'*est* et toujours agréable-

ment encadré. Remarquez un château de briques de bonne apparence; ses avenues, ses charmilles, viennent jusques sur la route; nous gardons quelques prairies à gauche, et l'on ne tarde pas à arriver au *Puy-la-Lande*, assez joli village sur le penchant d'une côte à quatre lieues de *Montargis*.

Les bois s'éloignent sur notre droite, et font place à des cultures assez maigres; vous apercevez devant vous trois clochers en flèches, et une tour carrée, qui percent sur un petit coteau; ce sont les églises de deux villages près desquels vous passerez. Notre route est bordée de peupliers vers *Fontenay*, très petit village dans un fond, sur des prairies et une rivière marécageuse, c'est le *Loing*.

Un village sous un coteau, avec quelque vignoble, approche le *milliaire* 46; tout vis-à-vis ce sont des prairies qui s'étendent jusqu'au canal. Ce canton est riche plutôt que sain. L'*église de Cercanceaux, qui était debout encore il y a quelques mois, s'avance en démolition. Oh! que la main de l'homme est lente à édifier, et prompte à détruire!*

Nous voyons des vignes auprès de *Souppes*, dont l'église est dans une prairie.

Le *milliaire* 36 nous montre, un peu à l'écart, un village, dont l'église massive est proche d'un château en ruine.

Il y a une côte assez raide au village de *Bourron :* elle est ouverte dans les grès qui ont servi à paver le chemin.

Nous sortons de *Fontainebleau* par la *rue de Montmorin*, qui est la plus belle de la ville, et où se tiennent les marchés. Une triple avenue d'ormes sur une route bien pavée, annonce de ce côté, une ville royale; mais la vue est courte autour de vous, jusqu'à l'instant où vous atteignez le haut d'une côte, où l'on a posé une croix dans un carrefour : ici la forêt est d'un grand aspect.

Un petit village avoisine le *milliaire* 25, et d'ici votre chemin est bordé d'arbres peu ordinaires sur les routes; ce sont des *sorbiers* et des *platanes*. Voilà, au fond d'une longue avenue, un château bien couvert de taillis, et nous touchons à *Melun*, qui se présente de ce côté avec quelque apparence; mais, dans ses environs nus, aucun tableau ne peut vous être offert.

Nous laissons la route de *Paris* à gauche, et prenons un peu plus au *nord* par un chemin planté d'ormes; il se dirige sur deux buttes de sable que vous laisserez à votre droite; assez près de là est un taillis, et après le taillis ce n'est que cultures plates et dépouillées.

Ayant fait environ deux milles, nous voyons à gauche un village qui a un petit parc muré. Le sol est humide et tient du marécage auprès de *Réaux*;

mais ce village est bien bâti, et porte un air d'aisance : aussi la belle jeunesse de *Réaux* s'exerce-t-elle aux arts de la ville ; elle a un café et un billard.

En deçà de *Réaux* la plaine s'égaye un peu par des bois çà et là répandus, et par des allées qui coupent longuement les terres assez fertiles que nous traversons. Voilà un château parmi ces avenues : tout près de là nous rentrons dans une route de *Paris*, non pavée ; mais de magnifiques ormes l'encadrent orgueilleusement; remarquez sur votre droite un petit coteau vignoble, un château, un village; un peu en deçà, et du même côté, un autre village et un autre château ; bientôt vous passerez un pont auprès d'une colline plantée de vignes; au-dessus de cette côte, c'est une plaine de grains fort nue. Cette haie d'arbres, que vous apercevez à votre droite, marque la route de *Nogent* et de *Troyes*. Nous traversons *Brie-Comte-Robert*, bourg mal bâti, mal pavé, malpropre. Son église gothique semble, par les dehors, inviter à y entrer ; nous résistons fièrement au desir de la voir.

Sortant de ce lieu, on marche à l'ombre d'un petit parc; on passe auprès d'un château, et l'on retrouve une route bien pavée, un chemin bien planté d'ormes, mais qu'on a trop émondés. *On fait une faute en économie publique et privée, c'est de laisser à des domestiques ou à des ouvriers*

*des profits dont ils feront eux-mêmes la mesure. Vous accordez les cendres d'un bureau au garçon de service? Il chauffera les scribes malgré eux jusqu'au mois de juillet, et brûlera vingt cordes de bois pour quatre boisseaux de cendres; de même si vous abandonnez les branches d'émondage au jardinier qui taille vos avenues, il ne laissera qu'un bouquet à la tête de vos arbres.*

Voici un petit village vers le *milliaire* 13, un autre au *milliaire* 12, et près d'une vallée étroite; les terres ici sont bonnes, mais nues.

Nous quittons le grand chemin pour une traverse. Je vous mène à *Brunoy*: je suis curieux de voir un palais bâti ou rétabli par le fils d'un cabaretier, dont le petit-fils dépensait 500 mille francs pour une procession dans un village.

*Brunoy* est propre et bien pavé; son église est petite, mais très riche d'ornemens; la peinture, la sculpture, la dorure, y paraissent prodigués. Le chœur, la nef, les chapelles, les confessionnaux, sont couverts de tableaux, quelques uns très bons, mais tous bien appropriés au lieu et à l'objet. Vous distinguerez, près de la grille du chœur, *une vierge tenant son fils sur ses bras*: ouvrage de *Restout*; son pendant, sorti de la même main, est encore plus estimable: c'est *Saint-Joseph conversant avec l'enfant Jésus*. L'admiration du père, son étonnement, la céleste élo-

quence de l'enfant, jointe à la simplicité, à l'ingénuité de son âge : ces caractères sont saisis, rendus avec une vérité touchante et persuasive.

Vous verrez, dans une chapelle latérale, une vierge de grandeur naturelle, et d'un fort bon travail : elle fait face au tombeau modeste et sans inscription de M. *Pâris de Montmartel*, qui, par son génie, et par des traits de bienfaisance, s'est fait pardonner ses immenses richesses.

Son fils, homme singulier, a passé pour vicieux, malgré son zèle pour tout ce qui tient aux décorations et aux cérémonies de l'église : c'est lui qui a réédifié, orné, avec tant de magnificence, celle de *Brunoy*.

Nous sommes en route pour *Paris*.

Un chemin planté de noyers, et qui suit la croupe d'un coteau, nous mène à *Yeres*, village très meublé de maisons bourgeoises ; une traverse, bordée d'ormes, nous met à *Crosne*, plus petit qu'*Yeres*, et moins bien situé.

De *Crosne* à *Villeneuve-Saint-Georges*, on marche dans la vallée, et le chemin est planté de peupliers : il n'y a qu'une forte lieue de *Brunoy* à *Villeneuve*.

Charenton *n'est pas un village, c'est un quartier assez populeux de* Paris. *Cependant, le coteau de la* Marne, *tous ces petits jardins, toutes ces terrasses, qui regardent les deux rivières, ont quel-*

*qu'agrément dans le lointain; mais, rien de champêtre, rien de bocager, rien qui appelle ou qui retienne le véritable ami des champs; il semble que ces barbares de la grande ville craignent de se trouver avec la nature simple et libre : ils la chargent, ils l'appauvrissent, ils l'effacent dans tous les lieux où ils portent leur main étroite.*

A peine sorti de *Charenton*, vous êtes à *Bercy*, et tout de suite voilà une *barrière de Ledoux*.

Tous mes sens m'avertissent, mon odorat principalement, que je ne suis plus à la campagne. Quoi! je viens hiverner dans cette ville, dont mes faibles yeux aperçoivent l'air respirable! On en ferait le partage comme d'une succession; mais, où courent tous ces désœuvrés? Pourquoi se pressent-ils dans leurs brouillards? Font-ils, comme les enfans, qui passent d'une rue dans l'autre, pour mettre la lune derrière eux? Trouveront-ils un plus beau ciel au *Jardin des Plantes* que dans leurs *Tuileries* enfoncées? Les embryons, les monstres que l'on veut conserver, on les met dans un bocal rempli d'esprit-de-vin; mais les habitans de *Paris* nagent dans un fluide visqueux qui les ternit, qui les use, et enfin, qui les détruit; les femmes achètent leurs roses et leurs lis chez un parfumeur; il y a des marchands de toutes denrées dans cette ville; mais

celle dont on débite le moins, c'est l'*esprit.* Ceux qui en tiennent boutique, se morfondent, parce que chacun se croit suffisamment pourvu. Les *Lutétiens* ne font point de cas du bon sens, et l'envoient dédaigneusement en *Helvétie;* mais ils retiennent pour eux le goût, l'amabilité, la gaîté: il faut que je ne sache pas bien ce qu'ils entendent par ces termes là; car, je trouve que, dans *Lutèce,* on est dissipé, sans être gai; qu'on est léger, pour paraître aimable; et que la hardiesse à décider de tout, sans rien examiner, est probablement ce qui passe pour du goût chez les *Babyloniens.*

*Voilà ceux avec qui je viens prendre mon quartier d'hiver.* Amynthe *s'en effraye, et voudrait que je tinsse fort secret ce que je pense et ce que j'écris des* Sybarites de la Seine. Amynthe *est trop attentive sur moi, et ne connaît point assez les* Parisiens : *c'est l'espèce la plus patiente qui ait existé; on se moque d'eux, et ils en rient; faites une chanson qui les peigne en ridicule, c'est-à-dire, au naturel, ils la chanteront. Je ne sais comment on a pu, ou comment on pourrait opprimer un tel peuple; il n'est point assez à craindre pour l'enchaîner; il est incapable de commander, et il est docile à l'obéissance, pourvu qu'on lui permette seulement quelques* Calembourgs *avec ses maîtres. C'est le plus sot et le meilleur peuple*

*qu'on ait vu; si vous voulez absolument le mettre sous le joug, il vous aidera lui-même à serrer les courroies; mais il fera une* Epigramme *contre le* pertuisanier *qui le mène à la fatigue* (*a*).

Adieu, mon cher *Priscus*, mille et mille tendresses à *Amynthe*, de la part des deux voyageurs.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 130.

Il fera une Épigramme contre le *pertuisanier* qui le mène à la *fatigue.*

Les *pertuisaniers*, qu'on nomme aujourd'hui *gardes-chiourmes*, sont armés d'un sabre, et portent une espèce d'uniforme. Ce sont eux qui conduisent les *forçats* aux travaux du port, corvée gratuite pour les *galériens*; aussi n'y vont-ils qu'à tour de rôle, et cela s'appelle *aller à la fatigue.*

# INDICATIONS

## SUR LE VOYAGE N° 28.

---



FIN du quatrième et dernier Grand Voyage avec Caroline Tullie.

(*Ce Voyage est de* 919 *lieues.*)

1790 ET 1792.

# VOYAGES - PROMENADES

AUX

## ENVIRONS DE PARIS,

AVEC

## CAROLINE TULLIE.

100 LIEUES.

*Non omnes eadem mirantur, amantque.*
HOR.

N° 29.

# ITINÉRAIRE.

| | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|
| 1790. | DE PARIS | à Erménonville et retour | 20 | |
| | | Montmorency | 8 | |
| | | Vincennes | 3 | |
| | | aux Prés Saint-Gervais | 3 | |
| | | à Sceaux | 4 | |
| | | Meudon | 3 | |
| | | Saint-Cloud | 3 | |
| | | Limours | 16 | |
| | | au Mont-Valérien | 4 | |
| | | | | 64 |
| 1792. | DE PARIS | à Saint-Germain | 5 | |
| | DE SAINT-GERMAIN | à Marly | 1 | |
| | DE MARLY | à Versailles | 2 | |
| | DE VERSAILLES | à Paris | 4 | |
| | | | | 12 |

DIVERSES PETITES PROMENADES

| | | |
|---|---|---|
| à Choisy<br>Arcueil<br>Villejuif<br>Fontenay-aux Roses<br>Montrouge<br>Gentilly<br>Yvry<br>Vitry | Ensemble, environ | 24 |
| | Total | 100 |

# VOYAGE - PROMENADE

## A ERMÉNONVILLE.

La *Villette*, qui touche à la barrière, n'est réputée qu'un village; et ce lieu est plus animé, plus habité que la plupart de nos villes de province du troisième ordre.

Au sortir de la *Villette*, pour le *Bourget*, nous avons une route fort large, dont la chaussée est pavée, et dont les fossés sont plantés d'ormes. La plupart des routes, aboutissant à *Paris*, ont obtenu ou conservé ce magnifique ornement, sans lequel la voie la mieux faite est comme une belle femme nue; elle est belle encore, mais il lui manque les attraits de la vêture, il lui manque la ceinture de *Vénus*.

C'est à une lieue environ du *Bourget*, que notre route est coupée par celle de *Gonesse* à *Dammartin*; on voit, dans un ravin, *Vaugrenant*; et, peu en deçà, ayant monté une côte, remarquez à la gauche du chemin, une avenue qui conduit au lieu de *Ramilly*, où était, il y a peu de temps, une riche *abbaye de Moines-Blancs*.

Il faut descendre, pour arriver à *Louvres*; ce bourg, qui a plusieurs églises, n'est ni grand, ni joli.

Ayant fait deux milles, on quitte le chemin de *Senlis*; on voit, sur un tertre, au bord de la route, deux villages, composés ensemble d'une vingtaine de maisons; on descend, par une côte assez raide, à *Blagny*, dont l'église est ornée d'un clocher en flèche; ce lieu, qui a l'étendue d'un bourg, est peu éloigné de *Morfontaine*, et y communique par une avenue: tout ce territoire paraît de médiocre qualité.

A peine sorti de *Morfontaine*, vous trouvez un vaste terrain planté symétriquement de cerisiers, de poiriers, de pommiers; et, à l'autre côté du chemin, c'est un bois de trembles, et un quinconce de peupliers ou d'ormes; puis on entre dans un taillis épais, qui presse et couvre les deux fossés du chemin; à ce taillis, succède une vallée presque nue, hérissée de roches grises, sur des bruyères rougeâtres; dans le fond de la vallée est un ruisseau presque dormant; il est bordé de mauvaises prairies marécageuses, où je vois quelques arbres que je ne peux vous désigner *botaniquement*, mais qu'en mon pays on nomme *avernes*: la pellicule de ces arbres a la propriété de teindre en noir.

Peu en deçà, ayant trouvé un poteau qui indique

la route d'*Erménonville*, on quitte un chemin pavé pour une traverse sablonneuse. Nous voici dans les sentiers courbes, dans les allées tournantes ; je vois une barrière et une inscription, j'approche et je lis :

*Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.*

On trouve à chaque pas des sentences, des devises, et mille allusions : un tronc de colonne est dédié *à la Rêverie.*

Le *tombeau de Jean-Jacques* n'est plus dans une île, quoiqu'il n'ait pas changé de place ; l'étang a rompu sa digue ; il est à sec, et l'on arrive de pied ferme au monument funéraire (*a*).

Continuons notre promenade.

Une pyramide de briques, tronquée à son sommet, et posée au bord d'un ruisseau, est dédiée à *Gessner*, à *Thompson*, à *Virgile* et à *Théocrite.*

L'endroit qu'on appelle *le Temple* a de l'effet ; c'est une vieille tour, avec des colonnes en pérystile ; ce temple est dédié à la *Philosophie* ou à *Montaigne* QUI OMNIA DIXIT. N'y aurait-il point, dans ce mot d'éloge, plus d'enthousiasme que de justesse ?

Le *Désert* est digne de ce nom : il renferme un étang de forme très irrégulière, des collines

nues, des coteaux boisés, une vallée toute hérissée de roches; il y a un point, dans ce désert, d'où l'on découvre trois églises : celle de l'abbaye de *Chailly*, celle de *Montaigne*, et celle d'*Erménonville*.

On remarque peu de talent dans toutes les inscriptions, surtout celles qui sont en vers; mais on y trouve quelquefois du sentiment et de la naïveté.

La maison qu'on avait bâtie pour *Rousseau*, et qu'il n'a point habitée, va vous être succinctement décrite : l'escalier est en charpente et posé en dehors; la couverture est de chaume; les croisées-lucarnes sont de différentes dimensions; il semble qu'on les ait achetées de rencontre, et qu'on ait fait l'embrâsure pour le châssis; le treillage attaché aux murs n'est que de cerclage brut, et employé par un jardinier de village.

Les dépendances de la petite maison, ou le pourpris de l'agreste domaine, sont trop couverts et trop humides, pour un vieillard qui avait plutôt besoin d'être réchauffé par le soleil, que rafraîchi sous une feuillée *opaque*; on entre, dans cette solitude, par une grotte en forme de tour : ce vestibule annonce le mystère et le silence.

*Jean-Jacques* se portait bien à *Erménonville*;

mais il y était devenu, sur la fin de sa vie, extrêmement rêveur; il parlait quelquefois de ses enfans, et, dans ces occasions, on lui voyait répandre des larmes; on l'entendait pousser des gémissemens. *Oh! infortuné! tes regrets étaient tardifs et superflus; mais, dans ton repentir amer, tu mérites d'obtenir quelque pitié de tes semblables, et tu auras sans doute obtenu les pardons du Ciel.*

*Rousseau* s'était promené toute la matinée du jour où il mourut; il rentra vers neuf heures, disant à sa femme qu'il allait la quitter; il s'assit, on le voyait s'affaiblir de moment en moment; prenez soin des pauvres, répéta-t-il plusieurs fois à sa femme, et priez Dieu pour moi; il mourut sans agitation, sans convulsions; et sa dernière parole fut, en regardant le Ciel: OUVRE-TOI! C'était confesser, par un seul mot, la bonté et la miséricorde du Père commun des hommes.

Le célèbre *Genevois* était non-seulement considéré, mais aimé de tout son voisinage à *Erménonville;* il préférait les simples et les petits, mais tâchait d'être utile et agréable à tous; il ne cherchait point à donner des leçons ou il les donnait brièvement, doucement, sans domination, sans retour sur lui-même, ne paraissant se préférer à personne. Il n'était jamais oisif, et

il se levait habituellement de très bonne heure; le jour même où il mourut, le *marquis de Ghérarden* avait rencontré, dès l'aurore, M. *Rousseau* herborisant, et lui avait dit qu'il sortait trop tôt, l'air étant froid et humide; il était en sabots de paille, un bâton dans une main, un livre dans l'autre. On a trouvé, dans son secrétaire, environ cinq mille écus. *Rousseau* était sobre, mais il aimait les alimens sains, et n'usait que de vin vieux; d'ailleurs, aucune dépense capricieuse, de l'ordre partout; il avait reconnu que sa femme était incapable de calcul, c'est pourquoi il ne délivrait de l'argent qu'à mesure des besoins.

Voilà en raccourci, mon cher *Priscus*, ce que j'ai appris à *Erménonville*, où je me suis entretenu de *Jean-Jacques* avec diverses personnes (*b*); mais principalement avec un homme d'affaires, espèce de *fiscal* de M. de *Ghérarden*. Il s'était particulièrement lié avec notre célèbre Genevois, et celui-ci ne passait pas un jour sans quelques momens de conversation avec son honnête voisin.

*Erménonville* est un séjour agréable et sain dans le haut de l'été; mais, en toute autre saison, l'abondance des eaux et l'épaisseur des bois y occasionnent des brumes noires et presque journalières.

*Au retour* d'Erménonville, Tullie *me fait subite-*

*ment une de ces questions simples et scabreuses qui sortent de la bouche des enfans pour embarrasser des hommes faits. On nomme toujours M. Rousseau* philosophe, *me dit la jeune voyageuse; qu'est-ce qu'un* philosophe?

Soufflez-moi vite une réponse, mon cher *Priscus,* ou bien contentez-vous de celle-ci :

*Le* philosophe, *ai-je dit à ma fille, est l'homme qui tâche de n'avoir pas plus de desirs qu'il n'a de besoins, et qui fait son principal devoir d'être juste et vrai. Il veut mériter l'estime de ses semblables, et ne s'afflige pas de ne la point obtenir. Il a le cœur sensible et droit, il goûte plus de joie à répandre qu'à recueillir des bienfaits. Il est très reconnaissant, et ne s'offense guères de l'ingratitude...... Connaissez-vous beaucoup de* philosophes, *interrompt* Tullie? — *Non, ma fille; car ce qui est bon, comme ce qui est beau, est toujours rare....... C'est dommage, reprend* Carolin!..... *Et, disant cela, nous rentrions à* Paris.

---

# VOYAGE

## A MONTMORENCY.

Si vous êtes disposé à la promenade, suivez-nous, *Priscus*, nous allons voir un lieu célèbre, et nous sommes déjà sur des hauteurs qui le dominent. Une vallée étendue, de figure ovale et irrégulière, nous présente des villages nombreux et des châteaux presqu'à l'infini. Ce n'est pas une campagne à décrire, il faut la voir; cependant, après le premier mouvement d'admiration, je me suis senti repoussé de cette contrée : je ne voudrais pas l'habiter. Les maîtres opulens de tant de châteaux vivent aux champs avec autant de luxe et d'étiquette qu'à la ville. Les subsistances, les loyers, sont excessivement chers. La maison qu'a occupée *Rousseau* n'est pas grande, et n'a qu'un très petit jardin; elle est cependant louée onze cents francs. L'eau est rare et mauvaise, et il faut l'aller prendre dans un étang au fond de la vallée.

Ne me cherchez jamais à *Montmorency*, mon cher *Priscus*; ce n'est pas un séjour pour moi, et ce ne serait pas un séjour pour vous. Adieu.

# PROMENADE
## A VINCENNES.

VINCENNES n'est qu'à un mille de la *barrière du Trône*, où M. *Ledoux* a impunément planté deux quilles de pierre qui ressemblent, d'un peu loin, à ces poteaux de justice dont ci-devant on affligeait et déshonorait nos routes.

Le pays des deux côtés de l'avenue, soit qu'on regarde vers *Saint-Mandé* ou vers *Montreuil*, n'est qu'un sol sablonneux et blanchâtre, mais si couvert d'arbres, de vignes, de maisons de campagne, et de villages, que l'aspect en devient assez gracieux. *Vincennes* est plus grand que joli; mais le parc prête beaucoup d'agrément à cette commune. *Tullie* me dit qu'elle préférerait le *Bois de Boulogne* à celui de *Vincennes*, et *qu'elle ne sait pourquoi*. Je partage cette préférence avec *Tullie*, et voici ma raison : c'est qu'il n'y a point de *Bastille* dans l'enceinte du *Bois de Boulogne*.

J'admire toujours la chapelle de *Vincennes*. Le portail et les croisées méritent toute votre

attention; les vitraux sont d'une bonne main : vous les remarquerez.

Les nuits s'allongent, les journées deviennent courtes, on n'a le temps que de passer, et presque sans voir ; cependant nous profitons de tous les momens pour de petites courses champêtres.

Adieu.



# PROMENADE

## AU PRÉ SAINT-GERVAIS.

La journée était belle ; nous avons été à *Ménil-Montant*, à *Belleville*, au *Pré Saint-Gervais*, à *Pantin*. Le *Pré-Saint-Gervais* a une réputation champêtre, qu'il semble qu'on ne puisse attaquer. Ses collines sablonneuses sont toutes en jardins : l'air est embaumé, l'œil ravi de mille productions qui changent et se renouvellent sans cesse depuis la naissance du printemps jusqu'aux derniers mois d'automne. Voilà le beau côté de la médaille ; en voici le revers : le laborieux cultivateur de ces terres ingrates, que l'art seul rend fertiles, est toujours en faction ; son intérêt le tient éveillé. Une figure humaine lui est suspecte ; il ne voit qu'un *maraudeur* dans tout inconnu qu'il rencontre. Une telle vigilance est peut-être nécessaire à la porte de *Paris ;* mais ces précautions enlèvent le plaisir le plus recherché dans une promenade aux champs, celui d'errer à son gré

et à son loisir. Je n'oserai pas m'asseoir sous cette haie, qui m'abriterait du soleil, ni m'appuyer contre cet arbre sous l'ombre protectrice de ses rameaux. Je craindrais de me baisser pour cueillir une fleur sauvage, ou pour reconnaître une plante. C'est à mes mains surtout qu'on en veut; toutes les sentinelles, toutes les vedettes, vont crier sur moi, si je cesse d'avoir mes bras élevés comme Moïse pendant le combat contre les *Amalécites.*

Voilà qui est exagéré, me direz-vous; on ne fréquenterait pas des lieux aussi inquiets. Hé bien! *Priscus,* il n'y a point de jour de fête en été où les *messiers* du village n'arrêtent des promeneurs, et qui souvent ne leur ont fait aucun dommage. Le *bailli* n'en prononce pas moins une amende qu'il faut payer sans remise, si l'on ne veut se faire traîner dans la geole. Ce *petit inconvénient* dépouille, à mes yeux, le *Pré-Saint-Gervais* de tout ce qu'il pourrait avoir de beautés rurales ou agronomiques.

*Belleville* est trop près des barrières; mais, dans ses dépendances, il y a quelques situations. *Pantin* est sur la grande route, et ne peut avoir tout le charme des campagnes. N'approchez pas de *Montfaucon*, l'air y est infecté, et néanmoins, tout près de ce cloaque, vous apercevrez quelques maisons fort jolies. Je vous dirai aussi que le haut

de ces coteaux *gypseux* et blanchâtres, aperçu de loin, est d'un effet agréable; il symétrise avec *Montmartre* par le grand nombre de ses moulins à vent; mais jamais, par choix, je n'irais habiter l'un ou l'autre de ces monticules.

# PROMENADE

## A SCÉAUX.

La belle simplicité d'*Anet* et l'art caché d'*Erménonville* gâtent toutes mes promenades. Je trouve encore à admirer, je ne trouve plus ce qui retient ; on est bientôt las de ces longues avenues, de ces *percés* qui nous montrent à chaque instant le terme de nos jouissances au pied d'une muraille. Cependant, quel lieu plus propre à disposer des bocages! et qu'il était aisé de cacher ici l'art sous les formes de la nature! Mais l'art seul se montre à *Sceaux;* c'est un parterre dont les fleurs sont emprisonnées dans des vases, c'est un berceau fait de treillage, c'est un buis, c'est une charmille taillés au ciseau; c'est un carré d'ifs découpés sous diverses figures, des terrasses bien sablées et bien droites, des bassins profonds, morts comme des *lagunes,* et enfin des cascades dispendieusement entretenues pour un spectacle enfantin, et d'une demi-heure par mois; ces magnificences étaient bonnes au temps de ce prince superbe qui a bâti

le château, et planté les jardins de *Versailles*. Aujourd'hui l'homme opulent, maître d'un vaste terrain qu'il destine au plaisir plus qu'à l'utilité, doit suivre d'autres règles. Au lieu de ces eaux jaillissantes, faites couler un ruisseau sinueux entre des gazons et des fleurs; c'est à force d'art qu'il faut que l'art disparaisse. Que je ne trouve point dans votre enceinte un hameau qui recèle le luxe éclatant sous les murs d'une grange; que ce moulin soit habité; qu'on entende des vaches mugir au milieu de vos prairies; qu'autour de la ferme les canards et les oies nagent en pleine eau; qu'on voie la poule timide entourée de ses poussins, et le coq, aussi fier que courageux, commander en maître à de jolies esclaves qu'il aime et qu'il protège. Quelquefois je trouverai, sur le seuil de sa porte, une ménagère *fourbissant* le chaudron d'airain, dans lequel on a préparé une bouillie nourrissante pour les travailleurs, au retour des champs. Elle rend ce bassin aussi reluisant que l'or, et va le placer sur le haut du buffet dont il fera l'ornement..... Que cette chapelle ne soit pas un simulacre, mais un véritable oratoire où l'on se réunisse, à la fin de chaque jour, pour la seule prière digne de la raison, pour remercier le ciel de ses bienfaits. Dispensez-vous de ces rochers factices, de ces cascades intermittentes, de ces grottes sans dessin; et si vous ne pouvez embellir la nature,

ne la défigurez point. Profitez de tous les sites; mais n'allez pas vous croire la puissance d'en créer; ne croyez pas surtout, dans un petit espace, en réduisant votre tableau, pouvoir renfermer les beautés d'un genre qui demande, avant tout, une vaste étendue et le plus spacieux territoire. Ne creusez pas un inutile fossé pour la dépense superflue d'un pont embarrassant. Suivez la disposition des campagnes bocagères où l'art n'a rien ordonné. *Mique*, dans *Trianon*, a pu dessiner de caprice un colifichet ruineux; il travaillait pour une femme et pour une reine, il fallait mêler l'or et les fleurs; mais vous, si vous aspirez au plus grand effet dans cette manière nouvelle, faites en sorte que, m'étant promené long-temps dans vos jardins, je les demande encore au guide mystérieux que vous m'avez donné, et qui sourit de mon erreur. Ne m'offrez pas toujours un chemin que le rateau ait nettoyé de la plus petite pierre; qu'il soit inégal selon les lieux, beau, magnifique, élevé en chaussée dans un endroit, puis cahoteux ou bas, et même difficile dans un autre. Que vos jardins m'échappent en me retenant toujours, soit que j'y erre parmi des halliers, sous l'ombre des haies ou dans une plaine en labours, sous un coteau planté de vignes ou près d'une grasse prairie. Si je sens du plaisir sans en apercevoir immédiatement la source, vous avez

vaincu, et l'art a triomphé; mais je préfere mille fois la simplicité d'*Anet*, où je vois tout d'un coup d'œil, à cet art embarrassé qui fait un labyrinthe d'un jardin.

La position de *Sceaux* est heureuse; mais on n'a point su en profiter. *Tullie* cependant a fort admiré le *pavillon de l'Aurore.*

Voilà notre promenade à *Sceaux*.



# PROMENADE

## A MEUDON.

Mettant à profit un automne charmant (l'unique saison qui soit quelquefois belle à *Paris*), nous continuons nos promenades dans les environs de cette capitale. Aujourd'hui, nous avons été à *Meudon*. Croirez-vous qu'un coureur comme moi n'avait jamais pénétré jusqu'au bout de *Vaugirard?* J'ai traversé ce lieu dans toute sa longueur pour aller à *Issy*, qui n'est pas si beau que sa réputation ; c'est une longue rue du *Marais*, bien meublée d'hôtels, bien pavée, bien tranquille. Quand on habite *Issy*, il faudrait s'y faire dire, soir et matin, qu'on est à la campagne, comme on rappelait à *Philippe* qu'il était homme. Voila un singulier mémoratif, et je voudrais bien savoir si le *roi de Macédoine* en était moins perfide, quand son intérêt ou sa passion lui conseillait de l'être.

Ayant quitté *Issy*, et traversé un hameau, nous

commençons à gravir la côte de *Meudon*, gardant à notre gauche, au-delà d'une petite vallée, un lieu nommé *Fleurey*; ce village a des bois sur sa tête, des jardins, des vignes, des prairies à ses pieds. Imaginez le prix d'un pareil vignoble!

Mais nous sommes à *Meudon*. C'est ici que l'on aurait dû faire les dépenses que l'on a faites à *Saint-Cloud*; on y trouvait la pureté de l'air, l'étendue de l'horizon, les eaux, les bois et d'autres avantages.

Le village de *Meudon* est en pente sur le milieu du coteau. On y voit quelques jolies maisons; le reste est bâti un peu à la villageoise. Cette manière me plaît; on s'en croit mieux à la campagne.

Adieu.

# PROMENADE
## A SAINT-CLOUD.

Nous arrivons de *Saint-Clodoalde*, où nous avons été par *Auteuil*, qui n'est pas un beau village, ni bien situé; mais l'auteur du *Lutrin* a répandu un peu de son illustration sur *Auteuil.*

*Saint-Cloud* n'est pas dénué d'avantages champêtres; mais le séjour de *Meudon* m'aurait paru préférable.

La chapelle du palais de *Saint-Cloud* est un ouvrage neuf, et d'une simplicité exquise : ni dorures, ni tableaux, ni tapisseries; elle tire tout son ornement des tribunes.

Je me tais sur la *cascade* et sur le *grand jet;* ces ruineux enfantillages sont tellement admirés de la *rue Saint-Denis* et du *faubourg Saint-Antoine*, que se risquer à dire qu'il y a d'autres merveilles sur ce globe, serait s'exposer à passer pour un fou, et peut-être même pour un *aristocrate.* L'accusation est trop grave; je me sauve donc de *Saint-Cloud*, et ne vous arrêterai qu'un moment à *Boulogne.* L'église de ce lieu possède un *lavement des pieds*, où l'expression de *Saint-Pierre* n'est pas sans effet.

Voilà ma lettre et ma journée finies.



# VOYAGE

## A LIMOURS.

---

Une des plus petites communes qui prennent le titre de ville, c'est *Limours*. Il est bâti dans une vallée étroite ; il a une petite place sur laquelle est l'église, une petite halle et un puits. A cette place aboutissent quatre petites rues qu'on a pris la peine d'étiqueter : des maisons simples, mais propres; un pavé assez bon pour vous défendre contre la boue; une population tout au plus de huit cents personnes, en y comprenant même quelques annexes; peu de riches, mais peu de pauvres; et enfin, un marché où le nécessaire se trouve.. On a pour promenade un parc très grand, très bien percé, des avenues droites, et des allées irrégulières. Le fond est de sable, et absorbe promptement les eaux pluviales; il y a peu de jours où l'on ne puisse parcourir, et à pied sec, des collines boisées. Une prairie, qu'on nomme *la plaine*, sépare deux vallons forestiers. On a jeté, sur ce vaste tapis de verdure, des masses ou des bouquets d'ar-

bres; on y a découpé des chemins tournoyans : ce serait tout-à-fait un jardin anglais, mais l'eau y manque. Je n'ai trouvé de l'eau que dans un réservoir fort étroit, nommé *la Grotte.* Un monastère de *Picpuce* est situé en face du château, sur un tertre. Le clocher, en flèche, domine les plus hautes futaies : d'un côté, la clôture tient à la forêt; de l'autre, elle est bornée par une route. La porte principale s'ouvre sur de belles avenues, entre le couvent et la ville.

M. *Robert* bronche trop souvent en ses descriptions; il assure, par exemple, que *Limours* a un mauvais château, et il se trouve que le *château de Limours* est grand et magnifique.

Il y a bien trois milles de *Limours* à *Gomesse*, qui est une petite commune; la route est belle et bien plantée d'ormes. *Saint-Clair* n'est qu'à un quart de lieue de *Gomesse :* c'est une paroisse de voituriers; le sol y est mauvais, il y a peu de cultures. Le curé de *Saint-Clair, quamvis Neustriæ alumnus*, a planté de la vigne auprès de son église, et c'est le seul vignoble du canton : malheur à qui en fera l'essai avant de s'être confessé et mis en bonne voie pour le ciel! Car enfin un nouveau plant, un sep qui n'a pas pris naissance à trente lieues de *Paris*, je m'en rapporte aux gens sages, y aurait-il de la sûreté à faire usage de ce vin-là?

Cette vigne ecclésiastique occupe un piton sablonneux, autour duquel les maisons de *Saint-Clair* forment une rue en spirale qui se termine auprès de la petite église.

On marche entre des collines, des taillis, des labours, jusqu'à *Palaiseau*, gròs village plus paysan que bourgeois : il s'y tient de forts marchés, mais les denrées qui s'y vendent vont presque toutes à *Paris*.

En deçà de *Palaiseau*, c'est *Massy*; on y voit beaucoup de pommiers. Les habitans font du cidre, mais très médiocre, car la qualité manque au fruit, et l'art aux fabricateurs.

La nuit nous surprend comme nous sommes encore à plus de deux lieues de notre résidence; c'est ce qui m'oblige à fermer ici ma lettre.

Bonsoir, *Priscus.*

# VOYAGE-PROMENADE

## AU MONT-VALÉRIEN.

J'ARRIVE du *Mont-Valérien*, que la dévotion parisienne appelle plus communément la *Montagne du Calvaire.* C'est un pélerinage très fréquenté; le goût des hauts lieux est bien ancien; le pic d'une montagne promet toujours quelques jouissances, mais je ne sais comment on pouvait aller dans l'*antre de Trophonius.* Les lieux bas inspirent de l'effroi; les damnés *descendent* dans l'enfer, les élus *montent* au ciel.

On s'arrête à *Nanterre* pour faire une oraison à la *patrone de Paris.* Sa chapelle antique est toute tapissée d'*ex-voto;* il y a un puits devant le grand autel, et la tradition rapporte que c'est de l'eau de ce puits que *Sainte-Geneviève* abreuvait ses moutons. Il y a des impies qui ont fait un cantique dérisoire sur *Sainte-Geneviève :* c'est être bien profane! Il faut toujours s'abstenir de mal parler des saints, et surtout des saintes.

*Nanterre*, avec ses rues pavées, ses petits boulevards et beaucoup de maisons bourgeoises, n'est pas d'un grand attrait; ses environs sont tout nus et sans agrémens.

La montée du *Calvaire*, du côté de *Surêne*, est courte et raide; elle est plus douce, mais plus longue du côté de *Nanterre*. *Tullie* est toujours charmée des *stations*; et, quoiqu'elle les sache par cœur, il a fallu encore nous les faire expliquer. Il en coûte un sou par chapelle, et c'est toujours une vieille femme qui est chargée de ces récits; vous en trouvez une à la grille de chaque station.

Nous faisons notre retour par *Surêne*, grand village fort sale, et dont je croirais l'air peu salubre, à en juger par le teint obscur des enfans.

Faut-il croire que les *vins de Surêne* aient été bons? Il serait plus facile d'admettre que nos bons aïeux avaient le palais rude ou peu délicat.

Voilà notre journée et notre promenade.

# VOYAGE

## A SAINT-GERMAIN, A MARLY, A VERSAILLES.

Nous arrivons avant sept heures du matin *sur cette terrasse si vantée des* Parisiens, *et qui, par hasard, se trouve belle en effet.* Elle court, à peu près du *midi* au *nord*, dans une étendue de plus de deux milles; on y foule, en cette saison, une tendre pelouse; on y jouit de l'ombre la plus fraîche, du vert le plus doux, et d'un feuillage presque transparent dans son clair tissu. La rivière, sur un lit tortueux, coule entre des prairies, et va découper inégalement le pied des coteaux et la vaste campagne. La vue est grande; elle touche, elle intéresse; mais les voyageurs de notre capitale, et les *descripteurs* de ses environs, ont tort de dire *que l'imagination ne peut rien enfanter au-delà.* Cette hyperbole, sans diminuer mon plaisir, m'oblige de m'en rendre compte. Je me tourne vers *Paris*, et je ne l'aper-

çois pas. Le *Mont-Valérien* me couvre l'immense cité ; mais si, de la *butte du Calvaire*, je m'approche de *Lucienne*, et que, passant sur *Marly*, je ceintre de l'œil les coteaux qui me ramènent à *Saint-Germain*, ces paysages boisés, remplis de *fabriques*, m'occupent agréablement. Je plonge ensuite sur la plaine, les variétés en sont disparues. Les collines nous montrent, a leurs bases et sur leurs croupes, un assez grand nombre de villages et de châteaux, mais les sommets sont peu festonnés : ces hauteurs sont nues et grises ; elles paraissent incultes dans l'éloignement. *Est-ce là de ces tableaux qui laissent une impression durable ? Est-ce à ces vues sans accidens, sans ruptures, sans inégalités, que l'ame s'attache ? Votre esprit cherche-t il à s'égarer dans des vallées profondes ? Voyez-vous le pic d'un mont élevé, surmonté par un autre pic que d'autres surmontent encore ? Entend-on de loin une cascade solitaire ? L'épaisseur d'une sombre forêt qui descend de la pointe d'un morne dans les vallons, vous indique-t-elle avec frayeur le séjour silencieux des bêtes fauves et des oiseaux de proie ? Sentirez-vous quelque part la joie épanouissante de rencontrer ou d'apercevoir, au milieu d'un désert, une cabane habitée ? Entendez-vous avec palpitation le cliquetis d'un moulin répété par les échos ? Non, vos trans-*

*ports sont tranquilles ; vous pouvez marquer de l'œil, parmi des habitations nombreuses, votre hospice pour la nuit qui s'approche. Votre plaisir est sans trouble ; il est donc faible, et va vous quitter en rentrant dans votre cabinet. O têtes du* Jura, *chemins scabreux des* Alpes *et des* Pyrénées ! *On ne vous pratique point sans des fatigues extrêmes et d'extrêmes dangers ; mais quelle suite de tableaux tous frappans, tous divers, vous faites passer sous nos yeux ! C'est de vos sommets seulement qu'on peut contempler l'art et la puissance de la nature ! C'est de ces spectacles, tantôt effrayans ou gracieux, tantôt simples et presque toujours sublimes, qu'on remporte un souvenir et une volupté qui ne s'effacent plus !*

Nous venons de parcourir en idée les hautes montagnes, et de nous effrayer, par l'imagination, à la vue des gouffres ou des abîmes qui les séparent et qui les lient. Nous étions tout à l'heure dans les bras d'une nature admirable et grossière, voyons comment l'homme, en lui ôtant ses grands traits, lui en substitue d'aimables, et met le plaisir à côté de nous, au lieu de le placer, presqu'inaccessible, sur les pointes hérissées d'un roc nu, ou sur la tête chevelue d'une forêt cachée à demi dans les nuages. Entrons dans les *jardins chinois du maréchal de Noailles ;* venez, l'accès

est libre. Un *Suisse* avare ne vous fera point acheter la permission de voir les bosquets du *satrape*, son maître; on ne vous donnera point de guide, c'est-à-dire, de surveillant. Oh! comme on est gêné par un guide! On ne voit point à ses côtés. Il est vrai qu'il vous apprend les noms, l'origine, les aventures de plusieurs qui, avant vous, sont entrés dans ces jardins; mais que vous importe l'impudente chronique des scandales! Allez seul, mon ami; on s'arrête, on marche à son gré. On passe deux heures délicieuses à errer sans témoin sous des charmilles, à travers les prairies découpées de sentiers tortueux, ou à gravir un tertre gazonné, en suivant un chemin étroit qui tourne en spirale jusque sur le faîte d'un monticule: là, sont des têtes de roches que le temps et les pluies semblent avoir dépouillées du terreau qui les couvrait; là, des arbustes bocagers ou des buissons touffus. Là, vous traverserez un ravin sur un pont rustique; plus loin est une cabane que le chaume abrite; plus loin, une chapelle solitaire. Entendez-vous ce ruisseau qui sort d'une grotte, et va se perdre sous des rochers? Mais ne cherchez point ici de ces raretés si opposées qu'elles fatiguent l'esprit à force d'étonner les yeux; point de colonnes rompues, point de péristile entr'ouvert, et qui menace de sa chûte les curieux qui l'approchent: pas

un vase, aucune statue ; mais trop d'ombre, trop de fraîcheur, et de la vue nulle part *Tullie*, dans ces jardins, remarque encore un défaut, c'est qu'ils sont *veufs des dons de Flore.* Je vous rends les expressions de ma fille qui, sans mon aveu, je le crains, sera bientôt *poète.*

Ce *Saint-Germain* si haut placé, on aurait peine à croire qu'en automne les fièvres y sont fréquentes et tenaces; on y est fort sujet aux rhumes et aux fluxions. Allons chercher à *Marly* un air plus pur.

L'art n'a peut-être rien créé de plus parfait que les *jardins de Marly*. Quelle variété! Quels détails et quel ensemble! Avant les jardins chinois que le célèbre *Kent* a naturalisés dans sa patrie, et que nous n'avons jamais bien imités, il n'existait aucun jardin plus riche en agrémens de tous genres, que ceux de *Marly*. Peut-on comparer les cordeaux toujours bien tendus de *Lenôtre*, au compas savant et fertile de *Duruzé?* Par quelle magie sut-il plaire à son temps, et s'assurer des suffrages d'un siècle où le goût aurait pris d'autres modèles? Je sais que l'on conteste à *Duruzé* les dessins de *Marly*; mais quelque nom qu'ait porté l'ouvrier, il n'en faut pas moins admirer son ouvrage.

Le nombre des statues est presque infini ; mais l'habile main qui leur a marqué des places,

a su cacher un objet à l'autre, pour les faire valoir séparément; ou bien il a tiré un effet ingénieux de leur opposition, de leur proximité, de leur voisinage. Vous n'êtes point ici, comme à *Versailles*, rassasié d'abord de statues et de vases rangés et alignés comme un régiment à la parade : chaque pièce, chaque figure est si bien où elle doit être, que vous ne sauriez où la mettre mieux si on vous en donnait le choix.

Je voudrais passer en revue tous ces chefs-d'œuvre de la sculpture, mais la tâche serait longue, et pourrait excéder mes forces; arrêtons-nous seulement devant deux groupes modernes qui doivent le disputer aux meilleurs antiques qui nous restent.

Deux chevaux fougueux se cabrent sous la main de leurs écuyers; ils craignent le mors malgré leur fierté, et n'osent, par des mouvemens plus vifs, tendre les courroies d'un frein auquel obéit involontairement une bouche délicate. Ces ouvrages sont des *Coustou :* deux frères qui ont laissé, pour ainsi dire, leur gloire indivise; la postérité ne saura point si l'un des *Coustou* excella sur l'autre : rare désintéressement!

Assez près de ces deux groupes, est la *Vénus de Médicis*, mutilée comme la plupart des statues de *Marly ;* la main d'un envieux a creusé,

et assez profondément, une semelle sur la hanche de cette *Vénus;* c'est le fait d'un artiste, il a signé lui-même son crime avec le ciseau.

Ces mutilations sont arrivées sous *Louis XVI;* on sait bien que des peuples heureux honorent plus un roi que la collection la plus complète de chefs-d'œuvre; mais quand ces chefs-d'œuvre sont acquis, on doit les respecter; c'est la jouissance de tous; y porter atteinte, c'est insulter, non seulement le monarque, mais la nation.

Après avoir parcouru tous les bosquets, nous être promenés sous mille berceaux, et reposés en tous les lieux qui arrêtaient nos regards, nous sommes sortis de l'enceinte par la porte royale, pour voir de près les *aqueducs;* c'est une construction solide, mais sans élégance; trente six arcades, d'une ouverture égale à l'épaisseur des piles, supportent un conduit couvert où passent toutes les eaux qui fournissent *Marly* et *Versailles.* Il est surprenant que *Louis XIV*, qui aimait le grand, le somptueux, n'ait pas imprimé son caractère à cet ouvrage. *L'aqueduc d'Arcueil* est, sans comparaison, plus imposant que ces *arcades de Marly.*

Nous voici dans le *parc de Versailles* : quel changement ! quelle chute ! Au lieu des images ou tendres ou magnifiques qui nous occupaient

à *Marly*, nous entendons coasser des grenouilles; ce n'est de tous côtés que des marais qui bordent un chemin plat, ombragé de bouleaux; les jardins, sans doute, vont nous dédommager: nous passons la grille, et entrons dans ces longues et interminables charmilles qui n'appellent nulle part, et n'offrent jamais un point de vue; c'est devant ces palissades vertes que sont rangées, au voisinage du château, des légions de *statues*, qui, fussent-elles autant de chefs-d'œuvre, ce qui est loin d'être vrai, fatigueraient par le nombre et la multiplicité.

*Tullie* se reconnait partout dans le *Trianon de la reine;* là, me dit-elle, sous ce platane, nous nous sommes reposés, et voilà le rocher mousseux où nous récitâmes une belle fable de notre ami........

Il est vrai, *Priscus*, que les *fabriques* subsistent, mais dégradées. Les parterres, les gazons n'ont plus cette variété qui les animait; la verte pelouse n'est plus émaillée par les *renoncules*, les *anémones*, les *hyacintes;* on ne voit plus sortir d'une touffe d'herbes le calice des *tulipes;* l'ambre des *narcisses* et des *lis* ne se mêle plus à l'air que l'on respire; à peine quelques *lilas* élèvent leur tête purpurine sur des feuilles épaisses d'un verd lisse. Oui, ces lieux ont été plus beaux, mais les années qui furent témoins

de leur éclat, le furent aussi de nos misères; ne jetons plus les yeux sur le passé, que pour nous faire, si nous le pouvons, un plus heureux avenir.

Il n'y a pas une belle église à *Versailles; Saint-Louis* est bâti avec prétention, mais c'est une ordonnance tronquée, et dont toutes les mesures ont été raccourcies.

Nous arrivons d'une promenade à pied de douze lieues, et de quatre jours; il est temps d'interrompre ces récits.

Adieu.



ADDITION A CE N° 29.

Je vous ai parlé souvent d'un journal que tenait en particulier ma compagne; mais je n'avais rien vu de ce journal mystérieux qu'on vient de m'ouvrir enfin, et où je prendrai quelques articles pour remplir une lacune que je n'aurais que très imparfaitement suppléée de mémoire. Attendez-vous à beaucoup de précision; nos remarques seront courtes, mais ne seront pas privées d'exactitude.

« *Choisy-le-Roi*: c'est peut-être le plus joli » bourg de *France*; il est bien pavé, bien bâti; » il est sainement situé, et il est presque désert

» cependant, les loyers y sont à haut prix. Nous » avons vu le marché, il était bien pauvre en » denrées, tant pour la quantité que pour la » qualité.

» *Arcueil* ne mérite d'être vu que pour ses » aqueducs, il est haut et bas, et assez mal bâti; » les femmes y sont brunes de peau, et n'ont » pas des traits délicats.

» *Villejuif*: ce village est assez grand, et » presque tout sur la grande route; sa situation » est un peu élevée; les filles de *Villejuif* ont » en général le teint clair et rosé; c'est tout le » contraire d'*Arcueil*.

» *Fontenay-aux-roses*, dans un pays de col- » lines, est agréablement champêtre. Ce lieu a » de jolies maisons, mais surtout il a des rosiers » comme on n'en trouverait peut-être nulle part. » J'ai remarqué un de ces arbustes qui portait » plus de cent belles roses bien épanouies; ses » branches *espaliaient*, sur la route, la façade » entière d'une maison.

« *Mont-Rouge* est un village dont la principale » rue a bien un quart de lieue de long; on y » voit plusieurs maisons assez belles; l'endroit » néanmoins est d'une physionomie triste.

» *Gentilly* est à demi caché entre des collines; » il y a beaucoup de blanchisseuses dans cet » endroit, et peu de maisons bourgeoises; les

» filles de *Gentilly* approchent de celles de *Ville-
» juif* pour la clarté du teint.

» *Ivry* me plairait mieux, quoique son entrée,
» du côté de *Paris*, soit presque effrayante;
» c'est une gorge creuse entre deux murailles,
» le village est assez gai, et son église est pitto-
« resquement située.

» *Vitry* est d'une longueur qui impatiente,
» mais cette commune est plus considérable
» qu'*Ivry*.

Voilà tout ce que j'ai tiré du journal de *Tullie*, et ce que j'en ai copié c'est dans ses propres expressions.

# NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 139.

On arrive de pied ferme au monument funéraire.

Le tombeau de *Jean-Jacques* était encore à *Erménonville* en 1790, mais depuis ce temps on a transféré les restes de *Rousseau* dans les caves du *Panthéon.*

NOTE (*b*) page 142.

Voilà..... ce que j'ai appris à *Erménonville*, où je me suis entretenu de *Jean-Jacques* avec diverses personnes.....

Oui, je le crois, quiconque aura lu *Jeanne Royez* attentivement, et sans prévention contre l'auteur, sera forcé de lui reconnaître un amour pur et vif de la vérité. Il loue ici avec candeur le philosophe genevois; il le condamne en d'autres pages avec sévérité, mais avec justice.

# INDICATIONS

## SUR LE VOYAGE N° 29.

---



---

1793.

# VOYAGE

## DE PARIS A SOISSONS,

ET

## AUX ENVIRONS DE SOISSONS,

AVEC

## CAROLINE TULLIE.

56 LIEUES.

........ *Ubique pavor et plurima mortis imago.*
VIRG.

Nº 30.

# ITINÉRAIRE.

| | | Lieues. | |
|---|---|---|---|
| De Paris | à Dammartin | 9 | |
| | Villers-Coterets | 10 | |
| | Soissons | 6 | |
| | | | 25 |
| De Saint-Paul près Soissons | à Crouï et aux carrières de Bucy | 1 | |
| Promenades de Saint-Paul | à la Chaumière | 1 | |
| | Cuffie | 1 | |
| | Chivres | 3 | |
| | Villeneuve | ½ | |
| | Pasly et Pommiers | 2 | |
| | Sainte-Geneviève | 1 | |
| | Belleu et à Sept-Monts | 4 | |
| | Vaubuin par Chevreu | 2 | |
| | | | 15½ |
| De Saint-Paul | à Vailly | 4 | |
| | Braine | 3½ | |
| | Soissons par Muret, Doizi et Neuville | 8 | |
| | | | 15½ |
| Total | | | 56 |

# VOYAGE

## DE PARIS A SOISSONS,

ET

## AUX ENVIRONS DE SOISSONS.

*Paris, le vendredi 23 août,*
*à onze heures et demie du soir.*

Il est temps de fuir, l'inquisition est à ma porte; un *bônnet rouge*, et des plus fulminans, habite sous le même toit que votre ami; ses regards louches sont tombés sur moi; il médite le crime; il est prêt à le commettre; je frémis à l'aspect de ce vil satellite de nos dominateurs; je frémis d'exécration contre des monstres altérés d'or et de sang, et qui se disent les soutiens de cette liberté qu'ils étouffent dans son berceau. Mais où aller, *Priscus*, et comment sortir de cette ville esclave? Je n'ai point de *passeport*, et ne puis en demander, parce que le refus de cette espèce de *certificat civique* est toujours suivi de l'*arrestation* du réquérant; mais il n'y a point

12.

à délibérer ; je suis dans les fers dès demain, si je reste à *Paris* ; tentons le sort, la fortune quelquefois couronne la témérité ; mille idées tumultueuses m'agitent ; je vais pourtant, si je le peux, prendre quelques heures de repos.



*Samedi 24.*

*BÉNIS soient les assignats !* je n'avais pas encore songé à les bénir, mais ils m'ont servi à franchir la barrière ; nous sommes dans le carosse de *Soissons;* on roule assez lestement.

Je ne vous décris point nos campagnes, car je ne les vois pas ; je suis tout à ce qu'on dit autour de moi. Nous prenons à *Dammartin* un jeune colonel qui va rejoindre son régiment à *Maubeuge*, et qui paraît *bien au pas* : il nous communique une lettre où on lui annonce la prise de *Lyon* par *Kellermann* (cette nouvelle était prématurée), *et que la* guillotine *est en permanence sur la place des Terreaux*. ÇA IRA ! ÇA IRA ! VIVE LA LIBERTÉ !

Il n'y avait que notre colonel qui fût partisan de cette *liberté ;* mais on s'est tu, et nous sommes arrivés en silence à *Nanteuil*, où le colonel nous a quittés sans que nous le regrettions plus que sa *guillotine permanente*.

*Villers - Cotterets* nous laisse passer comme

*Nanteuil.* Il est dix heures quand nous entrons à *Soissons*, et aussi tranquillement que s'il n'existait pas de *comités de surveillance :* cependant je ne ferai que séjourner dans cette ville; je me propose de chercher un logement et une pension à la campagne.



*Dimanche 25.*

Je vais demeurer à *Saint Paul*, qui est à un quart de lieue de *Soissons*, sur le chemin de *Laon.* Mon hôte est un *soixantenaire*, qui a passé presque toute sa vie à *Paris;* il a de l'instruction, de la politesse, il est surtout fort tolérant sur les opinions politiques : c'est là ce qu'il dit de lui-même. Je tâcherai, pourtant, de ne me pas livrer trop.

*Jeudi 29.*

Je vais peu à la ville; mais je me promène beaucoup, ou seul, ou avec *Carolin.*

J'ai été à *Crouï*, qui est un grand village, à un quart de lieue de *Saint-Paul.* Toutes les maisons de cette commune, comme celles de *Soissons*, sont bâties d'un carreau blanchâtre. *Crouï* s'étend beaucoup sur la route; il a un petit ruisseau qui fait tourner plusieurs moulins. Son territoire, enfermé entre des collines hautes, est riant à la vue, mais peu agréable à parcourir.

Les coteaux, qui environnent une vallée plate, où *Soissons* est bâti, ont quelques aspects dans le lointain; mais approchez-les, et tous ces groupes d'arbres, qui annonçaient des bosquets rians, ne sont que de tristes bouleaux sans agrément, sans forme, et presque sans utilité.



*Samedi 31.*

J'ARRIVE de *Cuffie*, c'est un village dans une gorge, à une demi-lieue de *Soissons* : ce lieu est assez champêtre, mais pauvre; il n'a pas une maison marquante; le territoire est presque tout en vignes et des plus médiocres.

*Dimanche 1er.*

CHIVRES est à sept quarts de lieue de *Saint-Paul:* on y va par *Bucy-le-Long*, qui est très bien nommé. Ce *Bucy* n'est ni beau, ni propre; mais l'on peut éviter ce passage, en prenant un sentier à mi-côte, parmi des vignes; on monte beaucoup pour arriver à *Chivres*, petit village en situation saine, mais que les boues rendent presque inhabitable pendant l'hiver.



*Jeudi 5.*

VILLENEUVE était la demeure rurale de M. *de Bourdeille*, le précédent évêque de *Soissons* : ce

château n'a rien de remarquable; mais les jardins sont immenses, et étaient parfaitement tenus; la rivière baigne ce *pourpris*, dont une petite partie est plantée en futaie, qui forme comme un parc derrière le château.

Les *Célestins*, avant leur suppression, étaient seigneurs de *Villeneuve*, et y avaient une maison de sept à huit religieux. M. *de Bourdeille* s'est fait attribuer et les terres et les revenus.

*Lundi* 9.

J'AI été, en suivant la rive droite de *l'Aisne*, jusqu'au *Bac de Pasly*; le village de ce nom est à un quart de lieue dans les terres. On remarque, auprès de cet endroit, des roches creusées ou par l'art ou par le temps. *Pasly* a une assez belle fontaine; et, sur un tertre haut, on y voit comme les vestiges d'une *maison Châtelaine*, où n'habite aujourd'hui qu'un fermier.

Nous suivons au hasard divers chemins qui nous mènent à *Pommiers*, au bord de l'*Aisne* : la situation de ce village est assez pittoresque; mais les habitans en sont bien aussi pauvres que ceux de *Pasly*.

Nous passons l'*Aisne* à *Pommiers*, et, ayant traversé un petit bois, nous nous trouvons sur la route de *Compiègne* : elle vient former un angle avec celle de *Paris*, près de la *porte Saint-Chris-*

*tophe*, d'où nous regagnons *Saint-Paul*, par le faubourg de *Saint-Vaast*, fermé de murailles, comme *Soissons*, presque aussi grand, et qui n'en est séparé que par la rivière d'*Aisne*.

*Jeudi 12.*

Les eaux, qui abreuvent *Soissons*, y sont amenées par des conduits depuis la *montagne Sainte-Geneviève*, qui est à peu de distance des dernières maisons du *faubourg de Reims*, que d'autres appellent *faubourg Saint-Crépin*. On trouve sur la hauteur un vieux manoir; la position est belle pour la vue, mais le plateau de cette butte est sec et nu.

*Lundi 16.*

En se promenant sur les magnifiques *remparts de Soissons*, et dans la partie herbée qui regarde *Saint-Jean-des-Vignes*, on voit sous une côte, qui fait la continuité de *Sainte Geneviève*, une flèche en pierre, qui s'élève avec une grace champêtre sur la tête des arbres. Le haut de l'église, et les toits de quelques maisons s'aperçoivent : cet endroit se nomme *Belleu :* il n'est qu'à un bon quart de lieue de la ville; nous n'avons pu tenir contre le desir de visiter *Belleu:* mais il y a bien à perdre, quand on le voit de près: on n'y arrive que par des marécages; le lieu est petit, et le clocher de l'église, malgré son apparence lointaine, est si bas,

qu'il paraît avoir été raccourci par le tonnerre. Cependant, comme nous étions venus jusques-là, nous avons voulu gravir la côte qui couvre ce village : elle est plantée de taillis et couverte de broussailles. Nous y avons trouvé de l'*épine-vinette*, aussi belle qu'il y en ait dans mon pays, où l'on en fait une excellente confiture; mais les *Soissonnais* ne la mettent à aucun usage : elle périt sur le buisson. Ils regardent peut-être ce fruit comme malfaisant, quoique son agréable acidité indique assez qu'il ne peut pas être dangereux.

Étant au haut de la première colline, on a voulu voir un peu plus loin; et de terme en terme, nous nous avancions comme le *Ligurien* de *Marius*, qui, en ramassant des escargots hors du camp, reconnut par où l'on pouvait prendre la forteresse assiégée. Vous ne vous attendiez pas à trouver ici *Marius*, ni moi, à le mettre dans ce récit : mais, allant toujours devant nous, nous sommes arrivés au haut d'une vallée profonde avec des escarpemens à pic, comme des falaises au bord de la mer; nous avons aperçu un gros village, une belle flèche en pierre, et qui surmonte une assez grande église; enfin, les restes gothiques d'un château-forteresse, bâti avec beaucoup de solidité : on nous a dit que ce lieu s'appelait *Sept Monts*, et que le vieux château avait

appartenu aux évêques du diocèse jusqu'à M. *de Bourdeille*, qui s'était transféré à *Villeneuve*.

La vallée de *Sept Monts* a des beautés champêtres et silencieuses, qui nous conseillaient d'y planter nos tabernacles; mais les destins s'y refusent, et nous voici de retour à *Saint-Paul*.



*Mercredi* 19.

Nous sortons par la *porte Saint-Martin*, et laissant *Belleu* à gauche, nous suivons la grande route, jusqu'à une avenue, d'où l'on descend au *château de Chevreux*, dont les vastes jardins, s'ils étaient un peu aidés par l'art, seraient des plus frais et des plus agréablement rêveurs; la petite *rivière de Crise* les borne du côté de l'*ouest*; ils ne sont séparés de *Vaubuin* que par une prairie. Ce village-ci est le mieux bâti et le mieux habité de tous nos environs; le château, un peu antique, a des jardins spacieux, et d'une belle tenue; le nombre des maisons bourgeoises est considérable : les moindres sentiers forment ici des promenades charmantes; on a du couvert, on a de la vue à sa volonté; il y a, derrière le château, un joli bois avec des allées vertes, où le marcher est si doux qu'on ne peut s'en lasser; on a de l'eau, et même je crains qu'elle n'y soit, en hiver, dans une abondance superflue.

*Vaubum* n'est qu'à trois-quarts de lieue de *Soissons*, et touche à la grande route de *Paris*.

*Lundi 23.*

Je vous ai parlé ailleurs de la *cathédrale de Soissons*; elle est sans beautés distinguées, mais l'ensemble vous plairait.

L'entrée de la sacristie neuve est décorée avec intelligence; on voit plusieurs chapelles très propres, dans les basses nefs, autour du chœur; à l'un des piliers de ces chapelles est suspendu, mais très haut, un petit tableau que je crois peint sur bois, et dont le coloris est assez vif: il représente une église.

Le portail de *Saint-Gervais* est très simple, et, néanmoins, il serait d'un bon effet, si la seconde tour avait été finie. Devinez ce que m'a dit, à cette occasion, le *jeune Voyageur*; c'est qu'au lieu de dépenser cent mille écus en jardins, comme le dernier évêque, il aurait voulu achever le portail de la cathédrale : on aurait dit la *vieille tour*, et la *tour Bourdeille*.

Voilà qui est assez bien vu pour une voyageuse de douze ans.

*Jeudi 26, vendredi 27, et samedi 28.*

Ma *Tullie*, en costume de *Carolin*, mon hôte et moi, à une heure et demie *de relevée*, (me voilà dans le beau style), partons de *Saint Paul*, à pied, pour une promenade de quinze à seize lieues. Nous laissons *Bucy* à gauche, ayant l'*Aisne* à notre droite; bientôt on voit *Chivres* au dessus de *Missy*, qui est plus près de la rivière; *Condé* vient ensuite, il est baigné par l'*Aisne*; puis vous trouvez *Celles*, dont le finage est presque tout en vignes.



Ayant dépassé *Celles*, le pied du coteau forme une vallée étroite, où le sentiment prend une teinte de mélancolie.

*Vailly*, que les gens de ce quartier nomment *Vély*, est une petite ville fermée de murailles, et flanquée d'un fossé profond; elle a trois portes, dont une est percée dans une tour qui sert de *Maison Commune.*

Cet endroit est silencieux comme toutes les villes écartées et sans commerce; mais il est joli: sa principale rue est bien bâtie, son pavé est bon, son église est propre; la *fontaine de Vailly*, surtout, est remarquable. Cette *fabrique* est d'un assez bon ensemble; et le vase qui surmonte la fontaine est dessiné correctement. Un tel travail

peut être remarqué, surtout quand on le trouve à *Vailly*.

Un faubourg, nommé le *Bac-à-Vailly*, nous conduit au bord de l'*Aisne*, que nous traversons en bateau ; un fort moulin obstrue ici la rivière, et, de l'essieu criard de ses roues à larges aîlerons, importune d'assez loin les passans.

*Presle* est un beau village à une lieue de *Vailly*.

*Cyz* est presque contigu à *Presle*, et situé de même au bas du côteau. *Saint-Marc*, à un quart de lieue de *Cyz*, est placé sur une hauteur qui lui procure une grande étendue de perspective; mais ce village est mal bâti.

On nous montre de loin *Pargnan*, village planté sur une côte raide, dont le fond pierreux est presque tout couvert de vignes.

On trouve, à l'extrémité de la plaine élevée que nous venons de parcourir, un vallon étroit dans toute son étendue, mais escarpé à sa naissance; le toit du clocher perce à peine au dessus de la vallée; le village, demi-circulaire, est assis sur un terre-plain; aucune maison, excepté une seule, n'est en regard d'une antre maison; des vignes et des arbres fruitiers chargent le talus rapide du coteau, dont le fond plat est en prairies ou en bois, avec quelques labourages: cette vue est fraîche et gracieuse.

A l'issue de cette vallée, on entre dans *Paars*, qui est une petite paroisse, jadis à portion congrue, sous des moines opulens; sa position est salubre et assez élevée : le territoire est bon.

En deçà de *Paars*, et avant d'atteindre la grande route de *Soissons* à *Reims*, on a devant soi, à deux milles de distance, le *Mont Notre-Dame*, qui est un lieu de dévotion. Le village de *Courcelles* est sans vue; on fait beaucoup de chanvre aux environs; les femmes et les filles étaient occupées au *tillage*, non point à la manière de mon pays, qui est lente, mais comme on *tille*, ou comme on *brie* les lins en *Normandie* et en *Bretagne*, avec un instrument de bois, aussi simple qu'expéditif.

Au sortir de *Courcelles*, sur la gauche, nous voyons un château qu'on a discontinué depuis peu.

Voici un autre château, resté imparfait: on le nomme *la Folie;* il fut donné au *Diable;* et ce propriétaire négligent a gardé sa maison dans l'état où il l'a reçue; je vous rapporte fidèlement la tradition du pays.

*Braine* ne consiste guères que dans une longue rue qui aboutit à une place où est la halle; ce lieu est assez bien bâti et pavé; il est propre; ces avantages lui donnent un air d'aisance. L'église paroissiale est d'un bon genre du moyen âge. Le

château est près de l'église ; il faut entrer dans les jardins et parcourir ces berceaux qu'abrite une ombre impénétrable. La *Vesle* coule dans un beau canal, entre de jolis bois et de vastes potagers ; mais je vous décris en vain tous ces lieux : ils seront vendus, divisés, détruits ; on ne pourra plus que vous montrer la place qu'ils auront occupée.

Nous avons escaladé le *château de la Folie :* la vétusté des tours en a échancré les sommets ; mais le corps de l'édifice a résisté au temps par la plus solide construction. Le possesseur de ce château, M. *le comte d'Egmont Pignatelli*, y avait disposé tout récemment des salles, des cabinets, des boudoirs dans le goût moderne, ce qui fait un contraste singulier avec les formes massives du dehors.

Dans la cour du château est un jardin dessiné à l'anglaise ; les arbres y sont plantés par groupes, et paraissent se plaire dans cette aérienne solitude. Le concierge nous a fait monter sur une tour que le *comte d'Egmont* appelait son observatoire : la vue n'y est point arrêtée, elle domine une plaine riche en fromens. On découvre plusieurs paroisses, parmi lesquelles on distingue *Fère-en-Tardenois ;* on voit *Laon*, ou les tours élevées de son église, et les hauteurs de *Vailly*, et le cours de l'*Aisne* qui embellit tout ce tableau.

Le véritable nom du château est *Cerseuil ;* il

le prend d'un petit village presque caché sous les donjons de cette antique forteresse.

Le haut des coteaux de *Braine* forme une campagne plate, dont les terres sont bonnes, et où la charrue n'a rien laissé d'inculte; on ne découvre aucun village, mais de grandes fermes isolées, nues, ou marquant à peine par quelques arbres, qui indiquent une habitation champêtre; on ne voit point de gros bétail sur les champs, que le chaume couvre encore, mais, de distance en distance, quelques troupeaux de moutons qu'on fait parquer pendant la nuit.

Une de ces grosses fermes que nous trouvons de loin à loin, se nomme *Lassiège*, et nous estimons ici avoir fait deux lieues depuis *Braine*.

*Nanteuil sous Muret* est un petit village sur un ruisseau : il a quelques prairies fraîches, mais une petite côte bien aride, bien sèche, quoique labourée. Nous ne voyons pas de vignes depuis *Braine*.

Le *château de Muret*, demi-moderne et demi-gothique, est sainement et agréablement situé; son propriétaire se qualifiait *comte*, et l'on dit qu'il excellait au *métier de cocher :* cet art est peu estimable pour notre temps; mais *Pindare* l'aurait chanté aux *jeux olympiques*.

Après *Muret*, c'est *Droisy*, village le plus pauvre et le plus mal vêtu que nous ayons trouvé

depuis *Soissons*. On y voit les restes d'une haute tour qui a fait partie d'un château féodal.

Au dessus de *Droisy* est une riche ferme, ci-devant dépendant de *Saint-Jean-des-Vignes* : on la nomme *Neuville-Saint-Jean*.

Nous côtoyons de petits bois; le pays se varie, il est en vallées; on découvre ensemble plusieurs villages placés sur des hauteurs. On passe près de *Hartane*, près de *Taut*, près de *Buzanci*, dont le château couvre le village : il est planté de longues avenues, et jouit d'un spacieux horizon.

Au pied de ce château on rejoint une grande route : c'est celle de *Soissons* à *Château-Thierry*. Vous êtes au fond d'une vallée ; un ruisseau clair coule à votre gauche et descend dans la *Crise*, autre ruisseau qui court enfler *l'Aisne*, après avoir servi des moulins nombreux. Nous ne sommes ici qu'à deux milles de *Soissons*. Voilà un haut village, nommé *Villemontoir*, et un autre pareillement situé, qu'on nomme *Noyan*. Du même côté que *Noyan*, est le village de *Sept Monts*, ainsi appelé du nombre des monticules qui l'entourent.

*Vignoles*, sur la route, est une petite commune dépendant de *Courmelles*, dont l'aspect est tranquille et champêtre.

Après *Vignoles*, sur votre droite, au fond d'une avenue, vous entrevoyez *Belleu*, caché

sous la côte; un peu en deçà est une *cendrière* ouverte aux deux côtés du chemin : incommode voisinage (*a*).

Quittant la *cendrière*, et avançant obliquement vers la ville, remarquez à votre droite, et presque au bord du chemin, une chapelle qui sert de grange; tout vis-à-vis est une *houblonnière* encadrée agréablement dans des plates bandes semées de différens légumes, et découpées d'arbres à fruits: ces jardins utiles sont à l'entrée du *faubourg de Crise*.

Nous achevons ainsi un voyage de trois jours et de quinze à seize lieues, en déduisant les *courbes* qui retardent; mais qu'on ne peut refuser à la curiosité.



*A Saint-Paul, lundi 30.*

*SOISSONS* a trois belles promenades : ses *remparts*, qui font deux parties très séparées, et le *mail*; le rempart de *Saint-Vaast* est moins grand et moins fréquenté que l'autre; mais il ferait honneur, seul, à beaucoup de villes plus considérables que *Soissons*.

Le *mail* a au moins six cents toises de longueur : il est bien herbé, bien couvert, et planté à quatre rangs d'ormes, la plupart d'un beau jet; le milieu du *mail* est marqué par un ovale très ouvert.

Cette partie du *Cours* est plus élevée, et s'étend jusqu'à l'*Aisne*; la partie du côté de la ville est beaucoup plus large, et rappelle un peu nos *Champs Élysées Parisiens.*

Cher *Priscus*, pendant que je vous écris ces observations qui me distraient, pensez-vous que *Chevalier*, au long sabre et aux noires moustaches, me cherche de toutes parts, et que, s'il *éventait* mon gîte aujourd'hui, dès demain peut-être on m'introduirait au *tribunal révolutionnaire*, qui ne pardonne qu'au crime, et qui fait justement trembler l'innocence?

Adieu.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

Ce qui marque, et presque uniquement dans ce cahier, c'est un coin de tableau qui rappelle la *terrifique* situation de notre *France*, à l'époque où j'écrivais ce petit voyage.

NOTE (*a*) page 194.

Incommode voisinage!

Cette *cendrière* est incommode à ses voisins, mais d'un bon produit pour le propriétaire.

On fouille le sol à environ dix pieds de profondeur; la terre qu'on en tire est mise à tas par différentes portions. L'air les échauffe et les allume; elles se refroidissent ensuite; et, après quelques manipulations, on vend cette terre au boisseau : son principal usage est pour les prairies.

1793.

---

# VOYAGE

## DE SOISSONS A DIJON,

PAR

MEAUX ET AUXERRE,

AVEC

CAROLINE-TULLIE.

98 LIEUES.

---

....... *Quo fata trahunt, retrahuntque sequamur!*

VIRG.

---

N° 31.

# ITINÉRAIRE.

| | | LIEUES. |
|---|---|---|
| DE SOISSONS. . . . | à Villers-Coterets. . . . . . . . . . | 6 |
| | La Ferté-Milon. . . . . . . . . . . | 2 |
| | Meaux . . . . . . . . . . . . . . . | 8 |
| | Melun . . . . . . . . . . . . . . . | 13 |
| | Montereau. . . . . . . . . . . . . | 7 |
| | Sens . . . . . . . . . . . . . . . . | 9 |
| | Joigny.. . . . . . . . . . . . . . . | $7\frac{1}{2}$ |
| | Auxerre.. . . . . . . . . . . . . . | 7 |
| | Rouvray . . . . . . . . . . . . . . | $15\frac{1}{2}$ |
| | Sombernon par Thorey. . . . . . | 15 |
| | Dijon. . . . . . . . . . . . . . . . | 8 |
| | TOTAL . . . . . . . . . . . | 98 |

# VOYAGE

## DE SOISSONS A DIJON,

PAR

## MEAUX ET AUXERRE.

*Dimanche, 6 octobre 1793.*

Vous avez vu comment le *terrorisme* m'avait exilé de *Paris;* aujourd'hui, *Priscus*, c'est la disette qui me fait sortir de *Soissons.* Cette commune est des plus paisibles ou des moins furieuses de notre *France;* j'ai cependant eu beaucoup de peine à y obtenir des passeports.

Nous prenons le chemin de *Villers-Coterets.* Je ne vous réponds pas d'une relation bien exacte: on est si occupé de soi dans ces temps de crise, qu'on s'en trouve comme incapable de tout autre soin; et puis, *nous allons de pied; et cette* allure *n'est pas, pour votre ami, la meilleure manière de voir et de peindre; il y perd au moins de la rapidité.*

Nous avons fait cinq mille, et nous commençons à découvrir la forêt; on y entre à *Vertefeuille* qui est le relais de poste. Nous nous reposions dans le bois, à l'ombre d'un chêne, et à peu de distance du chemin, quand nous avons entendu crier : *hé ! hé ! arrivez donc ! venez donc !*.... C'était un voyageur à cheval; il nous a pris gracieusement pour des voleurs; et pressant sa monture des deux éperons pour sortir d'un danger imaginaire, il appelait à lui des compagnons qu'il n'avait pas. Ce cavalier, m'a dit *Tullie*, n'exciterait point le courage de nos troupes par son exemple. — Ne t'y trompe point, ma fille, *c'est le grand nombre qui entraîne le petit dans une armée: tel est venu lâche au combat, qui en sort avec les lauriers de la valeur, et qui les a mérités.* Fort bien, reprend *Tullie ;* mais quand on est à cheval, et bien monté, on ne devrait point pâlir devant un homme et un enfant assis sur l'herbe et à plus de cinquante pas du voyageur poltron. — Ma jeune *Penthésilée*, remettons-nous en route. — Qu'était-ce que *Penthésilée?* — Une *amazone*, une femme courageuse comme ma *Tullie ;* mais partons.

On fait trois lieues dans la forêt, puis une belle clairière annonce le château et la petite ville de *Villers-Coterets.*

La sortie de ce lieu est d'une vue mélancolique, si ce n'est qu'un ciel nébuleux nous la teigne d'un gris sombre. Les bois bordent notre chemin aux approches de *La Ferté*, petite ville dans un fond, sur une rivière, entre des prairies. Les restes d'une forteresse féodale s'y font remarquer : c'est une tour carrée, placée sur un des coteaux qui dominent *La Ferté*, au delà des ponts, et sur la gauche du chemin qui conduit à *Meaux*. La *Ferté-Milon* consiste en une longue rue inégale en largeur, et assez peu habitée. Cette ville pourtant a deux faubourgs et deux portes. Je pourrais me donner ici un air d'érudition, en vous rappelant que le grand *Racine* est né à *La Ferté*; et ce texte me fournirait aisément plusieurs pages, mais j'aime mieux paraître pauvre, que de me parer de richesses étrangères.

Nous gardons sur notre droite, au sortir de *La Ferté*, une vallée herbagée et marécageuse, et, à gauche, un coteau sec et pierreux, *cavé* par les matériaux qui en ont été tirés. On remarque, à peu de distance de la ville, un grand édifice qui semble avoir été un monastère; un peu en deçà, et du même côté, est un village à flèche. Ici, le terrain s'élève; on monte une côte; le pays est bon, mais peu varié : nul village n'est aperçu du point où nous sommes. Remarquez seulement, à votre gauche, la posi-

tion d'un château qui domine, au loin, sur les campagnes.

Une très belle route *ferrée*, avec des banquettes pendantes et bien tenues, nous accompagne depuis *Villers*. Nous passons, près d'un moulin, sur une chaussée qui traverse des marais; nous nous félicitons de faire peu de rencontres, on en *chemine* avec plus de sécurité, faisant des pauses fréquentes, soit pour se délasser de la marche, soit pour considérer un site, et le dessiner, sans crayon, sur la toile du cerveau.

Notre route traverse *Mareuil*, qui a deux églises; puis l'on vient à *Neuchelles*, riche en territoire. Quittant ce lieu, et ayant gravi une côte, on a sur la gauche une vallée étendue; un ruisseau y coule qui arrose des prairies mêlées de joncs. On découvre, plus au large, des villages, des bois, et plusieurs châteaux presque tous abandonnés.

Redescendant la côte de *Neuchelles*, la route, au fond de la vallée, forme une belle avenue entre de bonnes terres; on passe un petit village, puis on monte une côte assez âpre pour gagner *Mel* ou *Met*, dont le clocher s'était montré de loin. Ce village, couvert en paille et bâti en moellons, nous a paru une grande et riche commune; peu après, nous retrouvons les *bornes milliaires*. Nous avions fait huit lieues dans

cette seconde journée, et nous étions fort las; je m'informe s'il y a une auberge à *Varèdes;* on nous mène chez M. *le maire.* Je n'aimais pas trop cette qualité dans mon hôte; mais j'ai trouvé de bonnes gens, et un très mauvais gîte avec du *vin de Brie,* dont je me suis cru obligé de faire l'éloge pour n'être pas *suspect.*

*Mardi* 8 *octobre.*

L'AURORE ne faisait que poindre quand nous avons aperçu *Meaux,* qui est pourtant à deux lieues de *Varèdes.* Mon cœur s'est serré à cette vue, et j'ai embrassé mon petit compagnon avec le même attendrissement que si je l'avais fait pour la dernière fois. L'enfant portait quelques raisins dans un panier; j'ai dit à *Carolin :* nous allons traverser une ville dangereuse; n'affectons rien, on pourra nous prendre pour des habitans de *Meaux* qui reviennent de leurs vignes. Un instant après, nous arrivons à la porte; une sentinelle nous fixe avec une sorte de doute, et pourtant nous laisse passer. Il s'agissait de sortir; je croyais bien connaître mon chemin, je le manque; je prends la *porte de Paris* pour celle de *Melun;* on nous examine beaucoup sans nous faire aucune interpellation. Nous voilà donc hors de *Meaux*, mais nous n'étions pas sur notre route, et, pour nous y remettre, il fallait ren-

trer dans la ville. J'étais bien décidé à ne pas prendre cette voie : que faire donc, et à qui demander conseil, quand tout homme aujourd'hui est un ennemi pour l'homme? Je marchais toujours pendant ces anxiétés, de peur qu'on observât mon incertitude. J'aperçois un bouchon à eau-de-vie, j'y entre; je demande une *roquille*, deux verres et une bouchée de pain : c'était une femme seule qui tenait ce petit cabaret. Elle nous regarde beaucoup, et cette attention m'embarrasse; elle s'assied sur le banc, à côté de *Tullie*. Je cherche à deviner ses desseins, et mon inquiétude s'accroît. *Ah ! que nous sommes bornés, si nous ne pouvons, dès le premier regard, reconnaître, sur un front humain, la vérité et la bonté !* J'étais chez la meilleure des femmes, et chez une femme très sensée. Monsieur, me dit-elle, de l'eau-de-vie n'est pas une boisson pour vous, encore moins pour cet enfant; ne craignez pas de me dire pourquoi vous êtes entrés ici; je vois bien que vous êtes de ces *messieurs* qu'on poursuit de tout côté à cause qu'ils sont riches; et je ne comprends pas qu'on vous ait laissé passer à *Meaux*, car ils sont bien méchans. Honnête femme, lui dis-je, c'est le ciel qui m'adresse à vous pour me sauver; apprenez-moi s'il me serait possible de gagner la route de *Melun* sans rentrer dans votre ville. Cela est

aisé, me répond-elle, mais un peu long. Il y a un bac à *Hilles*, à une lieue d'ici, en passant par *Villenoix;* je vous mettrai sur le chemin, et vous ne pourrez pas vous égarer. Je paie l'eau-de-vie que nous n'avions pas bue; je remercie mille fois notre bienveillante cabaretière, et nous voilà en chemin; mais, approchant de *Villenoix,* il me paraît trop considérable pour oser le traverser. Je prends par des hauteurs, entre des vignes et des champs, et je joins le chemin de *Hilles* qui est dans un fond plat. Nous apercevions le village, et nous en approchions tranquillement, lorsque le galop d'un cheval nous fait regarder derrière nous. C'est un *gendarme*, me dit *Tullie*.... Ah! mon enfant, nous avons été trompés! Mais continuons, et du même pas... Nous ne tardons pas à être atteints par le cavalier; il était en habit bleu, mais il ne portait point d'uniforme; il nous regarde sans nous rien dire. Je le vois entrer dans le bac; nous passons la *Marne* ensemble. Il m'adresse la parole; je lui réponds le plus discrètement que je peux, mais sans montrer ni doute ni crainte. Je continuais néanmoins de croire que ce cavalier était un *gendarme* qu'on avait mis à nos trousses, et je pensais qu'il ne voulait nous arrêter qu'à la sortie du bac; mais il remonte lestement à cheval, et, en nous saluant, il part comme un trait. La crainte, me

dis-je alors, n'est pas seulement une mauvaise logicienne, mais elle est injuste : voilà en un moment, que j'ai fait un archer de quelqu'honnête marchand, et une femme perfide de la plus obligeante des femmes !

Nous sommes cependant en deçà de la *Marne*, mais bien loin de *Saint-Germain* où je dois retrouver ma route. Allons, dis-je, un peu de confiance, je vais demander mon chemin au batelier. Je l'interroge donc, et il me répond assez laconiquement : traversez ce gros moulin ici proche, vous verrez *Mareuil*, et de là votre chemin est tout droit.... Ces indications n'étaient pas fort claires, et, dans cette traverse, j'aurais eu besoin dix fois de jeter les dés ; mais le ciel me guidait à cause de *Tullie*, et je pense n'avoir pas fait un quart de lieue de trop pour me rendre au village de *Saint-Germain*, qui n'est pas à quatre milles de la petite capitale par la route ordinaire, et où cependant vos deux amis ne sont arrivés qu'après cinq heures de bonne marche.

Je n'ai rien vu dans cette course *clandestine*. Je vais reprendre mes observations.

On entre, à deux lieues de *Saint-Germain*, dans un taillis de trois milles de longueur : ces tailles dépendent de la *forêt de Crécy* ; huit routes viennent aboutir à une place ronde, du milieu de laquelle s'élève un obélisque. Le jour baissait

avec précipitation, et nous avions fait peu de chemin en deçà de l'obélisque, quand nous avons trouvé les restes d'un *auto* assez surprenant. C'était un cheval qu'on avait brûlé sur la banquette du chemin; l'herbe du fossé en était jaunie et desséchée fort au loin. *Carolin* m'a dit: c'est apparemment le cheval de ce qu'on appelle un *aristocrate;* mais pourquoi le brûler, et peut-être tout vif? Je lui aurais ouvert les veines, et il serait mort doucement. Prenez garde, mon ami, ai-je dit au jeune raisonneur; il y a du *fédéralisme*, ou encore pis, dans vos sentimens: sachez que tout bonnet rouge a le droit de faire brûler non seulement le cheval mais son maître. Oh! les vilains *bonnets rouges*, a repris *Tullie!* Sans eux nous ne serions point ici, et à pied, et ne sachant où nous pourrons ce soir prendre gîte.

*Devisant* de la sorte, sans trop ni trop peu de philosophie, nous arrivions à la fin du bois, et nous y arrivions avec la fin du jour. Un chemin coupe le nôtre à angle droit. Nous prenons sur notre gauche, et nous ne tardons point à apercevoir un vaste château bâti de briques en partie: c'est le *château de la Houssaye.* D'ici il nous restait une grande lieue pour *Fontenay;* mais la fraîcheur de la soirée, le besoin d'arriver, renouvelaient nos forces à la dixième lieue; et le jeune protecteur des chevaux, mon petit com-

pagnon, ou me suivait allégrement, ou me devançait même sur notre route facile et coulante.

Nous voici à *Fontenay*, et dans un des plus mauvais cabarets de *France*. Le souper du père et de l'enfant n'auraient pas suffi à l'un des deux; et nos lits, notre chambre, étaient *à l'avenant* du souper. Mais, le mercredi 9, nous partons avant le jour; nous passons *Chaulnes*, qui est à une lieue de *Fontenay*, et à pareille distance de *Guignes*, où se croisent les routes de *Paris* à *Troyes*, et de *Meaux* à *Melun*.

Comme nous traversions *Moret*, on venait d'y arrêter un débitant de tabac et de sel qui, pour raccorder ses intérêts avec le tarif des prix nouveaux, mettait du sable dans son sel et de la cendre dans son tabac: on ne parlait pas moins que de le *guillotiner*. Cette *guillotine*, inventée par un *médecin de Paris*, perfectionnée par un *chirurgien de Paris*, est, de toutes les mécaniques, celle dont on fait le plus usage aujourd'hui dans notre *France révolutionnée*.

Nous sommes à une lieue de *Moret*, sur la route de *Montereau*, quand nous quittons le grand chemin pour une traverse qui parcourt un vallon plat et fertile. Nous passons un village où il y a un château et de vastes jardins; on le nomme *Varennes*.

*Montereau*, par sa situation au confluent

de l'*Yonne* et de la *Seine*, est un lieu de grand passage; aussi les auberges y sont-elles nombreuses, et quelques unes assez bonnes.

On a embelli *Sens* d'une magnifique entrée: c'est un projet ancien qui vient de recevoir son exécution. *Il y a toujours un peu de bien avec le mal : la révolution nous a privés de quelques monumens, mais les villes se sont assainies. On a ouvert de nouvelles rues, de nouveaux quartiers, de nouvelles places; on a planté des promenades : c'est le beau côté, ne retournons point la médaille.*

Nous arrivons tard à *Villeneuve-sur-Yonne*, et nous en apprenons des particularités presqu'incroyables. On n'a persécuté personne dans ce petit lieu; chaque citoyen y vit en paix avec son voisin : *c'est un scandale d'union qui ne devrait pas rester impuni.*

On me l'a dit si souvent, qu'il faudra que je finisse par le croire. Les habitans de *Joigny* étaient, avant nos bouleversemens, les premiers *tambourineurs* de *France*; il n'y avait pas jusqu'au maire et aux échevins qui n'eussent toujours un *tambour* en écharpe; et les juges mêmes battaient la caisse en siégeant au tribunal : ce fait ne serait pas plus extraordinaire que les *pantins* que nos *conseillers de grand'chambre* faisaient danser dans leurs bonnets pendant l'audience.

*Il y a des folies qu'on ne devinerait jamais avant leur publicité, et que l'on ne peut concevoir après qu'elles sont passées.* On fait bien d'autres histoires sur les habitans de *Joigny*, et il n'y en a pas une à leur avantage : de là vient qu'ils sont malins et moqueurs; car *si vous voulez qu'un peuple soit aigre, peu sociable, et ennemi des autres, faites de ce peuple un objet de raillerie; donnez-lui des sobriquets, imputez-lui des torts ou des ridicules, il restera méchant, ou il le deviendra.*

Les temps et les goûts ont changé : on n'entend presque plus battre la caisse à *Joigny*; on s'y occupe, comme ailleurs, *des affaires publiques.*

*Rejennes*, cette voluptueuse retraite d'un prêtre, a déjà perdu toute sa décoration. Ses bois sont abattus; la maison reste sans ornemens, et comme isolée, au milieu d'une campagne.

Peu en deçà, nous distinguons *Auxerre* et sa vilaine porte, qui annonce une prison plutôt qu'une ville. Voilà ses boulevards à deux ou à quatre rangs d'arbres, suivant que le terrain l'a permis; ils ont deux mille sept cents pas de longueur, et le reste du contour extérieur d'*Auxerre* est de treize cents pas. J'ai pris ces mesures il y a long-temps, mais elles n'ont pas dû changer.

On nous avait fait trop de peur d'*Auxerre*;

nos passeports ont été visés sans examen, sans interrogation, sans nul délai; et le *citoyen municipal* qui nous expédiait si gracieusement, ne laissait pas d'être coiffé d'un *bonnet rouge*. J'ai déjà éprouvé que cette enseigne n'était pas toujours un signe d'arbitraire et de despôtisme : quelques honnêtes gens auront pris cette coiffure pour se sauver des persécutions, et pour en sauver quelques uns de leurs concitoyens. Que béni soit *Auxerre!* Je veux désormais chérir ce nom là autant que je respecte les riches coteaux de l'*Auxerrois* que le fils de *Semélé* favorisa de tous les temps.

*Samedi* 12.

Nous partons en *cariole* de renvoi qui doit nous mettre à *Rouvray*. On nous montre *Villefargeau*, qui est d'un aspect riant au bord de l'*Yonne*, et au bas d'un coteau. Ce village est à une lieue d'*Auxerre*. *Saint-Brix* en est à deux lieues. Une lieue en deçà, c'est *Cravant*, remarquable par de vieilles murailles et de vieilles tours.

Ayant fait encore une lieue, on trouve *Vermanton*, gros bourg qui n'est propre ni dans ses maisons ni dans ses rues. J'ai eu tort d'écrire qu'on est propre dans toute la *Bourgogne;* on ne l'est point à *Vermanton*, à *Auxerre*, à *Joigny*. Nous ne retrouverons l'entière propreté bourguignonne qu'à *Avallon* ou à *Viteaux*.

En face d'une grande route qui mène à *Vézelai*, il y a un moulin à vent; *Précy-le-Sec*, du même côté que le moulin, n'est aperçu que par son clocher. On laboure ici avec quatre chevaux médiocres ou quatre petits bœufs; la route est dure et pierreuse, c'est à la décharge des champs voisins, tous très arides et presque couverts de *laves*; ces laves de *Bourgogne* sont des pierres âpres et plates.

Une très belle rampe nous descend à *Lucy-le-Bois*, grand village dans une bonne vallée avec des prairies et des vignes; à demi-lieue, sur votre gauche et dans les terres, un château à la bourguignonne; *Vassy*, sur la route, est un petit village assez joli; *Sauvigny* vient ensuite; et puis *Cussy-les-Forges* où il n'y a plus de forges; c'est à une lieue de *Cussy* qu'on trouve *Sainte-Magnence*, joli village aux maisons blanchies.

Nous terminons notre septième journée au *Bourg de Rouvray*; je voulais demain aller à *Viteaux*; on m'en fait peur, on me conseille une traverse, et je crois prudent de suivre cette indication.

La cariole nous a quittés après quatorze ou quinze lieues de route depuis *Auxerre*; nous voilà à pied; je m'en afflige pour ma petite compagne, quoiqu'elle supporte les fatigues

avec autant de patience que de courage. Nous passons à un carrefour qu'on nomme la *Croix-cardinale*, et qui fait l'entrée de la route de *Lyon* par *Saulieu*; on descend bientôt dans un vallon étroit où coule un ruisseau à côté d'une église : ce lieu se nomme *Clermont*.

Ayant remonté ce vallon, vous aurez une vue spacieuse, des châteaux, des villages, des bois enfermés dans un cercle de collines.

*Velars* est un petit village sur une hauteur d'où l'on découvre *Bierre*, maison favorite du trésorier *Montigny*, homme riche autant que bienfaisant : il se plaît à bâtir, mais le goût dirige tous ses ouvrages.

*Maisonneuve* est un relais à quatre lieues de *Rouvray*; on y voit un château à tourelles; un monticule, au levant, domine *Pont-d'Aizé* où sont les ruines d'une ferme, d'un château et d'une chapelle; ici nous quittons le grand chemin, et, prenant à droite, nous trouvons *Brouillard*, nom de village assez singulier, mais que je me suis fait redire; il vient, je m'imagine, de la situation du lieu; vous y verrez un château dont la toiture, à haut comble, se termine en pans rabattus; c'est la belle mode du pays.

Il s'ouvre, devant *Pluvier*, une vallée nue, mais de bonnes terres. On voit sur la tête la plus élevée des collines, un château très délabré

par le temps; derrière ce château est un village: c'est *Charny*, dont la position n'est pas sans agrément. *Thorey* est plus bas et dans un territoire bien cultivé, mais nu d'arbres; jamais aucune route n'a moins gâté des voyageurs que celle-ci. Nous passons *Noidan* et *Villeneuve*, puis nous trouvons *Gissé*; ce lieu a de la vue et de la fraîcheur; et, au lieu de vignobles, il possède, avec de bonnes prairies, un bétail abondant. *Eguilley* a de jolis bois dans son voisinage, mais *Martrois* est sur une côte raide et pierreuse, dont le finage s'étend sur l'aride sommet des montagnes, jusqu'à *Sivrey* ou *Sivry* qui est dans un ravalement; ces terres élevées présentent une raboteuse et âpre surface que la charrue n'a pas ouverte sans efforts; cependant, elles reçoivent dans leur *gremium* pierreux, non seulement de l'orge, mais du *conceau*, et quelquefois le froment pur, qui même, dans les années qui ne sont pas très sèches, y vient assez beau et abondant.

Au sortir de *Martrois*, on commence à découvrir *Sombernon* dont on est encore à plus de deux lieues et demie. Oh! combien dans cette *thébaïde* de roches, sur ces hauteurs sans abri, nous avons soupiré pour *Sombernon!* Vous le remarquerez, *Priscus*, le campagnard de *Bourgogne* est laborieux et fort; vos *Bre-*

*tons* et même des *Neustriens* laisseraient en friches ce territoire désespérant; on a mieux fait, on en a ôté les pierres; une partie a servi à des murailles sèches, et du reste on a formé des masses comme des pyramides aplaties, où l'on voit croître des herbes et des buissons, tant la nature répugne à la stérilité; le surplus de ces maigres terrains est labouré, semé, et donne des récoltes chétives pour l'ordinaire, mais qui payent apparemment le travail de nos courageux défricheurs.

Le *château de Sombernon*, bâti à la moderne et sur un plan fort étendu, ne paraît point avoir été achevé; il est sans beauté, sans grace; on dirait qu'on n'a voulu bâtir qu'un hôpital ou une caserne. Cependant, un homme de cinquante ans, qui était tout à l'heure assis dans ce cabaret, à la même table que moi, m'a demandé avec beaucoup de sérieux, si le *palais de Versailles* est plus grand et plus beau que le *château de Sombernon*; je lui ai dit qu'ils sont tous deux très beaux; et le villageois s'est retiré aussi fier que content; mais *Tullie*, s'étonnant que j'aie ainsi trompé le vieux campagnard: ce villageois, dis-je à ma fille, goûte une vive satisfaction à admirer le château de sa paroisse, et ce plaisir innocent l'attache au lieu natal. *Il y a un avantage infini à aimer nos entours, et à croire que*

*rien ne leur est préférable; on ne va pas chercher le bonheur loin de soi, quand on le trouve auprès de ses foyers; ma chère* Tullie, *la vérité est bonne, mais il faut qu'elle soit utile.* Oui, oui, a repris *Tullie*, et je comprends qu'on aurait mal fait de parler avec plus de sincérité à l'honnête villageois.

Ceux qui suivent la grande route ne font que côtoyer *Sombernon*, la poste même n'y relaye pas; mais, venant du *Martrois*, nous avons tout le bourg à traverser; sa principale rue est en rampe avec un parapet au dessous duquel est une rue basse très propre, car nous avons retrouvé la propreté bourguignonne.

On est encore ici à plus de sept lieues de *Dijon*, et nous avons dépassé de huit milles le redoutable *Viteaux* qui est à la chasse des *suspects*. Vous remarquerez, à un quart de lieue de *Sombernon*, en descendant la côte, un monticule arrondi en cône, et qui porte sur sa croupe, du côté du nord, un petit village: c'est *Nesmond*.

Cette côte descendue, et au moment que vous vous apercevez que ce monticule n'est pas conique, mais s'allonge vers le *sud-est*, il s'ouvre, à votre droite, vers le couchant, une *baye* plus large que profonde, et qui est parsemée de noyers.

*Pont-de-Panis* a des maisons bourgeoises assez

jolies; à votre gauche est un petit vallon que se partagent des prairies et des labours; entre ces prairies coule la rivière d'*Ouche*, qui, de sa source à son embouchure, compte environ quinze lieues, et fait ce trajet sans gloire, mais sans bruit.

*Fleurey*, sur la rive gauche de l'*Ouche*, est le village le plus beau et le plus richement habité de tous les environs dijonnais; un peu plus bas, et du même côté, est *Velars*, nom qui s'est déjà rencontré sur cette route. *Lacude* est sur le chemin; c'est le dernier relais; on passe *Plombières*, village riche en fruits. Voilà l'emplacement des *chartreux*, il n'est presque plus reconnoissable; et voilà le *jardin de l'arquebuse*, un des bienfaits du généreux *Chartraire de Montigny*.

J'entre, sur le soir, dans ma ville natale, un mardi, quinze octobre, ou le dixième jour depuis notre départ de *Soissons*.

Salut à *Priscus*.



## INDICATIONS

### SUR LE VOYAGE N° 31.

---

1793 ET 1794.

# VOYAGES

## DE DIJON A GUEUGNON,

## A MONT-CÉNIS,

ET

## AU MONT-AFRIQUE.

72 LIEUES.

Quel droit vous a rendus maitres de notre France?
Mais sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des sujets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.

LA FONTAINE.

N° 32.

# ITINÉRAIRE.

Nov. et déc. 1793, et mars 1794.

| | | LIEUES. | |
|---|---|---|---|
| DE DIJON. . . . . | à Beaune. . . . , . . . . . . . . . | 9½ | |
| | Châlons . . . . . . . . . . . . | 8 | |
| | Charoles par Jonchy. . . . . | 14 | |
| | Paray. . . . . . . . . . . . . . | 2½ | |
| | Gueugnon. . . . . . . . . . . | 2½ | |
| | | | 36½ |
| DE GUEUGNON. | à Mont-Cénis. . . . . . . . . . | 8 | |
| | au Creusot . . . . . . . . . . . | 1 | |
| | à Chagny . . . . . . . . . . . . | 7 | |
| | Dijon. . . . . . . . . . . . . | 13½ | |
| | | | 29½ |
| VOYAGE-PROMENADE | | | |
| DE DIJON. . . . | au Mont-Afrique et retour. . . . . . | | 6 |
| | TOTAL. . . . . . . . . . . | | 72 |

# VOYAGES
## DE DIJON A GUEUGNON,
## A MONT-CÉNIS,
## ET
## AU MONT-AFRIQUE.

### A MA FILLE TULLIE, A PARIS.

*Châlons-sur-Saône, le samedi* 16 *novembre, à huit heures du matin.*

CETTE ville me plaisait, mais avec *Tullie* : *Tullie* est loin de moi, et il me reste à peine l'espérance de revoir quelques momens la douce compagne de mes voyages.

*Dimanche* 17.

Nos *Châlonnais* sont presque tous en *bonnets rouges.* Les rues et les places ne portent plus que des noms *allusifs* à la *régénération française* : c'est le *quai de l'Égalité*, c'est la *rue des Piques.* On

planta ici l'*arbre de la montagne*, il n'y a que deux jours, et cette fête fut éclairée des flammes d'une bibliothèque épiscopale.

*Lundi* 18.

Je refais à *Châlons* toutes nos promenades, ma chère *Tullie*, et je tâche de me rappeler ce que nous disions dans ces courses innocentes; ces souvenirs soulagent un instant mon ame oppressée.

*Mardi* 19, *au soir.*

Une première colonne de l'*armée révolutionnaire* séjourne ici, faisant route pour *Lyon :* cette armée fait la guerre à tous les signes religieux; elle abat les statues des saints, elle renverse les croix : c'est se donner trop de peine. Il suffisait d'un *décret* pour la suppression des images partout ailleurs que dans les lieux destinés au culte ; mais, ce qu'on ne ferait pas violemment aujourd'hui, on ne le croirait pas assez *patriotique*.

Je pars pour *Gueugnon :* c'est un pays de bois; j'espère y être plus en sûreté qu'à *Dijon*.

*A Jonchy, le mercredi* 20, *à sept heures du soir.*

Après *Givry*, où nous avons passé ensemble, on trouve *Saint-Nazaire*, qui est un joli village; il va gravissant une colline assez droite, et se partage aux deux côtés de la route, le chemin est

beau; on a, sur la droite, des coteaux vignobles bien cultivés et bien habités; en deçà, je trouve moins de vignes, mais des prairies, des bois, et différentes cultures ; en deçà encore, et étant toujours en pays montueux, on passe quelques villages, puis on arrive à *Jonchy*, que l'absence du jour m'empêche de reconnaître. On me dit que *Jonchy* est une ville, et je l'écris que c'est une ville, mais elle doit être fort petite.

*Jeudi 21, à 6 heures du soir.*

PARTI avant l'aurore, je roulais sur une voie douce et unie, quand l'essieu de mon misérable char crie et se rompt; c'était à trois quarts de lieue de *Jonchy*, près du village de *Belvel.* J'entends de loin des batteurs en grange; je m'approche, et leur demande l'hospitalité. Le maître était parmi eux: il s'avance au-devant de moi, et m'accueille avec des égards dont je suis attendri, et qui m'étonnent en ces temps de défiance et d'éloignement. Ce citoyen, père d'une famille nombreuse, et cultivateur aisé, se nomme *Dubost:* il est officier municipal, et m'a paru très digne, comme très capable des honneurs et des devoirs de la magistrature; il a des principes républicains sans exaltation, et il montre une profonde horreur pour les traîtres qui veulent nous reporter au despotisme par leurs excès.

Une charrette a remplacé mon cabriolet, et je suis parti, laissant un tribut d'estime et de reconnaissance à la maison hospitalière qui m'avait si honnêtement prêté son abri.

Les campagnes que nous parcourons ne manquent pas d'agrément jusqu'à *Saint-Bonnet;* mais l'air n'est pas sain dans cette contrée, ou bien les eaux y sont malfaisantes; car, à *Belvel*, on n'annonçait pas beaucoup de vigueur; et les habitans de *Saint-Bonnet* ont tous la fièvre. On voit, sur la droite de ce village, en y entrant, et sur un monticule, un vaste château qui doit jouir de plus de salubrité que *Saint-Bonnet.*

Il est nuit quand nous arrivons à *Charolles;* je t'écrirai demain ce que j'aurai pu apprendre de ce chef-lieu de canton.

*Vendredi* 22.

*Charolles* est une très petite ville, et qui n'est point jolie; l'auberge où l'on m'a descendu, est sous les murs d'une tour qui sert de prison à des *suspects*. On ne s'était entretenu autour de moi que des *arrestations* qui se multiplient partout, et dont l'effet est plus terrible encore que ce nouveau terme n'est barbare; j'en ai été continuellement occupé : je croyais, à chaque instant, voir entrer les sbires de la faction persécutrice; il ne me restera donc de *Charolles* qu'un souvenir sombre et lugubre.

Sortant de cette ville, on entre bientôt dans une forêt qui serre la route des deux côtés. Les campagnes ne commencent à se découvrir que vers *Paray-le-Monial,* qu'on nomme aujourd'hui, plus brièvement, *Paray*. Ce lieu est joli, mais en situation un peu marécageuse.

En deçà de *Paray* le sol est graveleux, et ne produit que des seigles; nous quittons la grande route pendant une demi-lieue, traversant des fonds arides, et quelques ruisseaux; nous rejoignons le grand chemin, étant encore à quatre milles de *Gueugnon*, et en ayant fait un peu plus de six depuis *Charolles*. Ma mesure est toujours celle des postes, ou par approximation.

A la droite du chemin sont de bas coteaux avec des fermes et des villages; on y voit aussi quelques vignobles; le bas est en prairies médiocres: tout le reste est en seigles ou avoines.

A ma gauche, la vue est plus large, et le pays n'est pas meilleur; mais il est également cultivé. L'*Arroux* coule au pied des collines de l'*ouest*; j'aperçois plusieurs châteaux, mais peu habités aujourd'hui.

*Gueugnon* est un joli bourg bâti au bord de L'*Arroux*. Il y a de belles forges en cet endroit, et qui appartiennent à un de mes camarades de classes, avec qui je viens renouveller connaissance.

*Même jour, à 11 heures du soir.*

AH! *Tullie!* où suis-je? J'espérais, dans une campagne écartée, trouver du repos et de la sûreté; mais *Gueugnon* a aussi son *comité de surveillance.* Le président, qui est un tailleur de pierres, m'a bien comparé avec mon signalement, m'a fait cent questions, *et toujours au singulier:* puis il m'a dit : *tu es connu de* Perrot ? *tu peux passer, car celui là* marche au pas : *tâche d'y marcher de même, ou nous te retrouverons.*

Voilà l'accueil des *surveillans de Gueugnon*, qui n'est qu'un bourg, mais qui vaut bien nos meilleures villes, pour *marcher au pas.*

*Samedi 23.*

CE matin je m'arrache de mon lit avant le jour; le sommeil y avait à peine fermé mes yeux. Je suis troublé de mon isolement, et épouvanté de la distance qui me sépare de mes habitudes, et de toi, mon enfant, qui m'occupes avant tout. Je suis sorti pour reconnaître la terre que j'habite, et, malgré le voile sombre qui ensevelit presque entièrement mes facultés, il m'a semblé que si j'avais eu ici le *compagnon* de mes courses, j'aurais pu y admirer une vallée plate bien arrosée d'eaux vives, et fermée de prochains coteaux dont les hauteurs inégales, plantées, cultivées, habitées, festonnent richement un horizon cham-

pêtre; mais la tristesse marche à côté de ton père pour accroître ou entretenir ses regrets.

*Mardi* 26.

Je vais quitter *Gueugnon*, ma chère fille; le projet qui m'y avait conduit, ne peut s'exécuter: mon ami de collége m'a fait d'abord le plus gracieux accueil; et voilà qu'après quatre jours il est déjà ennuyé de son hôte; je l'embarrasse, je l'effraie; il craint qu'on ne l'accuse de recéler un proscrit. Je me trouve forcé de retourner à *Dijon*, bien que cette ville soit en proie aux cruels anarchistes.

Jouis de la santé, chère *Tullie*, et que chaque jour ajoute à ton instruction et à tes vertus! Je t'écrirai de ma route, et, par le récit de mon voyage, je me distrairai peut-être de mille idées qui surchargent mon esprit. Adieu.

---

*Vendredi* 29.

Le pays est maigre, côtueux, et boisé de *Gueugnon* jusqu'à la petite ville de *Toulon*. Le chemin est âpre, le sol ingrat, les campagnes montueuses de *Toulon* à *Mont-Cénis*, qui n'est qu'un bourg planté dans la moyenne région, pour y être en butte à tous les vents et à toutes les intempéries de l'air. Cependant, ce petit lieu est agréable, il est bien habité, assez bien bâti, *et il a de bonne eau.* Je fais cette remarque à *Mont-Cénis*, parce

que tout à l'heure nous ne serons plus aussi favorisés.

Je compte dix mille de *Toulon* à *Mont-Cénis*, qui est encore à une lieue du *Creusot;* nous n'avons rien vu ensemble de plus misérable : il faut te représenter un vallon étroit, mais étendu, dont les sommets sont depuis long-temps découronnés d'arbres. Il y a dans ce vallon des puits d'une grande profondeur, par où l'on tire, comme à *Valenciennes*, mais moins abondamment, le charbon fossile qui sert à alimenter des forges. La mine de fer est apportée de deux lieues au *Creusot*, pour y être convertie en canons, en boulets, en *obus;* mais la fonte serait trop aigre, ou le fer trop cassant, s'il était mis en fusion par le charbon minéral, tel qu'il sort des puits; il faut le *déphlogistiquer*, c'est-à-dire, lui enlever, par le moyen du feu, toutes les parties qui le font différer de la qualité plus douce des charbons de bois: cette opération, qui le réduit au tiers, se fait dans des fours isolés, bâtis nombreusement sur une ligne parallèle aux forges; on éteint ce charbon recuit, et on l'emploie ensuite selon le besoin.

Le fond de notre vallée est noir comme les matières qu'on y brûle ou qu'on y travaille; on n'y marche que sur des cendres ou *scories*, qu'on nomme *machefer;* on répand ce *machefer* sur les

routes : et c'est de là apparemment qu'on a dit une *route ferrée*.

Voilà presque une leçon scientifique ; mais je ne suis savant que pour toi, ma fille. Mon devoir, auprès des doctes, est de me taire et d'écouter.

Les habitans du *Creusot* ont généralement un teint maladif. On travaille beaucoup, on gagne peu ; on boit de très mauvaise eau : d'autres causes encore font, qu'à quarante ans, un homme est vieux dans ces ateliers de *Mars* et de *Vulcain*, qui occupent environ douze cents personnes.

Un tel établissement est aussi mal placé qu'il pouvait l'être; tout s'y fait par charrois, les frais sont immenses : et de là vient que, malgré le trop modique salaire des ouvriers, il faudrait que cette entreprise tombât, si elle n'était soutenue par le gouvernement.

Mais entrons dans une des forges; voyons, par deux rivières de feu, remplir l'énorme tube qui sers d'étui à une pièce de canon de 36.

Après que la pièce est coulée perpendiculairement, on jette, sur la culasse encore rouge, une poussière de charbon ; on laisse, dans cet état, la pièce se refroidir; il y faut quarante-huit heures, même en hiver. On pèse la pièce, et on la met sur le tour pour être *forée*, ou creusée : car on la coule pleine.

Ma fille serait bien surprise du long travail

qu'exige un *boulet;* le couler dans son moule, n'est que la première et la plus grosse façon; il reste à achever ce globe homicide. L'inspecteur le jugeant bien coulé, on le met au feu jusqu'à rougir; on le pose ensuite sur une demi-forme concave, où un ouvrier, avec une grosse lime, abat les surfaces trop élevées; et, ayant retourné et limé plusieurs fois son boulet dans le demi-moule, le donne à un autre ouvrier pour être battu sous le marteau; c'est cette dernière épreuve qui l'amène à sa perfection.

On sait bien qu'une boule imparfaite serait aussi meurtrière qu'un boulet bien fini, mais le canon en serait cylindré à l'intérieur, la pièce durerait moins, et serait plus sujette à *crever;* ainsi, il faut encore et de l'étude et de l'art et des soins très multipliés pour tuer les hommes.

Un *obus*, qui est une petite bombe sans anses, m'aurait semblé plus difficile à parfaire qu'un boulet, et il y faut pourtant moins de façon, si ce n'est dans le moule qui reçoit la matière fluide.

La nuit était déjà close, et je regagnais mon auberge, quand mon guide m'a averti de me retourner et de faire face à la vallée. Ah! quel imposant et horrible spectacle! Le bruit répété des marteaux, le bruit des machines multipliées, la fumée des fourneaux, le mouvement des

pompes, le feu des fours où se prépare le charbon, le feu des forges qu'on ne laisse jamais éteindre que pour les réparer; quelques voix lugubres chantant des airs tristes au fond de cet *Etna* à cent bouches; et le hurlement des chiens qui errent entre les huttes des *cyclopes*; et le silence vaste des campagnes qui dominent ces volcans, et le souvenir des destructeurs motifs qui les embrâsaient tous à la fois; ces pensées et ces images, en m'arrachant quelque admiration, m'inspiraient une horreur profonde pour les meurtres dont tant de travaux étaient l'unique objet!

Oh! ma *Tullie!* s'il m'était encore donné de pouvoir jeter un regard doux et riant sur l'avenir, peut-être j'y entreverrais une époque de calme, où, rendue à ma tendresse, je pourrais t'apprendre, en de nouveaux voyages, à étudier les campagnes et les hommes! Peut-être qu'ensemble nous visiterions ce *Creusot*, aujourd'hui si formidable, mais qui alors n'allumerait ses feux que pour le commerce et l'agriculture. Ah! viennent ces heureux jours, et qu'il puisse me rester encore quelques momens de sécurité sur la terre!

*Samedi 30.*

Je continue ma route à pied, seul avec mes pensées et avec toi, mon enfant, car tu m'es

toujours présente ; je suis parti tard contre mon dessein, mais j'avais oublié hier un atelier intéressant, c'est celui où l'on fabrique des verres, façon de *cristaux*, tels que tu en as vû ciseler sur le tour dans quelques boutiques du *Palais-Royal;* la forme de cet atelier est un cône extrêmement élevé, et solidement bâti ; je suis entré avec le directeur dans tous les détails et toutes les opérations de cette fabrique; je te les rendrais sur ce papier, mais il est des leçons qu'on ne donne ou qu'on ne reçoit utilement qu'en présence des objets.

Me voici sur un grand chemin ; le froid est sombre et noir ; une brume épaisse me dérobe les campagnes jusqu'à *Couches* qui est un passable bourg à trois bonnes lieues du *Creusot.*

Je trouve, au sortir de *Couches*, un vieux château qui communique au chemin de poste par un pont ; la traverse que j'ai prise passe sous ce pont. Ici, la campagne prend de l'intérêt; on suit des prairies grasses sous un coteau couvert de bois; bientôt on trouve *Nyon*, joli village, et, un peu en deçà, on voit les coteaux de *Dhénevis.*

J'espérais me rendre à *Chagny* avant la fin du jour ; je me fourvoie dans une traverse, j'arrive fort tard, et je descends à *l'artichaut*, petite auberge qui n'a guères plus d'apparence

qu'un cabaret, et jamais je ne fus mieux logé. Les maîtres, les domestiques, la table, le lit, tout est bon; et avec toutes ces félicités, le lendemain au départ, on paye moitié moins qu'il n'en coûterait dans la plus sale *posada*, ou dans la *cantine* la plus dépourvue; puissent donc le monsieur et madame *Martin* prospérer de jour en jour pour l'honnête accueil qu'ils m'ont fait, et qu'ils font à tous les voyageurs!

*Dimanche 1er décembre.*

J'ai bien expié ce soir l'hôtellerie de l'*artichaut;* j'avais passé debout à *Beaune* et à *Nuits;* la fatigue m'arrête aux *barraques* de *Gevrey*, où les auberges n'ont plus d'enseignes, parce qu'on a découvert aux *barraques* qu'une enseigne de cabaret était un signe d'*aristocratie;* je cherchais donc vainement où je pourrais prendre gîte, quand on m'a crié : *demandez vous une auberge? En voici une.* J'entre dans l'auberge où l'on m'avait appellé, et je reconnais la maison où nous descendîmes avec M. *Letard* en revenant de *Chambolles*, pour des acquisitions que je n'eus pas le bonheur de faire; c'étaient encore les mêmes hôtes, mais ce ne fut pas le même accueil; j'arrivais à pied; on me permet pourtant de me chauffer *à la cuisine;* puis, quand il plaît à Dieu, on me sert un souper fort court

que je paie fort cher, et je vais me mettre au lit, un peu moins content de M. *Fisquet* que je ne l'avais été de M. *Martin.*

*Dijon lundi 2.*

La nuit m'a paru longue, et j'étais debout avant six heures; il n'en était pas huit quand j'ai traversé le *faubourg d'Ouche*, ayant fait déjà trois lieues de poste, mais un froid vif m'aidait à marcher.

Bonjour, *Tullie*, je t'embrasse comme je t'aime, ma chère enfant, avec un vive tendresse.

wwwwwwwwww

# VOYAGE-PROMENADE

## AU MONT-AFRIQUE.

*Lundi 10 mars 1794.*

On vit toujours ici dans la consternation ; je n'y vois que ma sœur ; son mari me demanda hier si je voulais l'accompagner au *Mont-Afrique*, et nous sommes partis ce matin à portes ouvrantes.

On sort par la *porte d'Ouche*, et, ayant traversé *Larrey*, on suit un chemin montant et tout découvert jusqu'à *Gouville*, dont la position sauvage ne m'aurait pas déplu lorsqu'on pouvait jouir de quelque sûreté dans les campagnes

La maison de *Gouville* plonge à pic sur une vallée étroite et profonde, toute fourrée de taillis; on voit *Dijon*; on découvre une plaine immense; la vue se porte jusques sur les *Alpes helvétiques*.

*Corcelles*, médiocre village, est à une demi-lieue de *Gouville*, et deux lieues de *Dijon*; l'é-

glise est sur le penchant de la montagne, et domine le village entier; nous en avons vu aujourd'hui enlever deux petites cloches qui faisaient toute la sonnerie de l'endroit.

Le penchant de la montagne, de ce côté, et son vaste plateau, sont couverts de taillis qu'on coupe sans règle et sans ménagement, chaque *Corcelais* se croyant aujourd'hui le maître de ces petits bois et de la montagne même. Le bétail paît en liberté dans ces broussailles, et y fait encore plus de mal que la serpe.

Ce qui n'est pas boisé sur la pente du mont, est planté de vignes ou labouré. La pointe du *sud* est une roche grisâtre, nue, escarpée, qui présente d'un peu loin les bases d'un château démoli.

*Flavignerot*, bien plus petit que *Corcelles*, est de l'autre côté du *Mont-Afrique*, presqu'au fond d'une vallée sombre, froide, et dans un site prisonnier; je ne devine pas quelle récolte peuvent faire les gens de *Flavignerot;* aussi, leur curé, qui leur dit hier sa dernière messe, tirait à peine *quatre cents francs* de ce bénéfice. Le presbytère n'est qu'une crêche humide et fort éloignée de l'église ou plutôt de la chapelle paroissiale qui est presque attenant à un cabaret; nous avons trouvé dans cette taverne dix à douze paysans qui buvaient et chantaient

en se promettant que bientôt ils allaient être riches : CAR ON TRAVAILLAIT POUR CELA. *Je t'en prie, ma fille, enrichissons ces ivrognes, réalisons tout à l'heure pour eux, le précepte et le vœu de M.* Marat ; *combien de temps penses-tu que durera leur fortune ? Ils ne savent pas qu'il faut apprendre à être riche pour l'être sans danger. Ces gens vendraient demain la portion de territoire dont on les gratifierait aujourd'hui. On souffre à voir d'un côté une extrême indigence, et de l'autre côté une opulence excessive ; il faudrait pouvoir rapprocher ces deux termes ; la compassion, la justice même, le demanderaient ; mais prétendre établir un niveau, et maintenir cet équilibre, c'est une chimère qu'il n'est tout au plus permis que de rêver.*

La pointe *nord* du *Mont-Afrique*, intéresse par la variété des tableaux, et la multitude des objets ; des rochers nus et presque perpendiculaires à une vallée plus profonde que large, m'offraient une escabelle imposante ; j'ai été m'asseoir sur l'un de ces piédestaux aussi vieux que le monde ; et, delà, je dominais au loin ; mon œil planait à loisir sur des montagnes environnantes ; je voyais comme à mes pieds, *Notre-Dame-de-l'Étang ;* et, dans la même direction, mais tirant un peu à l'*est*, je découvrais *Lacude, Velars, Lantenay, Pasques, Presnois, Etaules*

et une quantité d'autres villages. Je distinguais clairement le *château de Sombernon*, que ma vue franchissait pour aller se perdre au loin dans l'espace et dans l'infini; rien ne manquait là aux goûts de mon esprit, et aux jouissances de mon cœur, que de partager avec *Tullie* ces purs et innocens plaisirs.

Il a fallu pourtant m'arracher à l'ivresse de ces contemplations; ton oncle chassait assez stérilement; nous sommes redescendus à *Corcelles*, qui m'a paru plus pauvre, parce que je l'ai vu avec plus de détail.

Adieu, chère *Tullie*; une dame de ta connaissance te remettra mes lettres à *Passy*.

# INDICATIONS

## SUR LE VOYAGE N° 27.

---

*Page* 234.

*La nuit était close.....*

C'est une peinture fort ressemblante de la *vallée du Creusot*, à l'heure et au moment que je la dessinais pour mes souvenirs.

*Page* 241.

*Je t'en prie, ma fille, enrichissons ces ivrognes......*

Voilà, dans une demi-page, ce que l'on peut dire peut être de plus concluant sur cette vieille question de *l'égalité des fortunes*, ou de *la loi agraire.*

1796 A 1800.

# FRAGMENS DE VOYAGES

## DE PARIS A LYON,

ET

## AUX ENVIRONS DE LYON.

132 LIEUES.

*Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exul,*
*Scribam......*

HOR.

Nº 33.

# ITINÉRAIRE.

| | | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1796. | Oct. | DE PARIS. . . à | Sens. . . . . . . . . . . . . | 28 | |
| | | | Auxerre. . . . . . . . . . | 14½ | |
| | | | | | 42½ |
| | Nov. | D'AUXERRE. . à | Châlons. . . . . . . . . . | 41½ | |
| | | | Tournus. . . . . . . . . . | 6 | |
| | | | Mâcon. . . . . . . . . . . | 8 | |
| | | | Villefranche. . . . . . . . | 9 | |
| | | | Lyon. . . . . . . . . . . . | 7 | |
| | | | | | 71½ |
| | | VOYAGES-PROMENADES | | | |
| 1798. | Fév. | DE LYON. . . à | Irigny et retour . . . . . | 4 | |
| 1800. | Sept. | DE LYON. . . à | Savigny et retour. . . . . | 14 | |
| | | | | | 18 |
| | | | Total. . . . . . . . . . . . . | | 132 |

# FRAGMENS DE VOYAGES

## DE PARIS A LYON,

ET

## AUX ENVIRONS DE LYON.

PARMI les grandes villes de *France*, celle que j'aurais le moins voulu habiter, c'est *Lyon*, où le sort me conduit. Le sort, depuis quelques années, est devenu bien fâcheux pour une partie des Français. Les pères de famille, qui jouissaient d'un honnête patrimoine, et ceux qui, par leurs travaux, avaient acquis une fortune légitime, ont vu disparaître les rentes et les capitaux par l'échange forcé des valeurs réelles contre un vain et stérile papier.

Voilà ce qui me conduit à *Lyon* avec ma fille *Tullie*.

*A Lyon, le mardi 8 octobre.*

J'AI perdu la moitié de mes feuilles *crayonnées*; je vous copie ce qui m'en est resté ; c'est

plus de soixante lieues sans aucun détail. Nous en arriverons plutôt; et *tel journaliste, qui n'aura lu que cette ligne de mes cahiers, dira, en me persifflant avec la grâce naturelle à ces messieurs, que c'est bien dommage que je n'aie pas perdu ainsi toutes mes relations; mais, qui navigue à la vue des côtes barbaresques, doit s'attendre à y rencontrer des forbans, genre d'hommes qui ne subsistent point par l'équité, et qui ne connaissent guères qu'en théorie la modération et la justice.*

J'avoue que la plupart de nos critiques ont des lumières suffisantes pour bien apprécier un ouvrage de littérature; mais, à être équitable, on serait quelquefois sérieux, et il faut amuser ses abonnés; il faut les égayer par des sarcasmes; on a besoin d'être méchant pour plaire, et l'on se refuse rarement à cette volupté. On serait tenu, pour bien analyser un ouvrage, de le lire sans omission ni lacune: cela serait bien long, bien laborieux; et l'on a sitôt fait de juger par la table du livre! Il reste à savoir maintenant si cette manière de critiquer est bien d'un honnête homme.

La *Roche en-Bernis*, à deux lieues en-deçà de *Rouvray*, n'est qu'un long village; beaucoup de pierres de grès s'élèvent en roches isolées sur ces campagnes sablonneuses. Cette vue nous suit jus-

qu'à *Saulieu*, et encore après cette ville, dont les prochains dehors sont agréablement champêtres.

*Arnay* n'est pas plus joli que *Saulieu; Yvry* et *Maupas* sont deux villages avec relais de poste. Toute cette contrée n'est que bois ou pâtures; l'air en est humide et malsain, surtout vers l'*Écluse*, village bourbeux et enfoncé.

Le pays est plat, et les terres bonnes de *Châlons* à *Sénecey*, bourg considérable où se voient plusieurs jolies maisons. *Sénecey* a, de plus, un château, et, tout auprès de ce château, un petit promenoir public.

Après *Sénecey*, les campagnes sont plus variées; elles sont belles au village de *Piémont*, situé sous une côte raide, mais cultivée, plantée, habitée, avec autant de richesse que d'agrément.

D'ici on descend toujours jusqu'à *Tournus*, où est une auberge qui mérite d'être recommandée aux voyageurs; c'est l'*ancienne poste*. Elle n'a ni l'éclat ni l'immensité de l'*hôtel d'Angleterre* que *Desaint* a rendu si célèbre à *Calais*, mais elle en a tous les avantages essentiels : on est bien reçu, promptement servi, bien logé, bien nourri, bien couché, et le tout à un prix infiniment raisonnable.

Il faut convenir que, même en *France*, une bonne et honnête auberge est difficile à rencon-

trer : cela tient à des préjugés vaniteux et irréfléchis; on ne sait point s'honorer de son état; on confond, par orgueil même, le bouchon d'un cabaret, et l'enseigne d'une auberge ; on ne voit pas que l'un est voué à l'intempérance, et que l'autre est comme réservé à l'hospitalité. On garde au fond de soi l'idée que la profession d'aubergiste n'est pas honorable, et l'on fait tout ce qu'il faut pour la déshonorer; on est impoli avec les hôtes, et on leur fait payer leur dépense au quadruple; on se hâte de faire fortune pour mettre bas l'enseigne; on tâche d'oublier et de faire oublier qu'on a été aubergiste. Un mauvais raisonnement produit tous ces faux calculs; mais supposez des hommes comme *Desaint* et *Caron*, qui sentent le prix de leur état, et veulent le transmettre à leurs enfans, ils se conduiront avec décence envers les hôtes, afin d'en obtenir aussi des égards : ils n'exigeront pas six livres pour ce qui ne doit être payé que trente sous. Le bon sens les a instruits dans une arithmétique plus sûre; le premier compte chasse les voyageurs, l'autre les rappelle : qui est-ce qui connaîtra, sans en respecter le maître, la modeste auberge de l'*Artichaut*, à *Chagny*?

J'étendrais cette digression au delà des pages qu'elle me fait écrire, que je trouverais toujours à conclure qu'on doit de l'estime et de la recon-

naissance à un bon et honnête aubergiste ; mais partout on ne laissera que du mépris au cupide tavernier qui, mettant ses hôtes à rançon, les insulte encore en les dévalisant. J'ose dire que l'un et l'autre cas seraient punissables en bonne police.

*A qui serviront ces règles d'hôtelleries? Je n'en sais rien; car, à prêcher l'équité, on ne fait guères de disciples; mais ces maximes, recueillies par l'expérience, si elles n'inspirent pas de la délicatesse à nos aubergistes, j'espère au moins qu'elles n'en pervertiront aucun.*

On trouve, à deux lieues de *Tournus*, le village de *Monbley*, joli par sa position, et plus joli par ses dehors : ce sont des coteaux plantés de vignes, des campagnes en pleine culture, des prairies; tout cela entremêlé de maisons bourgeoises qui annoncent l'aisance, le bonheur, le délassement.

Bientôt ces terres s'aplanissent, on ne voit plus que de loin les coteaux vignobles. On nous fait remarquer, à notre droite, les restes du *château* incendié *de Sénozan* ; cette œuvre *vandalique* fut celle des soldats de *Robespierre* pendant la longue anarchie qui a désolé et presque ruiné la *France*.

*Mâcon* est plus grand que *Châlons*; son quai est moins régulier, mais plus étendu ; *Châlons* est sale, et *Mâcon* l'est davantage.

Aux approches de *Villefranche*, sur votre droite, dans un vallon étendu, et entrecoupé de coteaux que dominent des montagnes élevées, vous commencez à pressentir une grande ville, et une ville opulente. Ce n'est pas de ces *bastides marseillaises*, qui n'ont souvent qu'une perche de territoire, ce sont de véritables domaines, mais très inégaux dans leurs *pourpris*. L'ensemble est riant, vif, animé; il donne à la fois l'idée de l'industrie des villes, et du bonheur des champs; et cette vue si diversifiée porte avec soi une leçon morale; elle dit à la jeunesse : voilà le prix qui vous attend, mais c'est par le travail qu'il faut mériter le repos.

*Villefranche* m'a rappelé le *ministre Roland* né dans ce canton; il avait des lumières, du désintéressement, et de bonnes vues; mais il parlait trop de ses vertus; il indisposa ceux qui n'en avaient point; ils ont assassiné la femme sur un échafaud, et forcé le mari à se tuer comme *Caton*, avec un peu moins d'éclat et tout aussi peu d'utilité.

*Anse* est un sale village qui pourrait passer pour un bourg, et qui a pris, ou à qui l'on a donné le titre de ville. On n'est point avare de ces qualifications. Le fisc y gagne, car aussitôt qu'un village s'est intitulé ville, le lendemain

on y plante une barrière, on y met des commis, et voilà des *octrois*, avec tous les accessoires.

*Les Echelles* auront été nommées ainsi de leur situation, parce qu'on commence de là à monter jusqu'à *Lominet*, placé presque au haut d'une côte raide et droite, mais qui offre, dans ses différens aspects, une vue large, et quelquefois belle; on a toujours sur la droite, en gravissant cette côte, un bassin anfractueux, tout hérissé de petits monts inégaux, tout parsemé de bouquets de bois plus que de cultures, et avivé par des maisons fort rapprochées; les unes assez riches, la plupart médiocres, quelques unes à demi aperçues dans le fond des vallées, et d'autres qui s'élèvent par étages jusques sur la tête du *Mont-d'Or*.

*J'entre à* Lyon, *et j'ai pensé ne pas le reconnaître; on dirait que l'ennemi n'en a été délogé que d'hier; ce n'est que décombres et ruines.* Il s'en faut de beaucoup qu'on soit tranquille en cette grande cité; les *réactionnaires* y sont aussi *tueurs* que l'étaient les *jacobins*, qu'on appelle ici *Mathévons;* je n'ai pas demandé l'origine de ce terme.

Adieu, mon cher *Kérisbien*.

# VOYAGES-PROMENADES

## AUX ENVIRONS DE LYON.

Ami, qui êtes toujours présent à mes souvenirs, et qui n'avez pas cessé de vivre pour mon cœur, souffrez-moi la consolante illusion de m'entretenir encore avec vous, de vous confier mes peines, ainsi que mes plaisirs; de vous interroger sur mes desseins; de vous dire mes succès ou mes disgrâces; laissez-moi, *Priscus*, la douce idée, que parmi les ombres on s'occupe encore de ceux que l'on a aimés.

Vous vous rappellez, *Kérisbien*, avec quelle répugnance je venais m'établir à *Lyon*, à la fin de 1796: c'était le temps des *réactionnaires;* tout homme qui prétendait avoir reçu une injure des *bonnets rouges*, s'en faisait justice lui-même en tuant son ennemi; et aucune ville ne fut plus souillée de ces vengeances meurtrières que le chef-lieu de notre *département du Rhône;* mais peu à peu l'ordre s'y rétablit, et l'habitude enfin me faisait trouver quelques charmes dans

le séjour de *Lyon*, lorsque inopinément je reçois l'ordre de me rendre dans le *Bas-Languedoc* pour un service maritime dans les ports d'*Agde* et de *Cette*. Fléchissons sous la fortune; obéissons à de contraignantes destinées; je pars tout à l'heure avec *Tullie*.

# VOYAGE-PROMENADE

## A IRIGNY.

J'AVAIS vingt petites relations de vingt promenades charmantes aux environs de la grande ville qu'on m'oblige de quitter ; je ne retrouve que deux de ces feuilles, et je vous les envoie.

*Irigny* est un beau village à deux lieues de *Lyon*, sur une hauteur qui domine le *Rhône*. Nous sommes descendus en bateau jusqu'à la *Mulatière ;* c'est une courte navigation, mais agréable ; l'œil s'y promène doucement sur les coteaux de *Fontanière* et de *Sainte-Foi ;* le chemin par terre est trop près des objets ; il est étranglé, difficile, glissant, et même dangereux en plusieurs passages ; on nomme cette voie *les étroits : Rousseau* en a parlé dans ses *Confessions.*

Descendus au *pont de la Mulatière* qui termine *l'allée de Perrache*, et qui couvre la *Saône* vers son embouchure, nous prenons par la *Saussaie*, ou ce qu'on nomme ici les *Brettaux*

*d'Oullins*, que le *Rhône* inonde dans ses débordemens. On passe assez près de *Pierre bénite* qui est une verrerie au bord du fleuve. Il faut gravir une côte assez difficile pour arriver à *Irigny*, meublé et environné de domaines nombreux, dont quelques uns sont d'une grande apparence.

Nous revenons par *Oullins*, et nous arrêtons au ci-devant château archi-épiscopal; la maison n'est ni belle ni spacieuse; on remarque dans la cour d'entrée une grotte en rocailles.

*Oullins* est un beau village, ainsi que *Sainte-Foi* qui est plus voisin de la ville; le vin de ce dernier canton a une sorte de renommée, mais qui ne dépasse point les limites lyonnaises.

Il a fait beau, nous sommes partis de bonne heure, nous rentrons tard, et un peu fatigués, mais fort satisfaits de notre promenade. C'est une grande jouissance que de se *déprisonner* un moment des villes pour aller parcourir et respirer des campagnes.

# VOYAGE-PROMENADE

## A SAVIGNY.

On trouve, à l'extrémité du *faubourg de Vaize*, deux routes de *Paris:* l'une par *Mâcon* et *Auxerre*, l'autre par *Moulins* et *Fontainebleau;* celle-ci est bien plantée d'ormes pendant un quart de lieue, ou jusques vers l'endroit nommé *Grange Blanche;* ensuite elle est bordée de noyers, et bientôt elle reste nue comme presque toutes nos routes françaises.

Remarquez, en quittant le faubourg, et sur une hauteur à votre droite, un édifice considérable, demi-moderne et demi-gothique: c'est le *château de la Duchère*, qui, pendant le siége de 1793, a logé tour à tour les partis opposés.

Au delà de ce château, à votre droite, vous voyez un gros village: c'est *Ecully*, fort peuplé de maisons bourgeoises, et sainement situé; ce territoire est riche en fruits.

On a toujours des montagnes à la vue, celles

du *Forez* à votre gauche, et le *Mont-d'Or* à droite. Remarquez le *Mont-Pilat* dont la tête domine tous les sommets; si le *Pilat*, à sa cime, s'enveloppe de nuages, c'est pour les *Lyonnais* un pronostic de pluie.

Je ne vous nommerais point toutes les jolies maisons, et les domaines charmans qui passent sous mes regards; mais, ayant fait environ deux lieues, observez à votre gauche, et à mi-côte, un château vaste: c'est *Charbonnière*, où il y a des eaux minérales froides; il s'en fait quelque usage dans la saison.

On découvre bientôt une tour massive et peu élevée; c'est *Salvagny* où la poste compte effrontément quatre lieues depuis *Lyon.*

Quittant ce village, on vient à *Larbresle* qui est un bourg sur une rivière-torrent; ce bourg, quoique petit, paraît populeux; nous laissons ici la grande route de *Tarare* pour suivre, sur la gauche, une traverse qui mène à *Saint Bel*; ce lieu, qui a usurpé le titre de ville, est dominé par un château non moins difforme que caduc.

Près de *Saint Bel*, s'exploite, avec quelque succès, une mine de cuivre; mais ce qui mérite mieux de nous arrêter, c'est la vallée étroite, bocagère, fertile et riante qui borde la gauche du chemin de *Larbresle* à *Saint-Bel*; on l'ap-

pelle *Bon-Vallon*, et ce n'est pas sans titre ; ce vallon va toujours diminuant de largeur jusqu'à *Savigny* où il se termine.

*Savigny*, à une grande lieue de *Larbresle*, et seulement une demi-lieue de *Saint-Bel*, est un bourg irrégulier et mal bâti, connu par une ancienne abbaye de *Bénédictins* qui n'étaient admis à profession qu'en faisant preuve de quatre degrés de noblesse. On se souvient à *Savigny* d'un malheureux qui fut condamné aux galères pour avoir tué un lapin sur le territoire de ces nobles moines.

L'*abbaye de Savigny* était détruite avant la révolution, et ses grands biens avaient été donnés à des *chanoinesses*; elles n'en ont pas joui long-temps, et la nation leur a succédé.

L'*église de Savigny*, si l'on en peut juger par quelques pans de murailles qui restent encore debout, n'était qu'un gothique grossier; les décombres de ce temple, au milieu du bourg, ne contribuent pas à l'embellir; mais les environs de l'endroit, côtueux et assez boisés, forment des campagnes promenantes et gracieuses.

Je n'ai rien de plus, adieu.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

Aucun grand tableau champêtre dans ce numéro 33, aucune pensée qui marque avec un peu d'éclat. On y trouve, par dédommagement, *une rare et belle instruction à tous les aubergistes.*

1800.

---

# VOYAGE

## DE LYON A AGDE,

AVEC

## CAROLINE-TULLIE.

93 LIEUES.

---

......... *Errorum est plurima sylva,*
*Multiplices que viæ, bene agendi terminus unus.*
DUFRESNOY, *Art de peindre.*

---

N° 34.



# ITINÉRAIRE.

| | | | | LIEUES. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1800. | Déc. | DE LYON.... | à Avignon par le Rhône. | « | 60 |
| | | D'AVIGNON.. | à Beaucaire par eau... | 4 | |
| | | | Nimes.......... | 6 | |
| | | | Montpellier....... | 11 | |
| | | | Cette.......... | 5 | |
| | | | Agde.......... | 7 | |
| | | | | | 33 |
| | | | TOTAL......... | | 93 |

# VOYAGE

## DE LYON A AGDE.

*Samedi, 6 décembre 1800.*

Nous avons passé la *Mulatière, Pierre-Bénite, Irigny*. Voilà *Millery*, près du *Rhône*, et plus apparent qu'*Irigny*, mais dans une position plate et d'une courte perspective. Nous voyons *Givors*, assez vilain lieu. *Givors* est le séjour d'un grand nombre de bateliers; il y débouche un canal dont le principal service est d'approvisionner *Lyon* en charbon de terre.

La vue de *Vienne*, prise du *Rhône*, est avantageuse à cette ville. *Condrieux*, connu par ses vins, a, comme *Vienne*, un faubourg au delà du fleuve; il se nomme *les Roches*.

Le *dimanche* 7, nous passons devant *Tournon* : il y a dans ce lieu un collége qui a joui de quelque réputation, et dont un *abbé Sabathier*, connu en littérature, a été *principal*. Ce n'est pas le même *Sabathier* qui nous a donné *les trois Siècles*, ouvrage où abondent les jugemens

passionnés parmi quelques articles bien faits et d'une sage critique.

Le *Rhône*, depuis *Condrieux*, est presque toujours encaissé ou bordé de hautes roches qui marquent son lit et l'enferment inégalement. Ce fleuve, qui passe pour un torrent, n'est rapide que par espaces; il a, dans quelques endroits, un cours aussi tranquille que la *Saône*. Tous ces monts qui bordent le fleuve, sont grisâtres et pelés; le besoin et un travail opiniâtre y cultivent quelques seps dans des champs factices que soutiennent des claies plus industrieuses que solides.

La *Drôme* se jette dans le *Rhône*, un peu au dessus de *Valence*. Remarquez, après *Valence*, le village de *Beauchâtel*. Il est meublé de jolies maisons; son aspect est riant, et son territoire presque tout en vignes très bien cultivées. Il y a un bac sur le *Rhône*, un peu au dessous de ce lieu dont *la Voûte* n'est pas fort distante. *La Voûte*, qui se croit une ville, est féodalement coiffée d'un vieux, vaste et autrefois magnifique château, dont les restes seraient encore habitables.

*Bar*, ou *Bor*, ou *Baille*, ou, je ne sais comment, car on m'estropie tous les noms, et je n'ai pas affaire à des gens qui répètent ce qu'on n'a pas entendu. *Bar* est du *Vivarais*; il s'étend en longueur sur le *Rhône*. Les roches qui couvrent cette commune sont plantées en vignes dans les

aspects favorables, et le tout ne forme qu'un très médiocre territoire.

Nous nous arrêtons un moment à *Ancône*, qui n'est qu'un gros village au bord du *Rhône*, et près de *Montélimart*. On trouve ensuite, et sur la rive opposée, le *bourg du Vivier*, qui était la capitale du *Vivarais*, et la résidence d'un évêque.

*Saint-Andiol* s'annonce mieux que *le Vivier*, mais il tient mal ce qu'il promet. Son pavé est mauvais, ses rues étroites et grimpantes, ses maisons mal bâties, et ses auberges encore au dessous de tout cela.

*Mardi* 9.

De *Saint-Andiol* on vient au *Saint-Esprit*. Cette dernière ville est un modèle dans ce qu'on pourrait imaginer de plus sale, de plus irrégulier, de plus *chaos*; elle est fermée de vieux murs qui lui donnent au dehors toute l'apparence d'une prison. Une espèce de boulevard enveloppe la ville du côté de la terre; mais cette promenade est mal plantée et plus mal tenue; il n'y a pas une toise de quai sur la rivière; enfin, cette ville, plus fameuse que digne de l'être, n'a de monument à vous offrir que son célèbre pont, plus célèbre pourtant qu'il n'a de beautés réelles; mais on doit admirer la hardiesse de son

exécution pour le temps où il a été bâti. *On y employa quarante-cinq ans; il fut achevé en* 1309, *sous* Philippe-le-Bel, *et donna à la ville de* Saint-Saturnin *le nom qu'elle a porté depuis.*

Voilà de l'érudition; et, en vérité, elle ne me coûte guères. Je veux vous révéler, quelque jour, la théorie de nos érudits, et faire baisser un peu votre admiration pour ces *citateurs* inépuisables(*a*) de livres qu'ils n'ont fait qu'entrouvrir; mais le secret m'échappe, et ma confidence est finie.

La grande utilité du *Pont Saint-Esprit* (unique aujourd'hui sur le *Rhône*, depuis *Lyon* jusqu'à *Beaucaire*), lui a fait cette réputation qui excite la curiosité des voyageurs. Il a vingt-deux grandes arches et quatorze petites: celles-ci sont percées dans les piles, et servent de *dégorgeoirs* lors de la crue des eaux. La vue de ce pont, prise du milieu du *Rhône*, et à quelque distance, en impose par l'ensemble; mais, étudié de près, on voit qu'il manque des moindres agrémens que puisse comporter ce genre d'ouvrage: par exemple le parapet, qui est très haut, ne présente qu'une muraille de pleine maçonnerie. Enfin le *Pont Saint-Esprit* est trop étroit, et le service public en est souvent retardé.

Nous relâchons un moment à *Roquemaure*. Cette prétendue ville n'est qu'un gros bourg, et aussi malpropre qu'il y en ait.

On voit en cet endroit, et sur un rocher qui borne le fleuve, les restes immenses d'un château féodal; c'est la *carrière* du pays; on exploite ces vieux murs pour bâtir des maisons plus modestes : les enfans se paient ainsi des corvées de leurs pères.

J'ai peu à vous dire d'*Avignon* : le *palais du légat*, vétusté gothique et massive, est presque renversé.

L'intérieur de *Notre-Dame du Don*, curieux en monumens, a été ruiné; on n'entre plus dans cette église.

La célèbre *foire de Beaucaire* se tient à la fin de juillet : elle est considérable en temps de paix; mais, paix ou guerre, les brocanteurs, les escrocs, les joueurs, les filous, les filles publiques, y surpassent toujours en nombre ceux qui ne sont appelés que par le commerce.

*Saint-Vincent* est le seul village entre *Beaucaire* et *Nîmes*, car *le Carbassole* n'est qu'un relais.

Les *arènes de Nîmes*..... Ne nous a-t-on pas dit que l'aire en était parfaitement balayée ? Ah! comme on nous trompe et dans les relations orales et dans les relations écrites ! Ces hideuses barraques que le goût reproche aux *Nîmois*, elles subsistent encore !

Nous nous arrêtons long-temps devant le

*temple de la jeunesse*, que le vulgaire appelle la *maison carrée*. On a chassé de cette maison les moines qui l'avaient usurpée et flétrie; mais leur vieille porte reste, et les troncs injurieux qu'ils ont osé percer dans ces magnifiques murailles, et ce *toit* en tuiles creuses qui eût fait tomber en syncope le savant et infortuné *Winckelmann*, enthousiaste des arts, et martyr de son goût pour la riche *Italie*.

On ne paraît prendre à *Nîmes* aucun soin particulier de ce monument d'architecture; il est obstrué de vilaines maisons qui le cachent en partie; et l'on vient de bâtir auprès du *temple de la jeunesse*, une *salle de spectacle* qui achève de le masquer. J'en ai fait le reproche à quelques *Nîmois*. Eh! prend-on soin, m'a dit l'un d'entre eux, de ce qu'on n'est pas sûr de conserver? Nous avons été au moment de voir partir pour *Paris* notre *maison carrée*.—Badinage que cela, messieurs! — Rien n'est plus sérieux, quoique rien ne soit plus extravagant, ou plus injuste. En effet, continue le *Nîmois* qui portait la parole, ne serait-ce point une idée égoïste et fausse de vouloir rassembler dans la capitale tout ce que la *France* possède de rare et de parfait? On devrait plutôt distribuer ces richesses, et en placer où elles manquent; c'est ou une politique étroite, ou des intérêts personnels qui ont

fait naître le dessein absurde de transporter une maison à deux cents lieues.

Je ne conçois qu'à peine, ai-je répondu, la téméraire hardiesse des *enleveurs* de votre *maison carrée*, il s'est fait de plus grandes sottises, et celle-ci pourtant est si énorme, qu'on n'ose la mesurer du compas de la raison.

Cela dit, j'ai quitté le petit cercle, et me suis éloigné assez promptement, car je ne devais que passer à *Nîmes*, et je craignais déjà qu'il me devînt difficile d'en sortir. Le *Languedocien* forme peut-être la première race entre les *Français;* et je dirai du *Nîmois* en particulier, qu'il est presque généralement aussi aimable qu'instruit.

*Dimanche 14.*

La route de *Nîmes* à *Montpellier* est une promenade même en cette saison. Nous voici dans une ville marchande, manufacturière et médicale; elle est célèbre et mérite de l'être, encore qu'elle ait déplu au *philosophe Rousseau.*

Nos *Vandales* ont fort dégradé la *place du Peyrou*, mais ils n'ont pu lui ôter sa magnifique position.

*Lundi 15.*

On ne trouve, entre *Montpellier* et *Cette*, que *Villeneuve* et *Frontignan.* Ce dernier lieu est

fermé de murailles; il a eu le droit de cité, mais depuis l'établissement de *Cette*, il n'est réputé qu'un village; son territoire est célèbre par ses vins muscats rouges et blancs. Le rouge est supérieur, mais il est rare; on ne le sert que chez des princes ou chez des financiers. Nous avons des *gourmets de caves à Paris* qui courent le muscat, mais ils ne connaissent que le blanc, et encore très falsifié. C'est bien pour eux que l'on presse ce *Lunel*, ce *Frontignan*, ce *Rivesaltes* qui a l'odeur de l'ambre, et la couleur des roses!

*Cette* est au milieu des eaux; il faut y remarquer la chaussée par où l'on arrive de *Montpellier*, et le môle qui sert d'abri au port. Ces grands travaux n'ont pourtant pu empêcher que le *hâvre de Cette* ne soit mauvais et incommode. Les bâtimens n'en peuvent sortir que par les *rumbs du nord;* la mer le comble sans cesse, mais on prend quelque soin d'en enlever les sables, sans quoi il serait déjà bouché; il n'y a point de rade; les navires suspects ne peuvent faire leur *quarantaine* qu'en dedans de la *jetée*, et presque *bord-à-bord* avec les navires sains : ce voisinage peut amener de fâcheuses conséquences.

La ville de *Cette* est mal pavée, et très sale; mais les rues sont la plupart alignées; la vie

est mauvaise et chère, l'eau et le pain surtout. C'est le contraire à *Montpellier*, et il n'y a que cinq lieues de distance; les provisions se portent à la grande ville : tout y abonde; le poisson s'y vend à moindre prix que dans le *port de Cette* d'où il vient. Les *Cettois* n'en ont que la vue; car, à l'arrivée des bateaux, il est enlevé par les pourvoyeurs de la cité opulente : c'est le privilége des puissans d'affamer les petits.

*Mercredi* 17.

CETTE, comme l'on voit, ne serait ni gracieux, ni économe à habiter, mais on y jouit de la mer. *Agde* est encore plus vilain que *Cette*; la vie y est encore plus mal aisée; et ce port est à une grande lieue de la rive maritime. Pensez-vous que j'allasse me domicilier à *Agde*, si j'avais le choix de ma demeure? Mais l'autorité a prononcé, et c'est à *Agde* qu'elle a marqué ma résidence.

Cependant, nous sommes en route, et nous avons déjà passé *Marseillan* qui n'est plus qu'à une lieue d'*Agde*. Ce bourg de *Marseillan* est fort peuplé, fort riche et fort mal sain. J'aperçois *la Villenoire* (*b*) et ses tristes environs. Ah! ma fille! dans quel lieu, dans quel pays le sort m'a-t-il exilé! Nous en connaissons de plus agréables, me répond *Tullie*, mais le temps

façonne à tout, et prête même des grâces à ce qui n'en a point. Vous êtes devenue bien philosophe, ma fille, et j'entre à *Agde* sous vos auspices.

Ainsi se terminera cette relation où j'ai laissé bien des lacunes.



## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 272.

Ces *citateurs* inépuisables.....

*Citeurs* vaudrait peut-être mieux analogiquement, mais il est trop court; et pour employer de nouveaux termes, il faut au moins qu'ils ne déplaisent pas trop à l'oreille. Je remarque au surplus que le mot *citateur* ne m'est point particulier: M. *Pigaut-Lebrun* en a fait le titre de l'une de ses nombreuses productions.

NOTE (*b*) page 277.

J'aperçois la *Villenoire*......

Deux villes en *France* sont surnommées ainsi, *Angers*, la babillarde, et le chef-lieu de l'*Agadais*, qui est mal peuplé, quoi qu'en dise un traducteur de *Laurent Eschard*.

*Angers* a pris son surnom de ce qu'elle est couverte et presque tapissée en *ardoises; Agde*, de ce qu'elle est bâtie, et même pavée de *laves* ou de *basaltes*.

La ville de *Ménage*, au surplus, mérite quelque préférence, sur un petit port de rivière du *Bas-Languedoc*.

Ce voyage, aussi bref que le précédent, n'est peut-être pas plus riche; mais on peut toujours compter sur l'exactitude des descriptions géographiques ou autres. Le passage à *Nîmes*, la *maison Carrée*, les *Nîmois*, les *Languedociens*, et ce que j'en dis généralement, auront pu être remarqués par quelques lecteurs.



1772 et 1801.

# VOYAGE

## D'AGDE A AIGUES-MORTES

### PAR MONTPELLIER,

ET RETOUR.

43 lieues.

*Hoc, puto, non justum est, illud male, rectius istud.*
Perse.

N° 35.

# ITINÉRAIRE.

| | | | | LIEUES. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1801. | Juin. | D'AGDE.. . . . . . . . | à Cette par l'étang de Thau . . . . | 7 | |
| | | | Montpellier. . . . | 5 | |
| | | | | | 12 |
| | | DE MONTPELLIER. | à Lunel. . . . . . . . | 6 | |
| | | | Aigues-Mortes. . | $3\frac{1}{2}$ | |
| | | | | | $9\frac{1}{2}$ |
| | | Retour à Montpellier. . . . . . . . . . . . . . . . | | | $9\frac{1}{2}$ |
| | | DE MONTPELLIER à Agde par Mèze. . . . . | | | 12 |
| | | | TOTAL. . . . . . . . . . . | | 43 |

*N. B.* Un voyage fait anciennement à *Brouage* et à *Marennes*, a trouvé place, par digression, dans ce cahier.

# VOYAGE

## D'AGDE A AIGUES-MORTES

### PAR MONTPELLIER.

Appelé par mon service aux *salines de Peccais*, et devant passer à *Aigues-Mortes*, ma fille desire m'y accompagner. Nous prenons la voie du canal, et nous voici à son débouquement dans l'*étang de Thau.*

Nos campagnes, aux environs d'*Agde*, n'ont de beauté que dans le mois de mai. Ce climat hâtif a déjà dépouillé nos champs; et les javelles, étendues sur l'aire, sont mises déjà sous les pieds des mulets (*a*) pour en faire sortir le grain en brisant la paille, qui servira de pâture aux animaux. Point d'arbres, aucune vue; le sol est bon, le pays mal sain. Ces canaux multipliés, toutes ces eaux presque sans mouvement, *insalubrent* l'air, et font, de l'*Agadais*, une contrée aussi triste que maligne; mais l'habitude et surtout la propriété embellissent les objets. Arrêtez-vous au *Pont des*

*Onglets*, à l'extrémité du canal. Que découvrez-vous de ce point? de vastes *marais salans* sur des sables ou des vases, une *lagune* de plusieurs milles, et quelques champs privés de toute variété; c'est au milieu de ces domaines de la fièvre qu'on a élevé une espèce de château bien enjolivé, bien isolé, et où l'on n'entend jamais que le cri des grenouilles, ou le gémissement des malades.

L'embouchure du canal est d'un travail simple et remarquable : son lit est enfermé entre deux longues jetées bâties dans l'eau; on a planté, au bout de la digue, un pilier de bois peint en blanc : c'est une *balize* ou *reconnaissance* pour les bateaux qui cherchent le canal en venant de *Cette*, d'*Aigues-Mortes*, de *Montpellier*. Cet *étang de Thau* a trois lieues de longueur sur une de large dans ses plus grandes mesures; il communique à la mer; ses eaux sont demi-saumâtres : il n'est pas profond, si ce n'est devant le lieu nommé *les Bains de Balaruc*, qu'il faut distinguer du village de ce nom, qui en est bien à trois milles.

Ce petit port, que nous avons à notre gauche, c'est *Marseillan*; un peu plus loin et du même côté, *Mèze* : il y a d'autres *hâvres*, mais d'une moindre importance.

Notre navigation est si lente par le calme; la chaleur est si forte; notre abri, sous un *tendelet* tout percé, est si faible, que j'en éprouve une

fluxion considérable sur les yeux, et ma *Tullie*, la première fièvre qu'elle ait encore ressentie. On peut juger, par ces exemples subits, de quelle maligne influence est l'air de ces étangs, et en général de toute la contrée.

Nous n'arrêtons à *Cette* que le temps d'y prendre quelque rafraîchissement. *Tullie*, hors du bateau, s'est trouvée beaucoup mieux, et nous continuons notre voyage.

Je passerais en silence tout le pays que nous avons déjà parcouru; mais il faut s'arrêter à *Lunel-le-Vieux*. Remarquez-y, à votre droite, une assez belle maison, dont les jardins s'avancent jusques sur le chemin; la porte de fer, qui marque la principale entrée, est dans des proportions si justes, et d'un travail si simple, et tellement fini, que l'œil en est frappé; et de qui est ce magnifique ouvrage? d'un forgeron de *Lunel* peut-être; CAR LES GRANDS TALENS SANS NOM SONT MOINS RARES QUE LES CÉLÉBRITÉS SANS TITRES. Les portes et balustrades en fer du *Peyrou* sont sorties de bonnes mains pour l'exécution, mais elles sont trop chargées de fer et trop basses; vous verrez, tout-à-l'heure, que les chefs-d'œuvre en serrurerie ne se trouvent qu'à *Lunel-le-Vieux*: j'en sors donc sans vous répéter mes éloges sur cette porte de village, qui mériterait bien d'être placée dans une ville.

Mais, voici une autre surprise.

En entrant à *Lunel*, sur la gauche, est une maison occupée par un maréchal; la porte en est si hardie, qu'elle pourrait bien être unique dans cette forme; on l'a pratiquée dans un angle vif; une voûte de deux pieds de saillie recouvre cette ouverture, et supporte un mur de pierre qui s'élève d'un étage sur le rez-de-chaussée. Cette maison, aujourd'hui de fort médiocre apparence, a été sans doute plus richement habitée, ou bien l'architecte se sera complu à manifester la hardiesse de son art dans un monument sans marque.

En face de cette maison est la promenade de la ville, très courte, et très mal plantée: c'est pourtant le seul endroit où j'aie aperçu de l'ombre; et c'est au bord de cette promenade que vient se terminer un canal sale et étroit, qui débouche dans les étangs pour communiquer avec *Cette*, ou *Aigues-Mortes* et d'autres ports.

On quitte le chemin de *Nîmes* pour prendre sur la droite, et chercher *Massillargues*, gros village, plus riche que sain.

Ce *Massillargues* a un château et un parc qui appartiennent à M. *de Calvisson*, homme connu et estimé dans cette province. On trouve *Saint-Laurent* à trois quarts de lieue en deçà: c'est un assez gros bourg, et bien bâti; mais situé dans les marais au milieu des fièvres et de la fertilité.

Les récoltes sont plus tardives ici que vers *Montpellier* et *Agde.* Voilà des fromens encore sur terre; le sol, un peu en deçà de *Saint-Laurent,* devient plus blanc, plus maigre, plus négligé; il y a plus de seigles que d'autres grains, et ils sont presque étouffés par des plantes parasites, chardons, pavots, dans une abondance qui accuse les colons, bien plus que la qualité des terres. Le chemin est une chaussée étroite coupée par des ponts fréquens : elle doit être impraticable en hiver, quand les eaux y débordent; elle est désagréable en été par la vue des eaux vertes et croupissantes : je traverse en ce moment de grandes saignées qui rassemblent de ces eaux mortes; eh bien! entre ces fossés est une métairie considérable, une espèce de *château-ferme.* L'attrait de l'or fait braver le péril, et la cupidité nie le péril où son avarice l'expose.

Depuis cette métairie fiévreuse, on découvre *Aigues-Mortes;* la route est une bonne chaussée soutenue par des maçonneries, et gardée par deux parapets; une tour, percée d'une arcade et fort délâbrée, se trouve sur notre chemin; un malheureux commis s'y embusque pour le *droit de passe :* sa recette n'aura pas exigé un gros cautionnement. Le *droit de passe* se paye à la sortie, comme l'*Octroi de bienfaisance* se paye à l'entrée. Cela fait que le percepteur ou exacteur est ouvert

des deux côtés ; il se tient aux aguets comme un loup qui ne veut pas manquer sa proie. Apportez-vous des denrées au marché ? la *bienfaisance* vous prend au collet pour vous en ôter une partie. Vous sortez de la ville pour un exercice d'équitation, que votre santé vous commande, et vous êtes monté sur un cheval de louage, dont on ne donnerait pas une pistole : le *droit de passe* est là pour s'informer combien vous voulez parcourir de chemin au delà des barrières, à tant la toise, c'est tant ; voilà mon tarif : payez. — Mais, mon cheval n'usera pas pour six sous de chemin dans une lieue. — Rebellion ! rebellion ! crie l'agent du fisc, et il prend son papier pour dresser *procès-verbal*. Il n'a pas de témoins, mais sa parole fait foi : n'a-t-il pas juré, en recevant son brevet de commis, de ne rien respecter que les intérêts de la ferme, après les siens ? c'est pour cela qu'un simple *garde* a le don de transformer le mensonge en vérité par sa signature. Cependant il n'est pas gracieux de payer pour l'entretien de routes qu'on n'entretient pas (*b*) ; et il est un peu ridicule d'appeler *bienfaisant* un impôt qui renchérit presque arbitrairement la nourriture des pauvres. Il faut des impôts sans doute, mais ne leur donnez pas des noms dérisoires.

Après avoir dépassé la tour d'embuscade, on rentre dans les marais ; puis, un peu en deçà, on

ne voit que sables et incultures, mais s'avançant encore, on trouve des vignes et beaucoup d'arbres. Ces prochains dehors d'*Aigues-Mortes* auraient un aspect gracieux, si l'idée de contagion ne venait brouiller une image champêtre.

J'entre à *Aigues-Mortes* : j'y vois quelques boutiques ouvertes, mais ni acheteurs, ni vendeurs; des maisons très basses; des rues entières qui ne sont qu'indiquées; où donc se retirent les deux mille huit cents habitans d'*Aigues-Mortes* ? N'y a-t il point d'erreur dans l'addition, et n'en faudrait-il pas retrancher le premier chiffre? Le centre de la petite ville est pourtant assez joli; cette partie est pavée; et les maisons presque toutes blanches, lui donnent un air de propreté; mais c'est une solitude partout. *Aigues-Mortes* forme un carré qu'enferme une muraille crénelée, haute et solide; de grosses tours fortifient cette belle ceinture, dont s'enorgueillissent les *Aigues-Mortais*; comme nos *badauds*, quand on limita leur enceinte par une muraille et des barrières fiscales; allaient admirer les travaux et les talens d'un M. *Ledoux*, qui n'en sera pas moins damné pour sa *maltotière* architecture.

Cependant, cet épais rideau donne à notre ville languedocienne la physionomie d'une prison, et l'on dirait bien qu'elle a servi de *bastille* quand on voit qu'on n'y a laissé de libres

que deux portes, toutes les autres ayant été bouchées. On a masqué aussi tous les escaliers par où l'on montait sur les combles. Si la peste était là une fois, elle n'aurait point par où s'échapper. On m'a dit qu'une dame de la cour, sous le règne de *Louis XV*, fut exilée à *Aigues-Mortes;* elle était fort riche, et apparemment ce furent ses héritiers qui désignèrent le lieu de son exil; mais elle les trompa, car elle y a vécu fort âgée; elle donnait, dans sa tour, des festins, des bals, des comédies; jamais *Aigues-Mortes* ne fut témoin de tant de plaisirs au milieu de ses créneaux. J'ai omis de prendre le nom de cette dame, mais on le trouverait, au besoin, sur les registres de la paroisse, ou sur les écrous de la tour.

La ville est moins malsaine que ses faubourgs; ses murailles la garantissent en partie des miasmes de ses fossés et de ses marais; mais, d'un autre côté, l'air s'y trouve privé de ressort comme dans le fond d'un puits; et quand le *bienfaisant mistral* souffle, il ne balaie pas avec assez de liberté les particules contagieuses qui infestent cette enceinte.

Ne vous ai-je pas effrayé d'*Aigues-Mortes?* Rassurez-vous, on y viendrait changer d'air en sortant de *Brouage;* c'est vous transporter loin, mais je n'aurai peut-être pas une autre occasion

de vous parler de *Brouage;* et une presque similitude entre les deux villes m'invite à cette digression.

La *France* n'avait pas besoin de rebâtir, ni de fortifier *Brouage;* car, loin de craindre que nos ennemis s'y établissent; il faudrait, s'il nous était possible, les y enfermer tous. *Gravelines* et *Berghues* ne sont que des jardins de plaisance en comparaison de cette ville de l'*Aunys*, bâtie au milieu des boues et dans les boues; on aligna ses rues, on les garnit de maisons, on édifia une église, on établit un couvent, on construisit un château, on planta des remparts; il ne manquait que des habitans, on les appella par des exemptions, par des priviléges; la ville se peupla de dupes trompés par leurs desirs, et d'indigens qui n'avaient que leur vie à perdre. On mit pour garnison au château quelques compagnies d'*invalides;* on paya richement le gouverneur qui ne résida point; et quand on eut fait tout cela, la ville se trouva encore déserte; les maladies faisaient fuir ceux des colons que le cimetière n'avait point assez promptement engloutis; et la garnison toujours incomplète se recrutait sans cesse; on eût dit que ces vieux guerriers, qui coûtent chacun huit à dix sous par jour à l'Etat, allaient ruiner l'Etat si l'on ne s'en défaisait en les envoyant à *Brouage*

*Représentez-vous, le lendemain des eaux écoulées du* déluge, *toute la terre couverte de fanges où des animaux en putréfaction et des reptiles dont l'haleine infeste l'air sont la seule image qui soit sous vos regards : voilà les environs de* Brouage, *quand le sel, tiré sur les bosses et mis en tas, laisse à nu cent mille quarrés d'une terre détrempée, boueuse, qui n'exhale que la peste.* Vous n'avez rien de semblable à *Aigues-Mortes.* Le fond du terrein est apparemment solide, puisque de pesantes murailles n'y ont pas été affaissées par le temps ; il n'en est pas de même dans la capitale du *Brouageais* ( beau nom ! ) les murs d'enceinte s'y sont enfoncés de plusieurs assises.

Je passai une partie de l'année 1772 à *Rochefort*, et j'allai voir *Brouage*, *Marennes*, *le Chaput*; j'avais fait, de cette contrée riche et pourrie, une description que j'ai perdue. J'écris aujourd'hui de mémoire, et j'abrège autant que je peux ; je fis ce trajet avec un ami qui voyageait pour affaires, et je l'accompagnais par curiosité. Il s'arrêta dans une maison aux approches de *Brouage*; je l'attendis auprès de l'*avancée* où je m'étais assis sur une borne ; il ne tarda point à me rejoindre, et, me trouvant couché à terre, presque sans connaissance, il eut quelque peine à me faire reprendre mes

forces. Qu'est-ce qui m'avait donc si promptement et si dangereusement affecté? Une odeur douceâtre et fade qui s'exhalait des fossés de la ville et des vastes marais qui l'entourent; je m'efforçai de sortir de ce lieu que je ne fis que traverser, et nous vînmes coucher à *Marennes*.

*Marennes* est à une lieue de *Brouage*, et c'est peut-être le plus grand bourg de *France*; il paraît situé sainement; sa position est un peu élevée, mais le voisinage des salines l'assujettit à ses effets *endémiques*; il est moins malsain que *Brouage*, mais il l'est beaucoup. Il y était mort, pendant l'automne et l'hiver précédens, dix-sept cents personnes par épidémie. C'est auprès de *Marennes* qu'on prépare ces *huîtres vertes* si vantées sur les tables de *Paris* où l'on ne se soucie guères que les *Marennois* aient la fièvre, pourvu que leurs huîtres arrivent abondamment; car *ce* Paris, *c'est* le moi *le plus concentré, le plus exclusif, le plus* oublieux *de tout ce qui n'est pas lui.* Cher *Touplaint*, vous, à qui de profondes études et de longs services avaient dû mériter la reconnaissance du gouvernement, c'est à *Marennes* que votre vieillesse fut exilée avec une pension de quarante écus.

Nous reprîmes la route de *Rochefort* sans vouloir éviter *Brouage* que je n'avais pas assez vu; nous y fûmes témoins d'une noce: les époux

étaient fort jeunes, et leurs traits annonçaient quelque santé; le curé nous dit que, parmi ses paroissiens, les plus robustes arrivaient sans accidens jusques vers la trentième année, mais qu'ensuite ils vieillissaient avec précipitation, et mouraient hydropiques ou tombaient en paralysie. Il nous fit remarquer des hommes de quarante ans à qui on en aurait donné soixante; et il nous dit : *voilà nos vieillards!* Il ajouta : quand je suis venu ici, il y a six ans, on y comptait, sans la garnison, près de deux cents personnes, il n'en reste pas la moitié, et s'il ne nous vient des *remplaçans*, il n'y aura bientôt pas une ame à *Brouage;* vous auriez ici toute une rue pour cent écus de loyer; mais quand la ville entière serait en adjudication, nous dit le fébricitant pasteur, je n'en voudrais pas compter cent écus, à moins de la démolir pour en vendre les matériaux. Je reste ici, continua-t-il, en esprit de pénitence, et pour expier mes fautes, en attendant que le ciel m'en retire en me délivrant de la vie; ce qui ne peut tarder beaucoup.

Voilà un tableau incomplet, mais fidèle de *Brouage* et de son territoire. Qui de mes lecteurs présentement ne sera pas charmé que je le remette à *Aigues-Mortes?* Et vous, mon cher *Michel*, témoin et acteur dans ce qui vient de

faire le sujet de mon récit, s'il vous parvient jamais, et si vous le lisez, dites, apprenez au public que votre ami n'a point eu le goût déshonorant, ni l'art perfide du mensonge : je ne vous demande pas d'autres éloges.

J'ai rencontré sur les glacis d'*Aigues-Mortes*, un homme bien vêtu, et qui me paraissait un notable de la ville; je l'ai abordé en lui demandant où il estimait qu'ait été l'ancien hâvre quand *Louis IX* s'embarqua ici pour la *Syrie*. Il m'a montré un vaste marais qui couvre la ville du côté de la mer; c'est de ce marais que sort la *pestilence* la plus contagieuse : il vente beaucoup en ce moment, les eaux sont agitées, elles paraissent profondes, et néanmoins il en exale une odeur incommode et encore plus nuisible qu'importune.

La mer est aujourd'hui à trois milles d'*Aigues-Mortes*; ce lieu fait peu de commerce; je n'y ai aperçu que deux ou trois barques; mais ce que j'ai vu d'extraordinaire en ce pays, c'est un homme de soixante ans, né dans le lieu, et qui n'y a jamais été malade; d'où il conclut qu'*Aigues-Mortes* n'est pas plus malsain que *Montpellier*; c'est penser bien favorablement d'*Aigues-Mortes* : mais les observations de mon habitant sur plusieurs causes de maladie me paraissent justes; les pauvres, me dit-il, pèchent

abondamment de mauvais poissons dans les canaux, et surtout de l'anguille; ils s'en nourrissent, c'est ce qui leur donne cet air jaune bilieux, obstrué; les riches sont toujours en fêtes de table où ils ne s'épargnent ni les grands vins, ni la bonne-chère; la fièvre survient, ils meurent; faut-il s'en étonner? Je suis traiteur et aubergiste, et, quoique je trouve mon bénéfice à leurs festins, je ne peux m'empêcher de leur en faire reproche; je dis à l'un: vous en avez pour un an à cette vie là; à un autre, je dis: dans six mois ce sera fait de vous, et mes pronostics se vérifient. Vous venez de chez M. *Bastide* le directeur de nos *salines?* c'est un brave homme, et avec qui vous pouvez traiter en toute sûreté, mais tout cela s'en va mourant parce que *cela veut vivre*; et ce *vouloir vivre* est ce qui mène au tombeau. Qu'ils fassent, comme moi, trois repas bien réglés, mais jamais d'excès; point d'entreprise au dessus de mes forces; point de soucis; regardez mes enfans et mes petits-enfans, ils sont nés pour l'épitaphe du genre humain, et jolis! parbleu, je ne les surfais pas, on peut les regarder. Que veut-on dire par mauvais air? Je n'en connais point quand on est sobre et content.

J'aime cette philosophie simple, mêlée de peu d'erreurs, et j'écouterais mon hôte tant qu'il lui

plairait; mais j'ai fini mes affaires, et je veux aller coucher à *Lunel.*

Les voyageurs remarquent avec surprise que dans une ville telle que *Montpellier*, où il y a une faculté de médecine, une école de chirurgie, beaucoup d'hommes d'étude, et où se tenaient les états de la province, on n'y parle que *patois;* tandis qu'à *Agde*, qui n'est qu'une bourgade, en la comparant à *Montpellier*, toutes les personnes de quelqu'éducation parlent un français très correct et sans accent. Je ne sais point la cause de cette différence; mais à *Montpellier*, dans les deux sexes et dans tous les états, on n'emploie que l'*idiôme*, par qui le *poète Goudelin* s'est rendu célèbre en son pays. Cependant il s'est formé depuis peu, dans cette grande ville, des *écoles françaises;* c'est-à-dire, que de ces nouveaux lycées la *langue romane* est tout à fait exclue.

Plus on fréquente le *Peyrou*, plus on l'admire : une vue spacieuse et imposante, un air vif; de l'ombre ou du soleil à son choix, et presqu'en toute saison; de la solitude ou l'affluence du monde, le repos ou le mouvement. Tous les goûts, toutes les humeurs, doivent trouver ce qui leur convient sur cette magnifique promenade (*c*).

Je conviens d'ailleurs que je ne sais aucune

grande ville moins belle que *Montpellier*, mais je n'en sais point de plus habitable. Son *Jardin des Plantes*, quoique bizarrement coupé et distribué, a ses instans pour plaire. Les *boulevards* ont de la vie; l'*esplanade*, sur le soir, est très habitée; mais il faut toujours revenir au *Peyrou*. L'habile architecte n'a pas négligé les plus légères attentions. Comptez les *repos* de ces belles rampes qui font la communication d'une partie à l'autre de la promenade, vous n'en trouverez pas un où le nombre des *marches* ne soit impair: science louable et digne de reconnaissance! Tous les promeneurs ne remarqueront pas ce trait et cette coupe; bien peu d'entre eux en tiendront gré à l'architecte; mais tous monteront ces rampes avec plus de plaisir ou moins de fatigue.

Le pavillon en coupole qui couvre le réservoir d'eau est un *hexagone* de beauté précieuse; il termine avantageusement ces *aqueducs* bâtis sous *Louis XV*, et qui doivent honorer son règne; mais cette vaste place est trop nue depuis qu'on a renversé la statue équestre et plusieurs groupes de sculpture qui la décoraient.

Nous reprenons la route de la *Villenoire*, mon triste et fâcheux domicile.

Nest-il pas singulier que *Mèze*, qui est une ville et un port, ne se trouve ni dans *Vosgien* (*édition de* 1785), ni dans le *Dictionnaire de*

*la France*, qui est pourtant en six volumes? Moi-même je ne vous dirai rien de *Mèze* aujourd'hui, car je suis pressé de me rendre à mon poste.

Nous remarquons, à notre passage, un *Hôtel de Ville* que l'on bâtit à *Marseillan;* on se propose de le faire beau, et c'est pour cela qu'il est bien en vue.

On ne compte d'ici qu'une lieue pour *Agde;* elle est longue, et il n'y a point de chemin fait; il est seulement tracé en quelques endroits, et il est partout aussi nu qu'ennuyeux. Un jeune homme d'*Agde*, revenant dans son pays, après quelques années d'absence, fut sur le point de tourner bride en apercevant sa ville natale. *Ah! ciel*, dit-il, *est-ce là ce que j'ai vanté et regretté de loin?* Qu'on ne me blâme donc pas moi, étranger, si je ne me complais point dans un séjour presqu'aussi hideux que malsain. *J'aime fort les* Languedociens; *mais leurs étangs, leurs canaux, leurs fièvres, en vérité, je ne les aime pas du tout.*

Cette vieille et petite cité d'*Agde* est bâtie en *basalte* dure et noire; je ne sais pas d'autres pierres dans nos environs. Les rues, extrêmement tortueuses et étroites, ne sont qu'à demi-pavées, et en carreaux larges et plats; les roues des charrettes y ont creusé des ornières où les habitans jettent leurs immondices. Il y a trois ou

quatre jolies maisons à *Agde*; les autres sont basses, privées de toute apparence au dehors, et extrêmement mal distribuées dans l'intérieur. On n'a que des puits, et dont l'eau est mauvaise : il faut aller prendre l'eau potable dans l'*Hérault*, à une assez grande distance, et au dessus d'un moulin, où une forte digue fait la séparation de l'eau douce et de l'eau salée ou saumâtre.

*Agde* a un petit faubourg et un quai au delà de l'*Hérault*; c'est le quartier le moins triste, mais non le moins insalubre. Le port est large, mais la rivière n'est pas sûre; elle est gâtée par des rochers couverts, que les anciens *états* de la province se proposaient de faire saper assez profondément pour que des frégates pussent remonter à *Agde*.

Le port de ce nom est à une lieue de la mer; son entrée est défendue par le fort *Brescou*, bâti sur un roc isolé.

En remontant de l'embouchure de l'*Hérault* à *Agde*, on trouve, sur le bord de la rivière, *Notre Dame du Grau*, chapelle autrefois de grande dévotion, et qui était alors desservie par des *Capucins*, dont la maison, assez belle, était située dans les sables et les marais.

Une avenue conduit du *Grau* à la ville. Quelle avenue! Des arbres presque sans branches comme sans feuilles, courbés, desséchés par les vents de

mer : c'est pourtant là une promenade citée par les *Agadais*. Mais, à la sortie de la ville, du côté du moulin, remarquez une petite allée qui borde l'*Hérault*, et qui touche aux murs d'enceinte : c'est ici que les principaux de l'endroit se rassemblent sur le soir avec les dames, non pour y prendre aucun exercice, mais pour s'y asseoir, et, dans cet état d'immobilité, respirer suavement les vapeurs humides de la rivière et des marécages.

Les campagnes d'*Agde* sont fertiles, et il n'y a point de marchés plus mal fournis que ceux de cette commune; on n'y trouve guères que du mouton, et il se vend plus cher que le bœuf, dont la viande est abandonnée aux pauvres, et passe même pour être nuisible dans l'usage; mais la meilleure tranche d'un gros bœuf du *Cotentin* ne donnerait pas du bouillon plus coloré, plus succulent que celui qui se fait, en *Bas-Languedoc*, avec les parties charnues du mouton.

Du poisson, on en a difficilement, quoique nous soyons auprès de la mer. Point de volaille, et dans un pays de grains! De mauvais pain avec de bon blé; du vin terrible et *renversant*, propre à faire du *verdet* plutôt qu'à être bu; point de fruit, ou fort médiocre en qualité, et extrêmement cher; l'huile du pays mauvaise, les herbages assez bons : voilà, en abrégé, l'existence

d'*Agde*. *Cette* est encore plus disetteux, parce qu'il a moins de territoire, et qu'il est près de *Montpellier*, qui aspire toutes les substances nourricières autour de lui.

Voilà un tableau aussi abrégé que fidèle de la ville que j'habite actuellement, mais avec grande impatience d'en sortir.



## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 285.

Les javelles étendues sur l'aire, sont mises déjà sous les pieds des mulets.

*Kérisbien* n'eût point approuvé cette méthode, par laquelle le blé se mélange de beaucoup de terre, ce qui oblige ensuite de le tremper dans l'eau, de le lessiver, pour ainsi dire, puis de le faire sécher avant de le moudre. Je suppose que dans cette opération le blé ne perde pas un peu de son mucilage, il est sûr au moins que notre fléau ne fait pas craindre un tel inconvénient; mais il y faut employer des hommes.

NOTE (*b*) page 290.

Il n'est pas gracieux de payer pour l'entretien de routes qu'on n'entretient pas.

Jamais nos chemins ne furent plus négligés que pendant la durée du *droit de passe*, qui était fort onéreux, fort gênant pour le commerce, sans qu'il fût d'un grand produit pour l'Etat; c'est ce qui l'a fait enfin supprimer.

NOTE (*c*) page 299.

Tous les goûts, toutes les humeurs doivent trouver ce qui leur convient sur cette magnifique promenade.

J'ai employé, dans *Jeanne* et dans mes *Voyages*, assez indistinctement, les mots *promenoir* et *promenade*. C'est

une faute. *Promenoir* doit s'entendre d'un lieu peu étendu, une courte terrasse, par exemple; et *promenade* doit indiquer un terrain spacieux. Les *Soissonnais* ont donc eu tort d'écrire à l'entrée de leur rempart, du côté de la porte du *Cours*, *Promenoir public*, car c'est une *promenade* et longue et charmante.

Je crains que cette note se trouve textuellement ailleurs, soit dans *Jeanne*, soit dans les *Voyages*; mais, au moment que j'écris cette observation, je suis pressé par le typographe, et n'ai pas le temps de vérifier.

SUR CE NUMÉRO 35.

Deux très petites villes, l'une connue historiquement, mais sans détails sur son territoire, l'autre presque ignorée, *Aigues-Mortes* et *Brouage* font le principal et presque l'unique sujet de cette relation. Je ne sais si quelque lecteur aura la curiosité d'aller me vérifier sur les lieux; mais, après cet examen, je doute qu'il lui vienne en pensée de fixer son domicile dans le *Brouageais*: il serait bien moins risquable de s'en rapporter à notre traiteur d'*Aigues-Mortes* sur la salubrité de cette résidence.

1801 ET 1802.

# VOYAGE

## D'AGDE A LYON,

ET

## DE LYON A PARIS,

AVEC

## CAROLINE TULLIE.

204 LIEUES.

---

MA PENSÉE EST A MOI, JE N'AI RIEN EMPRUNTÉ.

---

Nº 36.

20.



# ITINÉRAIRE.

| | | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1801. | Oct. | D'AGDE. . . . . . . . à | Cette par Balaruc | 8 | |
| | | | Montpellier. . . . | 5 | |
| | | | | | 13 |
| | | DE MONTPELLIER à | Lunel. . . . . . . | 6 | |
| | | | Nimes. . . . . . . . | 6 | |
| | | | | | 12 |
| | | DE NIMES. . . . . . . au | Pont Saint-Esprit par Bagnols. . . | [illegible] | $17\frac{1}{2}$ |
| | | DU PONT SAINT-ESPRIT. . . . . à | Montélimart. . . | 10 | |
| | | | Valence. . . . . . . | 12 | |
| | | | Vienne . . . . . . . | $20\frac{1}{2}$ | |
| | | | Lyon. . . . . . . . . | 7 | |
| | | | | | $49\frac{1}{2}$ |
| 1802. | Juil. | DE LYON. . . . . . . . à | Tarare. . . . . . . . | 10 | |
| | | | Rouanne . . . . . | 9 | |
| | | | | | 19 |
| | | DE ROUANNE. . . . . à | Moulins. . . . . . | 23 | |
| | | | Nevers. . . . . . . | 13 | |
| | | | La Charité. . . . . | 6 | |
| | | | Montargis. . . . . | 24 | |
| | | | | | 66 |
| | | DE MONTARGIS. . . à | Fontainebleau. . . | 13 | |
| | | | Melun . . . . . . . | 4 | |
| | | | Paris. . . . . . . . . | 10 | |
| | | | | | 27 |
| | | | Total. . . . . . . . . . . . | | 204 |

# VOYAGE

## D'AGDE A LYON,

### ET

### DE LYON A PARIS.

J'ai quitté la *Villenoire*, et, quand je vous l'écris, je suis à *Mèze*. Il y a ici une *brûlerie* magnifiquement construite, et sur laquelle je vous donnerais quelques détails, si, dans ce moment, et d'après les leçons d'un célèbre chimiste, on ne se disposait à changer tous les procédés de distillation.

Le *port de Mèze* est assez joli; mais les rues de cette ville ne sont ni propres, ni belles. Nous avons vu pourtant, dans le faubourg, quelques maisons d'une passable apparence. On fait ici, comme à *Agde*, beaucoup de *verdet;* c'est principalement des femmes qu'on y emploie; et ce qui est remarquable, c'est qu'il n'arrive que peu ou point d'accidens par ce maniement à nu d'un

poison actif : je ne vois pourtant pas qu'on y prenne des précautions bien recherchées; ouvriers, ouvrières en *verdet*, essuyent légèrement leurs mains dans un linge, empoignent leur pain sans défiance, et le mangent sans péril. *Tullie* me dit qu'elle laverait ses mains pendant une demi-heure; elle ferait bien ; mais je consigne des faits, un autre en rendra raison. Je me pique d'exactitude dans mes récits, et nullement de connaître les secrets de la nature.

*Bousigue* est un village sur l'étang; on le trouve avant d'apercevoir *Balaruc*, où nous sommes conduits par une jolie traverse; *Balaruc* s'est qualifié *ville* sur ses murailles, et ce n'est pourtant qu'un village.

*Cette* ne me plairait que par un point, c'est qu'il est tout maritime; la ville est comme bâtie dans la mer : elle est entourée d'eau, excepté vers la chaussée d'*Agde*; encore ce chemin plat et bas, quand les vents soufflent du large, se trouve-t-il quelquefois submergé : cette étendue d'eaux, qui ne sont pas suffisamment profondes et agitées, est la source des fièvres *endéntiques*, auxquelles le port de *Cette* n'est pas moins exposé que la ville d'*Agde*.

Nous avons escaladé le roc très raboteux qui couvre le port ; on voit de là assez distinctement la position d'*Agde* : l'entrée de sa rivière, le fort

*Brescou*, les deux coteaux qui sont au sud de cette noire cité, ses marais salans, ses campagnes nues, ses canaux.

Me voici à *Montpellier*, et je voudrais bien ne pas aller plus loin; mais *Tullie* desire se perfectionner dans l'art des fleurs: et *Lyon* et *Paris* sont les seules villes de *France* où l'on excelle en ce joli talent; je n'aime point *Paris*; c'est donc à *Lyon* qu'il faut aller pour *Tullie*; mais que de biens je laisse ici! l'air, le climat, la qualité des eaux, la beauté des promenades, le voisinage et la vue de la mer, sans compter cette industrie locale du *verdet*, qui exige peu d'avances, et dont j'aurais obtenu un supplément à mes moyens, devenus médiocres; mais, je pars.

*Salaison* est un premier village, à mi-chemin de *Montpellier* à *Colombières* : je le marque ici, parce que je crois l'avoir oublié dans mes courses précédentes.

Je vous indique encore *Milhaud*, gros village qu'on trouve sur la route après *Uchaud*, et trois quarts de lieue avant *Nîmes*.

Je m'informe à *Nîmes*, si la *Maison Carrée* y est toujours, et l'on m'assure qu'elle n'a pas encore changé de place.

La riche, mais ennuyeuse plaine de *Nîmes* nous quitte après *Saint-Gervasy*. Les campagnes, vers *Lafaux*, deviennent montueuses et variées; *Ré*-

*moulin* reste à notre droite; on remonte le *Gardon* jusqu'à ce pont célèbre qu'on ne peut se lasser d'admirer, et qu'on croit toujours voir pour la première fois. *Tullie* a reconnu l'endroit où *Carolin* (il y a déjà douze ans) gravit le rocher avec plus de hardiesse que de précaution. Je suivis le petit voyageur, soit pour préserver d'accident sa jeune témérité, soit pour satisfaire, comme lui, la fantaisie d'aller m'asseoir sur ces aqueducs élevés.

Il faut s'arrêter *à quelque distance du pont, en deçà et au delà, pour y jouir d'un point de vue sauvage, digne d'être recueilli par les* paysagistes. *Il était midi; le ciel était beau, les verdures rafraîchies par les pluies de la veille, le contraste des rocs avec les touffes d'arbres; des monticules inégaux, des vallons escarpés, ou des talus à pentes douces; un silence qui vous saisit... Et ma* Tullie, *ne me disant que ce mot:* QUELLES IMAGES! *Ces tableaux, lui dis-je, feraient le désespoir d'un peintre; mais je les emporte en mon souvenir. Je reviendrai souvent, par la mémoire, dans ces lieux qui effrayent, et dont on ne peut s'arracher!*

*Valiguière* est le premier relais en deçà du pont, et j'entre ici dans une contrée toute neuve pour moi; mais le *Pont du Gard* me suit; je ne vois rien jusqu'aux approches de *Connaux*. C'est une vallée étroite, longue d'une demi-lieue; des col-

lines inégales serrent le chemin; des roches grises amoncelées; quelques arbrisseaux dépouillés de verdure, des bruyères sèches; des eaux qui descendent des rocs; un chemin tournant; nulle issue qu'on aperçoive; point de maisons, point d'animaux : tout cela ensemble ne déplairait pas à une pensée mélancolique; mais votre postillon va vous dire que cette gorge a été signalée par cent meurtres; que les brigands s'y logent, s'y embusquent, et qu'il est étonné et saisi de ne pas rencontrer la *gendarmerie*, qui bat continuellement l'*estrade* dans cette gorge pour la sûreté des voyageurs....

Sur cet avis, ma fille me dit en riant : la peur ôte le raisonnement à notre postillon; il met les meurtres, et les gendarmes et les voleurs, tous pêle-mêle; mais, attendons qui se présentera le premier.

A peine *Tullie* finissait que nous nous rencontrons assez brusquement avec une brigade de cinq cavaliers, dont le chef demande à notre guide *s'il n'a rien vu;* et vraiment la peur grossit bien les objets : il y avait au moins cent brigands dans cette vallée, au calcul de notre postillon, et cinq cavaliers suffisent pour les empêcher de paraître!

Nous voici dans la plaine; nous marchons à découvert : le chemin est beau, et planté de

mûriers. On fait quantité de soie dans ce canton, dont *Connaux* est comme le chef-lieu ; *Connaux* n'est qu'un village : ses modestes habitans l'ont écrit en grosses lettres sur une muraille, quoiqu'il ait toutes les apparences extérieures d'une petite ville ; il est fermé, il a une tour, une porte, une horloge ; et, ce qui est mieux que tout cela, on arrive à *Connaux* par une belle avenue, et l'on trouve une autre belle avenue à la sortie de *Connaux*. *Tullie* ne voit presque rien à desirer ici, sinon qu'on y parlât français ; *Bagnols* pourtant serait préférable : la petite ville est assez jolie, et ses faubourgs sont tout neufs ; les environs sont gracieux, variés, fertiles.

C'est un bon pays encore jusqu'au *Saint-Esprit*. Nous entrevoyons des sites champêtres qu'on se plairait à décrire ; mais le brouillard met un rideau peu diaphane entre nous et les objets : c'est dans cette enveloppe brumeuse que nous arrivons au *Saint-Esprit*, nommé actuellement *Pont-sur-Rhône*.

Il a fallu revoir la ville : j'y ai découvert quelques quartiers habitables ; mais ce qui doit compenser le délabrement intérieur de cette vieille cité, c'est sa campagne environnante : il est gracieux de s'y promener de l'œil, et je crois qu'elle perdrait peu à être parcourue en détail ; ces terres sont assez riches en oliviers.

*Montélimart* n'est ni joli, ni mouvant, ni propre : je vous en porte encore ce témoignage.

Le chemin vers le pont de la *Drôme* est planté en contre-allées en deçà et au delà.

Tout près de *Thain*, on nous montre une colline où se recueille le *vin de l'Hermitage*, dont la qualité distinctive est de se conserver long-temps. On en a bu de *trente feuilles*, au lieu que les *vins de Côte-Rôtie* se graissent dès la quatrième année ; mais de qui ai-je reçu ces détails ? d'un propriétaire de l'*Hermitage*. Je tâcherai de voir ceux de *Côte-Rôtie*, et je vous rendrai leur réponse.

Je n'ai jamais descendu à *Tournon* : les coches d'eau y arrêtent, mais trop peu pour donner le temps de visiter la ville. Je voulais y passer aujourd'hui en bateau, le *Rhône* est trop haut : je ne trouve point de batelier pour me mettre à *Tournon*. Ces contrariétés me chagrineraient ; mais *Tullie*, qui n'en sait pourtant rien, m'assure que *Tournon* n'aurait aucune curiosité à nous offrir.

Mauvais chemins jusqu'à *Saint-Vallier* ; on a contenu le *Rhône* par des quais dans quelques parties de cette route.

Le *Péage* est un bon bourg, et assez joli.

*Vienne* est une vieille cité qui ne retient pas le voyageur ; mais elle a des coteaux qui indiquent, pour la belle saison, des promenades fraîches et couvertes.

On traverse, avant d'arriver à *Saint-Symphorien,* un bassin vaste, bien cultivé, et qui conserve des agrémens champêtres, jusqu'en cette saison.



J'AI habité *Lyon* pendant plus de quatre années, et je me propose d'ajouter aux remarques que j'ai faites sur cette grande commune. Sa situation avantageuse a dû être remarquée de bonne heure par le commerce. L'ancienne ville fut principalement située sur la rive droite de la *Saône*, et occupait une partie de la montagne où est aujourd'hui le *bourg de Saint-Irénée.* Là, venait se terminer un aqueduc dont le temps a respecté quelques parties. Elle fut brûlée sous *Néron;* mais on risquera peu de croire qu'elle n'avait jamais été plus magnifique qu'à l'époque de notre révolution, et pourtant elle ne renfermait que peu de monumens distingués. Elle avait une place immense, mais sans symétrie, et qui contrastait durement avec des rues de seize pieds de large; chacune de ses rivières n'avait qu'un pont de pierre, et très-étroit (*a*). Ces constructions gothiques étaient du onzième et du treizième siècles. On avait été contraint d'élargir le *pont de la Guillotière*, et on ne lui avait donné que la voie suffisante pour deux charrettes, sans s'embarrasser comment un fantassin échapperait au

danger des voitures, à moins de se jeter dans le *Rhône* pardessus le parapet. Cette ville riche ne s'était jamais occupée à miner les roches qui embarrassent le *pont de la Saône*, jusqu'à ne laisser aux bateaux qu'une seule arche libre, et dont le passage est toujours si hasardeux, qu'il y faut un pilote-pratique pour les *pénelles* qui descendent chargées. S'il y avait d'autres ponts de communication, ils étaient de bois, et tous flétris par un péage aussi indécent qu'incommode. Il n'y avait pas de ville allemande plus barricadée que cette opulente cité. C'étaient des barrières de toutes parts ; c'étaient de toutes parts des agens du monopole qui tendaient la main pour la taxe, ou qui vous criaient : *On ne passe point.*

*Lyon* est bâti sur deux rivières, dont l'une fait tout son commerce, et l'autre jouit de toutes ses grâces comme de toute son admiration. Le *Rhône*, depuis la *barrière Saint-Clair* jusqu'à celle de *Pérache*, est partout revêtu de quais. La *Saône* n'est garnie de quais que sur sa rive gauche, et encore ne sont-ils pas continus. Le *quai de l'Arsenal* était nouvellement fait, et si les *rues de Flandres* et de *Bourgneuf* voient présentement les bords de la *Saône*, elles le doivent aux fureurs de l'anarchie démagogique ; ainsi les destructeurs de *Lyon*, ceux du moins qui voulaient l'ensevelir sous ses fondemens, auront contribué à l'embellisse-

ment de cette ville fameuse, et la *Saône* leur devra ses quais du côté de *Pierre-Scise* et du *faubourg de Vaize*.

Retournons vers le *Rhône*, après avoir passé rapidement, si nous le pouvons, sur les ports embarrassés et mal en ordre de la rivière marchande.

Ce qu'il y a de plus marquant sur les bords du *fleuve favori*, c'est la *façade de l'hôpital;* mais combien cet édifice eût été plus judicieusement placé sur la rive opposée, entre les *Brotteaux* et la *Guillotière!* Là, on aurait pu se ménager de vastes cours, des jardins, des préaux. Tous ces avantages manquent du côté de la ville; et, pour le prix qu'on aurait vendu au commerce un terrain précieux, on aurait bâti entièrement l'hôpital sur la rive gauche du fleuve.

Ce que je viens de dire de l'*Hôtel-Dieu* peut s'appliquer à l'hospice des vieillards et des orphelins, qu'on nomme ici *la Charité*. Les dépendances de cette maison se prolongent sur les *quais du Rhône* sans les embellir; car elles consistent principalement en d'immenses greniers, d'une lourde mais solide construction. En jetant ces édifices, et d'autres encore sur sa rive gauche, on encadrait le *Rhône* entre deux beaux quais, et on se réservait, du côté de la ville, des emplacemens d'une haute valeur.

Remontons le *Rhône* jusqu'au *pont Morand*,

bâti en bois, et qui est d'une coupe assez heureuse. Près de ce pont, vers le couchant, est le *port Saint-Clair,* qu'il faut distinguer du *quai Saint-Clair,* plus étroit et plus éloigné. Là, ce me semble, aurait dû être bâti l'*Hôtel de Ville;* et ce beau monument, qu'on ne peut considérer que par parties, se serait majestueusement développé, au lieu qu'il est enfermé entre deux ruelles, mais qui passent pour de belles rues à *Lyon.*

On est pour l'ordinaire si mal logé dans cette ville, l'hiver y est si sombre, le soleil pénètre si rarement dans nos *venelles* humides, qu'il n'y a point de ville en *France* où l'on ait plus le goût de la campagne. Si peu que les moyens le permettent, on a un domaine rural, et la moindre lueur de soleil y conduit le propriétaire, même dans la froide saison, et dans les jours les plus courts de l'année; mais en quoi *Lyon* est presque unique, c'est que l'on y peut avoir sa maison de campagne dans la ville. Le *coteau des Chartreux,* ceux de *Saint-Just,* la *montagne de Fourvières,* ont des situations non-seulement belles, mais d'une solitude parfaitement champêtre.

Les *Lyonnais* sont à diviser en deux classes, dont la moins nombreuse est prodigue sur sa table, et facile à y admettre amis et étrangers. Ces maisons *luxueuses* finissent la plupart par des banqueroutes qui comblent ou qui réparent leurs

désordres. Tout le reste, c'est-à-dire les sept dixièmes des habitans, se traîne dans les privations ou dans la misère. Vous verrez trois ou quatre vieilles filles associées pour tenir une petite boutique; vous trouverez dans une seule chambre, au sixième, sept à huit dévideuses de soie. Elles n'ont qu'une marmite et qu'un feu; je dis mal: elles n'ont point de feu; elles n'allument leur poêle de fonte que pour faire cuire leurs maigres alimens; et le charbon de terre est éteint tout aussitôt. C'est qu'une habile dévideuse, quand la soie se trouve bonne, gagne rarement ses douze sous en quinze ou seize heures de travail; aussi, voyez le teint de ce monde-là!

On use presque généralement ici d'un pain de ménage très bis et très dur; c'est une espèce de biscuit de mer; les deux croûtes se touchent. On fait ces *galettes* aussi larges que la bouche du four; aussi a-t-on un meuble exprès pour loger ce pain: c'est une espèce de boîte à claire voie, qu'on place au bout de la table. Cet usage d'un pain tout en croûte fatigue les dents, et dégarnit une bouche de très bonne heure. Cela fait que les *Lyonnaises*, quoique assez dégagées de timidité, si elles sont encore dans l'âge des prétentions, n'osent rire, ni parler; elles craignent de montrer les brèches *maxillaires*.

Il est très ordinaire à *Lyon* de n'avoir que des

lits sans housses, ni rideaux, et cela, non-seulement chez de pauvres ouvriers, mais chez des particuliers riches, chez des personnes au moins qui, par leur toilette, annoncent plus que de l'aisance. Le *Lyonnais* paraît regarder la pudeur comme une vertu de convention. Le mari et la femme occuperont un *châlit* nu; les enfans de tout âge et de tout sexe seront à la file, dans la même chambre, sur d'autres *châlits*, sans nulle cloison, sans rien qui sépare un lit d'un autre lit. J'ai remarqué cette négligente ou indécente pratique chez des fabricans, qui n'avaient pas meublé leur salon pour vingt mille livres. Passons sur le pont de pierre pendant les chaleurs de juillet, nous verrons dans la *Saône*, du côté de la *Pécherie*, cinquante hommes nus à côté de cinquante femmes qui se baignent en chemises ou en peignoirs, à sept ou huit brasses de là, tout au plus; et les parapets du pont sont tout garnis de filles et de femmes contemplant, admirant, étudiant des nageurs qui, tantôt ne laissent voir que leurs vertèbres au public, et tantôt..... je n'ai pas besoin d'achever. *Les grenouilles ne nagent que sur le ventre; mais les hommes ont plus d'art.*

On hésitera peut-être à croire qu'une ville industrieuse telle que *Lyon*, renferme une extrême malaisance, et parmi ceux-mêmes dont l'économie intérieure nous a été présentée comme ex-

cessive; j'en vais donner quelques raisons. Presque tout le monde ici est marchand; il en arrive que chaque marchand débite peu. Les loyers sont très chers, et emportent une grande partie du gain. Ajoutez que les boutiques, étant si multipliées, doivent être peu fournies. La montre ou l'étalage fait dans la plupart tout le fond de la boutique. C'est abondance et richesse à la vue pour le passant; c'est pauvreté et misère pour ceux qui entrent dans l'intérieur. Il n'y a donc ici que les magasins en gros qui soient bien remplis et assortis, et comme ces magasins de gros font aussi le détail, les petits marchands, forcés de vendre plus cher, quoiqu'ils n'aient souvent que des rebuts, se trouvent privés de débit, au moins dans la proportion de leurs avances et de leurs besoins.

Quant à la classe des *ouvriers,* il faut la distinguer de toutes les autres; elle est toujours très nombreuse à *Lyon,* et quelquefois pourtant elle y est insuffisante. Alors, *la fabrique va bien,* et les ouvriers sont à hauts salaires, parce qu'ils sont rares; mais ce moment de faveur pour la main d'œuvre attire en trois mois à *Lyon* deux mille habitans des campagnes. Alors l'ouvrier est devenu commun, les prix baissent; il ne peut plus faire que pour sa vie, et encore trouve-t-il des jours, des semaines, des mois entiers à chômer;

mais pas un des villageois, alléchés par l'aisance qu'ils croyaient trouver à la ville, ne retournera à ses bœufs et à sa charrue. Voilà un surcroît de bras oisifs dans la ville fabricante. Qui pourvoira aux besoins de ces malheureux? Je n'en sais rien; mais je n'ignore pas que, s'ils se plaignent un peu haut, s'ils ne se laissent pas mourir de faim en silence, on a un sûr moyen de faire cesser les murmures; c'est celui de 1788.

Tous les arts, *excepté l'agriculture* (*b*), font moins de bien que de mal à la société; et plus un art approche du luxe, moins il peut être pratiqué sans nuire à la santé, au bonheur, à la vie de ceux qui l'exercent. Il ne faut que de la franchise et des yeux pour reconnaître et avouer ces vérités.

Mais faut-il *renoncer aux arts, et laisser passer chez nos voisins une industrie qui les rend nos contribuables?* Je sais bien ce que je ferais si j'en étais le maître. Cependant, ne raisonnons que sur ce qui existe. Gardons nos manufactures et nos fabriques; mais établissons, en faveur des ouvriers, une *caisse forcée d'économie,* qui, se cumulant pour tous, ne s'ouvrira que dans les temps d'inaction pour alimenter ces familles d'artisans, et qui d'ailleurs assurera aux veuves, aux orphelins, aux infirmes et aux vieillards, des moyens suffisans d'existence. Rien ne serait plus politique

dans le but, ni plus aisé dans l'exécution, pourvu que le gouvernement se piquât de probité, et ne portât jamais une main sacrilége sur ce dépôt de l'industrie laborieuse. A ce prix-là, soyons manufacturiers, si nous ne pouvons pas être tous laboureurs.

M. de *Voltaire* parlant de *Lyon*, dit de cette grande cité: *qu'il n'est point de plus bel asile;* mais, si cet éloge est plus qu'un compliment, il est aisé de voir d'où est venue l'illusion. M. *de Voltaire* n'aura été promené qu'en voiture et dans les beaux quartiers; on se sera arrêté avec lui en face du coteau pittoresque de *Fourvières*, et de là à *Bellecourt*, aux *Terreaux* et sur les *quais du Rhône;* mais c'est le cadre de *Lyon*, ce n'est point la ville. Un curieux en carosse n'est point incommodé d'un pavé pointu, et n'en fait point la remarque. On ne lui montre pas les échelles périlleuses par où l'on communique d'un quartier à l'autre sur la rive droite de *Saône;* en un mot, on ne voit pas, on ne connaît pas une ville, si on ne la parcourt à pied.

Les maisons sont trop hautes à *Lyon* pour la largeur des rues; trois étages y suffiraient, il y en a presque toujours cinq; quelques unes en ont jusqu'à sept et même huit. Ces maisons, la plupart, sont très solidement bâties; les cages d'escaliers sont grandes et commodes, les de-

grés sont en pierres, et tous les repos sont voûtés; il n'y a que de très vieilles maisons qui aient des escaliers tournans, étroits, difficiles.

Par ces moyens, en cas d'incendie, on a quelque temps pour fuir; au lieu qu'à *Paris*, les premiers dégrés du feu mettent en flamme un escalier d'allumettes; et les malheureux habitans de cette maison n'ont que l'alternative de se jeter par la fenêtre, ou de se laisser brûler. On vient d'inventer des échelles de secours, mais, avant qu'elles se perfectionnent et se multiplient assez pour être aussi promptes que le péril, on aura encore à gémir sur de nombreux accidens.

Quand est-ce que les voyages seront utiles et à ceux qui les font, et à la société dont les voyageurs sont membres ? On devrait réciproquement transporter les bons usages d'une contrée dans l'autre. Notre ville de *Lyon* instruirait *Paris* dans la meilleure règle pour des escaliers; *Paris* apprendrait à *Lyon* à distribuer un appartement. On n'a pas même ici le soupçon d'une science si aimable et si commode; on ne sait faire que de grandes chambres carrées qui communiquent *comme cela se trouve;* tous les étages sont hauts; l'air en est plus respirable. Mais il ne faut pas croire qu'un principe d'*hygiène* ait dirigé nos architectes; la plupart des maisons, dès le troi-

sième étage, sont occupées par des ouvriers; leurs *boutiques* demandent dix ou douze pieds de hauteur; par là s'est introduit l'usage de leur donner presque généralement cette élévation.

Cette ville possède, et en assez grand nombre, des maisons dont la façade extérieure n'a point été négligée; quelques unes même sont très belles; mais ce qui les dépare, c'est qu'à l'exception unique du *quai Saint-Clair*, ces maisons, depuis le troisième étage, ne présentent que des châssis de papier huilé; il y a même des rues entières où le vitrier n'entre jamais.

On est si ennemi des rues larges à *Lyon*, qu'on a bâti au milieu de celles à qui on a trouvé ce *défaut:* voyez la *loge du Change*, la *salle du Concert*, celle de la *Comédie*.

Les *Lyonnais* n'ont aucune *place* vraiment digne de ce nom, que celle autrefois appelée *de Louis-le-Grand;* ce qu'ils nomment *place de la Charité* n'est qu'une rue fort large, mais courte; nommons encore les *Terreaux*, et, après cela, ce ne sont que des carrefours; je n'en excepte point la *place Confort*, ni celle des *Cordeliers;* car pour ce qu'ils nomment *place Saint-Michel, place de la Baleine, place de la Fromagerie, place de l'Herberie, place Saint-Côme*, on y passe sans les voir, ou, si l'on remarque l'étiquette du coin, on croit que le

barbouilleur s'est trompé, et qu'il a mis *place* au lieu de *rue*.

L'auteur d'un *in*-12 de deux cents pages, qu'on a intitulé *Lyon tel qu'il était, et tel qu'il est*, bien loin de savoir gré au *baron des Adrets* de l'ouverture du *chemin neuf*, qui est si utile au quartier de *Saint Just*, *chante-pouille* aux démolisseurs de *Pierre-Scize*, à cause que, selon lui, ces tours faisaient *un beau point de vue à dessiner*. Il se fâche très fort contre la philosophie de notre siècle, qui a transporté nos *cimetières* hors des villes. Il soutient qu'à *Lyon* il n'y a point de danger à enfermer des cadavres dans un caveau, ou à les couvrir d'un peu de terre dans une petite enceinte auprès de nos églises; cet usage lui paraît plus religieux, et il le déclare sans inconvénient, *attendu que la ville de* Lyon *est balayée par des vents perpétuels qui la purgent à chaque instant des exhalaisons fétides qui s'élèvent de son sein*....... Ah! M. *G***! On pourrait mieux écrire, et être plus exact! J'ai bien voulu, sur votre dévote *épigraphe*, croire que vous êtes abbé, ou que vous l'avez été, mais je commence à douter beaucoup que vous soyez de *Lyon*, comme vous le dites, et même que vous connaissiez cette ville, car j'ai déjà vu plusieurs fois toutes les saisons dans cette cité, et j'ai bien remarqué que vos *vents per-*

*pétuels* sont très rares; que le calme est plus ordinaire ici qu'à *Paris*, et qu'on n'y éprouve de gros vents que par *rafales*. Les orages même passent quelquefois sans être précédés de vents; enfin, je vous donne nos brouillards continus de l'hiver, en preuve du peu d'agitation de l'air qui nous enveloppe.

L'auteur de la brochure ne peut pardonner à la révolution d'avoir fait disparaître de la rive droite de *Saône*, deux cents vilaines maisons qui obstruaient cette rivière, et en ôtaient la vue. M. l'abbé ne sait-il pas que ces démolitions étaient dans le plan de l'ancien bureau municipal? Il est vrai que les *bonnets rouges* n'indemnisaient pas les propriétaires: et c'est là ce qu'on peut leur reprocher.

M. l'abbé est si inconsolable sur les démolitions en général (*pages* 93 et 174), que même il regrette l'*homme de la roche*. C'était une vieille statue mutilée par le temps, et qu'on avait placée sur un roc qui domine le quartier de *Bourgneuf;* la tradition veut que cette figure ait été posée là en mémoire d'un magistrat nommé *Jean-Flébuergue*, homme riche, et qui dotait, en les mariant, toutes les filles pauvres de *Bourgneuf;* un tel souvenir sans doute mérite d'être conservé; mais *la statue de Jean-Flébuergue* n'était qu'un mannequin hideux que l'on promenait

par les rues à de certaines époques; je pense bien que les cabaretiers gagnaient à la célébration de cette cérémonie; mais les pauvres filles de *Bourgneuf* ne perdent rien à sa suppression. Il y a *prou* de riches encore tant anciens que nouveaux, il n'y a plus guères de *Jean-Flébueigue.*

Est-il donc sûr que M. l'abbé *G***, au lieu d'être *Lyonnais*, ne soit même jamais venu à *Lyon?* L'*allée Pérache*, dit-il page 30, *est une promenade très fréquentée, belle et agréable; on s'y trouve entre deux grandes rivières dont le cours inégal et la couleur différente forment un spectacle dont les impressions variées enchantent l'âme.*

Qui ne croirait, sur cet exposé, que de l'*allée Pérache* on jouit en même temps de la vue de la *Saône* et de celle du *Rhône?* Mais il s'en faut bien qu'il en puisse être ainsi: la *Saône* vous est cachée continuellement, et vous ne la retrouvez qu'à la *Mulatière*, un peu avant son entrée dans le *Rhône.*

Je termine ici ces remarques.

# RETOUR
## DE LYON A PARIS,
### EN JUILLET 1802.

J'ai une courte addition sur *Tarare*; ce lieu ne doit passer que pour un bourg; il a un air vieux et délabré; il est misérablement bâti en bois, excepté quelques nouvelles maisons. On fabrique à *Tarare* des indiennes et des mousselines; on y brode beaucoup en coton, mais dans le commun; cette industrie a rendu riches et même opulens quelques particuliers; le reste végète, cela n'a pas besoin de preuves.

Nous trouvons le pont de *Roanne*, aussi avancé qu'il y a douze ans.

Quelques vieilles maisons ont encore des *porches* à *moulins*. On supprime ces arcades à mesure qu'on rebâtit, et l'on fait bien; cet usage en effet ne convient que dans les climats chauds, mais les habitans des *piliers des halles*

ne demanderont jamais qu'on réforme ces abat-jours à *Paris;* c'est là qu'un vieux vêtement paraît encore neuf, et que croyant acheter un habit de pleine couleur, on le trouve *bariolé* en arrivant chez soi. Que de sortes d'industries dans cet *état social* qu'on dit inventé pour le bonheur des hommes! Pendant que je formais ces pensées, j'ai vu un épinglier qui faisait une cage pour le bonheur d'un oiseau.

Ma géographie assure que *Montargis* est une ville considérable, mais mon géographe est sujet à se tromper; *Montargis* n'est qu'une ville médiocre, et je vous affirme de nouveau qu'elle n'est ni belle ni propre dans aucun de ses quartiers.

Nous entrons à *Paris;* oh! que ce séjour me répugne! Je voudrais n'y rester qu'aussi peu de temps que vous en auriez mis à lire cette courte relation.

Adieu.

---

## ENCORE SUR LYON ET LES LYONNAIS.

Le *goût de consommation*, dans cette ville, est extrême chez les personnes riches ou aisées; il s'est même répandu dans quelques classes du peuple; un portefaix qui dépense cent sous à

son dîner, en parle comme d'un repas ordinaire. Cette dissipation prépare les banqueroutes chez le marchand; elle fait d'un crocheteur un égoïste, un être insensible à tout ce qui n'est pas lui.

Je n'ai vu nulle part les chevaux plus maltraités qu'à *Lyon* par les charretiers; ces maîtres irréfléchis, autant qu'impitoyables, exigent de leur malheureux serviteur à demi nourri, un travail toujours au-dessus de ses forces; ils croient, par des coups de fouet et par des juremens, pouvoir l'obliger à ce qui surpasse ses moyens; le cheval succombe, les coups redoublent, et les passans ne sont point émus d'un spectacle aussi révoltant; leur cœur et leurs yeux y sont habitués; mais quand je devrais faire sourire quelques prêtres apostats, quelques uns de ces philosophes qui sont dénués de toute philosophie, et même de toute morale, je ne craindrai pas de le dire : ces charretiers mériteraient une peine publique, ils donnent à la fois un exemple d'ingratitude et de tyrannie; ils apprennent à notre jeunesse à être sans compassion, et à regarder les animaux comme destinés à toutes les douleurs, si peu que nous en tirions d'amusement ou d'utilité. Mais, dis-moi, homme dur, ce cheval que tu fais gémir sous le fouet, n'est-ce pas de lui que tu tires ta subsistance? abandonne ton cheval dans la forêt,

il y vivra sans ton secours, et tu ne peux vivre sans lui; paye-le du moins de ses travaux par quelque reconnaissance. Tu ne sais point apprécier les bienfaits de ton serviteur! Eh bien! consulte, écoute tes intérêts: ton fidèle domestique est près d'expirer sous tes coups; suspends ta férocité, ou tout à l'heure la mort de ton cheval va te punir de ta barbarie. O insensé! si tu presses un âne ou un mulet, ils ne feront pourtant que ce qu'ils voudront faire; et les bœufs aiguillonnés n'en iront pas plus vîte! Le cheval connaît la crainte et l'amour; mais, s'il obéit par la crainte, l'amour peut doubler ses forces et son courage. Essaie de ce dernier moyen, si tu en es capable, et ne te mets pas, de toi-même, au dessous de ton serviteur. Oui, si j'en avais le pouvoir, je punirais le bourreau de cet animal docile qui doit être conduit par la modération. Et toi, homme brut, tu ne lui fais jamais entendre qu'une voix menaçante! N'as-tu pas vu les *estampes de Hogart?* Mais ces leçons énergiques glisseraient sur ton ame de bronze! Ce cheval frémit à ton approche, il hennirait de plaisir si tu savais le gouverner. Oh! que je te méprise, que je te hais, homme au dessous du tigre! le tigre est cruel par nécessité, mais toi, pour ton plaisir et avec délectation.



## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

---

NOTE (*a*) page 318.

Chacune de ses rivières n'avait qu'un pont de pierre, et très étroit.....

Depuis que j'ai quitté *Lyon* (en 1802), on y a construit un troisième pont en pierres. Ce n'était pas sans besoin ; et sans doute qu'on l'aura fait plus large et plus commode que les autres. Il est sur la *Saône* et près de l'*archevêché*.

NOTE (*b*) page 325.

Tous les arts, excepté l'agriculture, font moins de bien que de mal à la société.....

J'ai trouvé un homme, d'ailleurs fort instruit, qui condamnait ce passage, parce que j'y présente l'*agriculture* comme un art; cependant nous voyons tous les jours ranger l'agriculture parmi les arts; et le sage et judicieux père de *Nicolas Rétif* en faisait L'ART DES ARTS. En effet, c'est tellement un art, qu'on doit le regarder comme père de tous les autres. Il n'y a pas à douter que, sans l'agriculture, la civilisation serait encore à naître; ce globe, sans l'agriculture, ne serait encore peuplé que d'animaux féroces, contre lesquels des hommes rares et faibles seraient continuellement obligés de combattre pour défendre et soutenir leur vie ; mais convenons aussi que la charrue est le fatal instrument qui a assujetti

l'homme naturel. Il fut séduit par quelques avantages que nous procure l'état de société ; la politique lui cacha adroitement les maux qui accompagneraient la perte de son indépendance. Il sentit bientôt sa faute ou sa méprise ; mais on rétrograde difficilement, et, quand on a quitté la route du bonheur, il est rare, qu'on puisse y rentrer.

1802.

# VOYAGES,

POUR DOMICILE,

## AUX ENVIRONS DE PARIS.

112 LIEUES.

...... *Tandem aliquâ conabor systere terrâ.*
Anonyme.

N° 37.

22.

# ITINÉRAIRE.

| | | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1802. | Sept. | DE PARIS . à | Dourdan et retour | 20 | |
| | | | Meaux | 22 | |
| | | | Arpajon | 16 | |
| | | | Montereau | 38 | |
| | | | | | 96 |
| | Oct. | DE PARIS . à | Saint-Germain et retour | 8 | |
| | | | Versailles | 8 | |
| | | | | | 16 |
| | | | Total | | 112 |

# VOYAGES,

## POUR DOMICILE,

## AUX ENVIRONS DE PARIS.

J'AI couru, l'une après l'autre, la carrière de la gloire et celle de la fortune; mais la plume ou l'épée ne m'ont rendu ni célèbre ni riche. Je vais perdant chaque jour ce que j'avais acquis de biens; je n'en arriverai pas moins à la béatitude éternelle, suivant ce que m'assure un bon ministre du Saint-Évangile. Les décisions de ce pasteur sont plus consolantes que celles du secrétaire d'état, de qui mon sort dépendait. Dieu le bénisse cependant, et le conserve à *Paris* dont je vais me hâter de sortir!

Mais où irai-je! Mes filles, sentant le besoin de s'occuper de leurs talens en *broderies* et *fleurs*, ne voudraient pas s'éloigner beaucoup de la capitale. Je vais donc en visiter quelques villes en-

vironnantes, et je commence par Dourdan, petit lieu que *Regnard* et *Labruyère* ont tiré de l'obscurité. Mais que ce *Dourdan* est vilain ! Le plus rare monument de cette résidence, c'est une tour qui sert de prison d'état. Il est vrai qu'il y a ici la *rue des Belles Femmes*, mais elle est bien courte et bien peu habitée. *Dourdan* a des boulevards, mais infréquentables; les forêts sont à la vue, mais les campagnes cultivées sont sans abri. Je n'habiterai pas *Dourdan*.

On m'indique l'ancienne capitale de *Brie* : mon goût ne m'y conduirait pas; allons voir Meaux.

Cette ville est plus laide que je ne me la rappelais : ses rues sont malpropres, ses maisons la plupart hideuses, ses remparts un chaos; sa rivière toute entravée; un bon territoire, mais une campagne sans agrémens. Ce second voyage pourtant ne serait pas perdu pour moi, si j'avais pu revoir à *Meaux* cette pauvre et honnête femme qui, dans son cabaret à bran-de-vin, me sauva peut être la vie, il y a neuf ans; mais elle n'existe plus.

Comme je revenais de *Meaux*, il s'est trouvé dans la voiture un marchand de *La Ferté*, qui allait voir ses parens à Arpajon; il parle de ce bourg avec tant d'éloge, qu'il m'a fait naître la fantaisie d'y faire un voyage.

Je n'ai pas perdu de temps, me voici en route. Je remarque *Longjumeau* et ses campagnes, mais je passe outre.

Le bourg d'*Arpajon* est assez joli ; mais très sale sur son pavé, à cause du grand passage des voitures. Les campagnes prochaines ont quelques attraits; mais une petite maison et un petit jardin, ou ne se trouveraient pas, ou se loueraient très cher. *Arpajon* ne peut donc point me convenir.

Quel essai dois-je faire encore? Je me rappelle que, passant à MONTEREAU avec *Tullie*, ce lieu parut lui plaire. Allons revoir cette ville; mon chemin est par FONTAINEBLEAU, par MORET. Jetons l'œil, en passant, sur ces deux résidences; je trouve, dans la première, cent maisons à choisir, et dont les prix s'accommoderaient avec mes moyens; mais je crains jusqu'à l'ombre des palais. Voyons *Moret*.

Cette petite ville pourrait me retenir par ses environs côtueux et bocagers; mais, à *Moret*, on trouverait à peine une chambre à louer. Passons donc à *Montereau*.

Ce lieu, assez joli, est nu dans ses environs : son coteau est sec et blanchâtre, et la vallée, qui est très plate, est tout à fait dénuée de variété. Il y a un *Cours* fort ombreux sur le bord de l'*Yonne*, et tellement sur le bord, que pour peu que la rivière s'élève, il est inondé. Le confluent

de l'*Yonne* et de la *Seine*, prête quelque intérêt au voisinage d'un beau pont. Il y a un petit faubourg au delà de ce pont, et, sur la tête du coteau prochain, est un domaine assez boisé pour inviter à y aller quelquefois jouir d'une grande vue et d'un air vif.

Je ne répugnerais pas à transporter ici mes *pénates;* mais je n'y trouve de libre que la *maison de l'Arquebuse*, qui est ouverte de toute part, et qu'on me laisserait le soin de réparer.

Quatrième course sans décision. Allons revoir *Saint-Germain.*

Il y a ici des maisons à choisir; mais les loyers sont hauts, et la vie, à *Saint-Germain*, est presque au taux de *Paris.* Que d'obstacles de tout côté! Et il n'existerait aucun de ces empêchemens, si mon portefeuille était mieux fourni. Et puis, que les moralistes viennent nous dire que l'or est méprisable, il me semble à moi qu'on en peut faire un bon et salutaire usage, quand on le veut.

On me conseille une sixième épreuve, et c'est *Tullie* qui m'indique *Versailles.* Elle me montre, autour de cette ville, des promenades où brille l'art, et des promenades agrestes; elle m'assure qu'à *Versailles*, nos goûts et nos besoins seront également satisfaits. Je n'en suis pas persuadé; mais il faut finir, et j'aime à contenter *Tullie.* Je viens d'arrêter, pour quinze pistoles, une très

petite maison avec un très petit jardin, dans un quartier un peu désert, mais élevé et aéré.

Et voilà probablement mes courses achevées.



1805.

---

# VOYAGE

## DE PARIS A SOISSONS

### PAR REIMS.

51 LIEUES.

---

*Incertus quid agam....*

---

N° 38.

# ITINÉRAIRE.

| | | | | LIEUES |
|---|---|---|---|---|
| 1805. | Oct. | DE PARIS. . . . . . . . | à Reims. . . . . . . . . | 38 |
| | Nov. | DE REIMS. . . . . . . . | à Soissons. . . . . . . . | 13 |
| | | TOTAL. . . . . . . . . . . . . . . . . | | 51 |

# VOYAGE

## DE PARIS A SOISSONS

### PAR REIMS.

J'AI quitté *Versailles :* les causes de cette nouvelle émigration seraient aussi longues que pénibles à déduire. Je viens d'essuyer une dernière banqueroute qui ne me laisse guères de ressources que dans une extrême économie ; mais celui qui croira que l'économie, dans une maison, dépend entièrement du chef de la famille, celui-là n'aura point passé par l'*estaminet* du mariage. Vous n'aimez point la fumée de tabac : c'est à vous de sortir de la tabagie ; on y fumera malgré vous, et vous paierez encore le *pétun* et les pipes. L'homme craint tous les éclats, tout ce qui fait bruit, et se résoudra à se laisser ruiner plutôt qu'à batailler journellement ; il sait qu'à la longue il n'y gagnerait pas un pouce de terrain. O *Jeanne-Royez !* quelle épouse vous ressembla jamais, et

n'avez-vous vécu que pour être un modèle inimité ? On se passerait bien de l'amour dans l'hymen, si l'on y trouvait au moins la concorde ; mais, pour l'obtenir, il faudrait l'acheter, et la racheter sans cesse ; il faudrait que tout ce que touche un mari se convertît en or, comme dans les mains de *Midas* : ce qu'il ne peut accorder passe pour un refus avare, et ce qu'il donne aujourd'hui sera oublié demain. La fontaine s'est desséchée à force d'y puiser, et l'on y jette de la boue, parce qu'elle est tarie. O esprits inconsidérés ! voulez-vous que le réservoir fournisse plus d'eau qu'il n'en reçoit ?

En quel lieu, *Priscus*, m'entretiens-je présentement avec vous ? C'est dans la petite ville de *Soissons*, où mon hôte de 1793 voudrait me retenir. J'ai des motifs pour *Reims*, et je veux revoir cette métropole avant de fixer mon nouveau domicile.

JE ne sais pas, si, comme le dit un compilateur géographe, *le portail de Reims est le plus beau gothique de l'Europe* ; mais plus on étudie les détails, plus on admire l'ensemble.

La belle église de *Saint-Nicaise* est en démolition pendant qu'on a conservé *Saint-Remi*, qui est d'une architecture sombre et grossière, moins

quelques parties; mais cette église est plus voisine des quartiers habités, et plus grande, plus spacieuse que *Saint-Nicaise.*

La ville de *Reims* m'enlace par mille endroits; elle est assez grande pour y vivre inconnu, sans être trop retiré. Le pain y est excellent, le vin aussi bon que l'on veut; la viande meilleure qu'à *Soissons :* mais les fruits, dans la petite ville, sont plus beaux et moins chers; les légumes et les racines y sont d'une grande bonté..... tout compensé, néanmoins, je laisse pencher la balance pour *Reims;* je vais donc m'y établir, concluez-vous. — Mon Dieu, *Priscus*, que vous concluez vîte! Est-ce qu'on aurait encore cette faiblesse ou cette vanité parmi les ombres? C'est ici l'achopement de presque tous nos philosophes. Ils aiment fort à conclure et à généraliser; mais ajuster la règle au cas et au sujet, c'est autre affaire, ils y seraient trop resserrés; il faut qu'ils s'occupent de tout le monde, ou qu'ils ne s'occupent de personne. Permettez à un vieux sauvage de s'occuper un peu de lui.

La capitale du *Soissonnais* est épouvantable dans ses rues étroites et dans ses maisons noires; mais ce lieu a les *remparts* les plus promenans, un beau *cours* au marcher velouté, enfin, des environs qui ne sont pas entièrement démunis d'arbres. *Reims* a une promenade plantée avec

art, et soignée avec dépenses; mais cette promenade n'a point de vues, mais elle est à une des extrémités de la ville, et *Reims* est fort étendu. Les remparts sont négligés presque partout, et d'une marche pénible; on s'y fatigue sans dédommagement. Un vilain rideau vous masque les dehors, excepté par quelques brèches d'observation qu'on avait ménagées aux *sbires* de la ferme, dans le temps où *Reims* était une des principales guérites de la *rue du Bouloy*. Ces remparts, *terrassés* très hauts, ne sont bordés, du côté de la ville, que d'humbles cabanes occupées par de pauvres tisserands en laine. Ces ouvriers ont partout l'air misérable, mais moins à *Reims* qu'à *Rouen*; soit qu'on les paie mieux à *Reims*, soit que nos *Rémois* fréquentent moins la taverne.

Je finis ce *crayonnage* en rentrant à *Soissons*. Adieu, *Priscus*.

# APOSTILLE.

Voici la moins étendue de nos relations, et l'on pourra ne la considérer que comme un chapitre de morale, mais fondée en expérience. C'est tout ce que je veux dire à mon lecteur sur ce numéro 38.

1806.

# VOYAGE

## DE SOISSONS A LIESSE,

## ET RETOUR.

22 LIEUES.

*........ Amœna piorum*
*Concilia, Elysium que colo.*
VIRG.

Nº 39.

# ITINÉRAIRE.

| | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|
| 1806. | Avril. | DE SOISSONS. . . à Laon. . . . . . . . . | 8 | |
| | | Liesse . . . . . . . . | 3 | |
| | | | | 11 |
| | | Retour de Liesse. . . . . . . . . . . . . . . . . | » | 11 |
| | | Total. . . . . . . . . . . . | | 22 |

# VOYAGE

## DE SOISSONS A LIESSE,

### ET RETOUR.



De la sortie de *Crouï*, grand village à une demi-lieue de *Soissons*, on monte une côte assez raide; le chemin, au haut de cette côte, commence à être planté en frênes et ormes, que la serpe et la hache ont mutilés avec plus d'avarice que de prudence.

Vous aurez fait deux lieues, quand vous passerez dans un hameau de cinq à six maisons, qui sont autant de cabarets; encore cinq milles, et vous découvrez dans une vallée le bourg de *Chavignon*; rien n'a marqué sur notre route depuis *Crouï*: c'est un sol nu, peu inégal, tout couvert de blés ou de luzernes, à l'exception de quelques vignes, où nous voyons porter le fumier, comme pour faire une couche à melons: ils disent que leur terrain est froid, que la vigne ne pousserait pas. Eh, tant mieux! moins de vin, plus de blé; c'est

déshonorer la *France* que d'y multiplier cette qualité de vin qui n'est propre qu'à approvisionner les vivandières d'un camp, ou la cantine d'une cazerne.

Descendez lentement la rampe qui conduit à *Chavignon*, et portez l'œil à votre droite; ces campagnes ne sont pas démunies de beauté; mais en deçà du vallon vous marchez sur un terrain plat et marécageux, où la petite rivière de *Lette* se traîne nonchalamment

Le village d'*Ussel* est renommé pour ses carottes, la plupart blanches, et comparables en qualité à celles d'*Alsace*.

*Touvel*, pauvre village, n'est pas éloigné d'*Ussel*, et se trouve près de *Chivy*, qui est plus grand, et n'est pas plus beau; il y a beaucoup de jardinage dans ce quartier, mais encore plus de fondrières marécageuses.

*Laon* est mieux bâti que *Soissons*; mais les rues n'y sont belles que dans le *Dictionnaire de la France*. Les *démolisseurs* ont opéré ici avec assez de zèle; la *cathédrale* a beaucoup souffert: les grilles du chœur en ont été enlevées, les stalles brûlées; la fameuse *pierre à clous* n'existe plus.

C'est par le *faubourg de Vaulx* que nous sortons pour *Liesse*. On a fait une lieue au village d'*Atys*, où commence une forêt dans laquelle le

chemin est très difficile. Une tradition populaire dit que des *prémontrés* obtinrent cette forêt presque gratuitement : elle ne leur coûta qu'un œuf, et voici le conte : Un seigneur très riche et très dévot donna ses bois à *l'abbaye de Saint-Martin de Laon*, sous la condition d'être nourri par les religieux ; on lui servit des œufs à son premier repas : il n'en mangea qu'un, et mourut à l'instant.

Un second village après *Atys;* et puis un troisième, c'est *Samoussy*, d'où l'on a la vûe du *Bourg de Liesse*. Ses petites maisons blanches, et son clocher en flèche l'annoncent avec quelque intérêt. On aperçoit derrière le bourg, et à peu de distance, un petit bois; mais tout ce territoire est plat et presque noyé.

*Liesse* ne consiste guères que dans une seule rue habitée par des cabaretiers, ou par des marchands de chapelets et de petits joyaux, dont les pélerins se munissent, et qu'ils font bénir sur l'autel : c'est pour eux un certificat qu'ils sont venus à *Liesse*. Les orfevres, et il y en a beaucoup ici, vous livrent une bague d'argent pour quatre sous, et une bague d'or pour trois francs. Autrefois on aurait trouvé à *Liesse* des bijoux plus riches: c'est lorsque des rois y allaient en pélerinage; maintenant que la dévotion n'y mène que des pauvres, et que la curiosité n'y mène presque personne, il faut bien proportionner la marchan-

dise aux acheteurs, et encore n'a-t-on qu'un faible débit. L'église de *Liesse* nourrissait commodément cinq prêtres, il n'y en a plus que trois, et ils ont peine à s'y soutenir. On ne porte que des *liards* à l'*offrande*; on ne met que des *deniers* dans les *troncs* : un service aussi mal payé ne peut se faire que d'une manière tiède; j'ai assisté à la prière du soir, qu'on nomme *le salut*, et il m'a été impossible de distinguer un mot dans tout ce qu'on a chanté ou récité. La plupart des pèlerins se confessent à leur arrivée, ils communient le lendemain à la première messe, et reprennent la route de leur village. Rien n'est plus attendrissant que la simplicité de quelques vieux couples qui viennent souvent de loin remercier la *Sainte-Vierge* de quelque grace qu'ils ont reçue, ou demander la santé d'un fils, ou prier *Notre-Dame* d'accorder une heureuse délivrance à leur fille. *Oh! qu'une piété douce et sincère est touchante! aucun de nos pèlerins peut-être ne pense que c'est* DIEU *seul qui exauce les prières; ils n'invoquent que* MARIE; *mais* DIEU, *dans l'immensité de sa clémence, fermant l'œil sur une involontaire méprise, ne juge que l'intention des supplians; il les absout et les bénit!*

Une autre illusion, que les prêtres ne s'appliquent point à prévenir, c'est que les simples croient que *Notre-Dame-des-Vertus*, *Notre-*

*Dame-des-Bois, Notre-Dame-de-Liesse*, sont autant de *Notre-Dames*, et donnent ainsi plusieurs mères à un seul fils : l'erreur est de peu de conséquence, mais la vérité vaudrait mieux. C'est presque toujours ceux qui vivent des profits d'un culte qui le profanent davantage. Les habitans d'*Ephèse* étaient, de toute la *Grèce*, ceux qui croyaient le moins aux oracles de *Diane*. Les *Liessois* vous solliciteront d'acheter l'histoire de leur *Notre-Dame*, qu'ils n'ont jamais lue; et ils ont brûlé son image céleste pendant la révolution.

On voit à l'entrée de *Liesse*, sur la gauche, une petite chapelle et une fontaine : ce fut la première station de l'image miraculeuse. La chapelle est aujourd'hui en fort mauvais état, on n'y dit la messe qu'une fois l'an; mais on y trouve toujours quelques vieilles femmes, qui vous vendent leurs prières à très bon marché. La fontaine est à côté de l'oratoire : l'eau en est toujours sale et trouble; chaque pélerin néanmoins boit un peu de cette eau, et en emporte une petite fiole, car, elle est souveraine contre une infinité d'accidens. Cependant M. *Villette*, *chanoine de Laon, docteur de Sorbonne*, et fidèle historien de *Liesse*, en affirmant que cette eau a procuré des guérisons surprenantes, avoue qu'elle n'a plus cette propriété divine.

La petite *église de Liesse* est un gothique assez

remarquable pour le lieu où elle se trouve; on peut néanmoins se dispenser de croire, avec l'auteur du *Dictionnaire de la France*, que le *jubé de Liesse* soit un chef-d'œuvre; il est vrai qu'on y a employé beaucoup de marbres, et la plupart très *ouvragés;* mais cette tribune est d'une forme contrainte, et d'un dessin bizarre; vous observerez que les colonnes inférieures sont ovales: c'est la disposition des lieux qui parait l'avoir exigé.

Je retourne à *Soissons* par la route que nous venons de faire; ainsi ma relation va se terminer ici.

1807.

# VOYAGE

## DE SOISSONS

## A BELLEVUE-LES-BAINS,

OU BOURBON-LANCY,

PAR LE NIVERNAIS,

ET RETOUR

## PAR LA BOURGOGNE

## ET LA CHAMPAGNE.

296 LIEUES.

---

*Qui falsum recitant quærunt resonantia verba.*
*Arte nitet fictum ; verum lucessit ab ipso.*
Anonyme.

---

N° 40.

## ITINÉRAIRE.

| | | | | Lieues. | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1807. | Janv. | DE SOISSONS | à Paris | « | 25 |
| | | DE PARIS | à Nevers | 57½ | |
| | | DE NEVERS | à Moulins | 13½ | |
| | | | | | 71 |
| | | DE MOULINS | à Bellevue-les-Bains | « | 9 |
| | Avril. | DE BELLEVUE-LES-BAINS | à Digoin | 7 | |
| | | | Parray | 3 | |
| | | | Charolles | 4 | |
| | | RETOUR DE CHAROLLES | à Bellevue | 14 | |
| | | | | | 28 |
| | Avril et Mai. | DE BELLEVUE | à Sept-Fonts et retour | « | 4½ |
| | | DE BELLEVUE | à Decise et retour | « | 20 |
| | | DE BELLEVUE | à Autun | 15 | |
| | | | Beaune | 11 | |
| | | | Dijon | 9½ | |
| | | | | | 35½ |
| | | DE DIJON | à Gray et retour | « | 24 |
| | | DE DIJON | à Plombières et retour | « | 2½ |
| | | DE DIJON | à Châtillon-sur-Seine | 19 | |
| | | | Troyes | 16½ | |
| | | | Châlons | 18½ | |
| | | | Reims | 9½ | |
| | | | | | 63½ |
| | | DE REIMS | à Soissons | | 13 |
| | | | Total | | 296 |

# VOYAGE

## DE SOISSONS

## A BELLEVUE-LES-BAINS

## PAR LE NIVERNAIS.

Illustre Scherff-Sckméden O le plus vrai des sages et le plus sûr des amis! Ce n'est que pour vous que j'emploie les *superlatifs*, et ils ne rendent point, à mon gré, l'admiration que m'inspirent vos talens et vos vertus. Mais, où êtes-vous? Dans quel lieu l'amour de la liberté a-t-il conduit vos pas, et fixé votre retraite? Vous me comblâtes autrefois de témoignages d'estime et d'affection, et maintenant vous me laissez sans secours, sur mon frêle esquif, errant par les mers du monde, et le jouet des vents orageux! Combien d'années ai-je vu s'écouler depuis nos derniers embrassemens! Et, dans ce long espace de jours silencieux, je n'ai reçu de vous qu'une

seule lettre, ou plutôt un billet que vous m'écrivîtes à la hâte, au moment de mettre le pied sur le fatal navire qui allait vous éloigner de nos rivages. Vous tendiez les bras vers *Philadelphie*, espérant y trouver la sûreté, la tranquillité, le bonheur......... O mon cher philosophe! où est-il le bonheur? Dans quel pays, sous quel gouvernement, n'est-il pas des oppresseurs et des opprimés? Voyez les habitans d'*Albion*, ils se vantent d'une liberté indéfinie de la presse; ils se vantent encore plus de la liberté des personnes. Cependant l'estimable auteur de *Robinson* est mis au *pilori* pour avoir parlé, avec trop de vérité, de quelques *seigneuries* revêtues de pouvoir ou de crédit; et n'avons-nous pas vu le ministre *Pitt* suspendre arbitrairement l'*habeas corpus* que chaque citoyen, avant cette entreprise despotique, regardait comme une inviolable sauvegarde?

Mais je veux vous parler de moi. J'ai éprouvé, depuis quinze ans, toutes les disgrâces de la fortune: des biens, que je n'avais acquis que par les plus pénibles travaux, se sont dissipés comme l'ombre. La mort m'a enlevé *Kérisbien* et *Henry*; vous me restiez seul de mes liaisons les plus chéries, et je vis sans savoir si mon philosophe existe, et s'il est heureux! Comment vous parviendra cette lettre? Où l'adresser? Votre silence me

tient dans les doutes les plus déchirans. Réveillez-vous donc de cette léthargie qui m'afflige sans discontinuation; mandez-moi que si, dans la *France*, le déchet de mes affaires a éloigné de faux amis, il m'en reste un véritable, soit sur les bords de l'*Ohio*, soit sur la *Delaware*, soit dans la froide région de *Nantuket*, ou dans la plus douce contrée des *Virginiens*. O bon *Scherff-Sckméden*, jadis mon guide et mon appui! combien présentement me seraient utiles vos conseils ou vos lumières, pour me diriger, me conduire dans la publication de deux ouvrages où la vérité a toujours tenu la plume; mais où la faiblesse de mon talent doit avoir laissé des taches qui n'échapperaient point à votre vue, et que votre main, habile autant qu'elle est sûre, corrigerait elle-même, si vous ne daigniez plutôt m'instruire à les corriger! Oh! si, rapproché de vous, je vous avais pour censeur, pour *Mentor* littéraire, peut-être qu'avec l'exactitude des faits, on eût trouvé dans mes récits le charme de la fiction; mais douze cents lieues de mer séparent aujourd'hui le presqu'infaillible *Scherff-Sckméden* du plus reconnaissant et du plus attaché de ses élèves.

Adieu. Je vais à tout événement adresser cette lettre au président du *congrès* dans les *États-Unis.*

Des banqueroutiers me remettent en voyage. Je suis pressé; je vais de nuit autant que de jour; je n'aurai ni le temps ni la commodité d'étudier ma route; mais nous avons déjà fait presque toutes ces courses.

Je vous mets tout de suite à *Nevers;* c'est la ville la plus mal bâtie, la plus horriblement pavée, la plus sale, la plus négligée en toute sorte de soins. *Nevers* a pourtant de la population, du mouvement, de l'industrie, du commerce; mais vous n'y trouverez pas vingt maisons qui puissent fixer l'œil. Les rues sont cahotantes, hautes, basses, tombantes en cascades, ou droites comme des échelles. Il n'y a pas une rue large, et il y en a beaucoup de si étroites, que deux personnes ne pourraient y passer de front : ces ruelles sont encore rétrécies par des immondices, et la voie qui reste n'a pas deux pieds de libre. Les rues les plus habitées ou les plus marchandes sont encombrées des décharges de toutes les maisons qui manquent la plupart de latrines. Enfin, à parcourir *Nevers*, on croirait que le *balayage* y est défendu; et tout se ressent de cette hideuse négligence. On a des *réverbères*, mais dont le vitrage est si épais, si rempli de taches, que l'obscure lanterne ne sert guères plus que si on ne l'allumait pas.

Les *Neversois* vous vanteront leur *parc :* ce

parc n'est qu'un champ irrégulier, planté sans symétrie, et où quelques vilains arbres, *couronnés* ou mal venant, ne vous offrent qu'un abri à *claire voie*; les allées sont creuses, et non sablées. La situation de ce champ est seule à remarquer; il reste à y dessiner et y planter un jardin. On a fait la dépense de deux portes de fer pour deux entrées du parc, et sa clôture est toute en brèches. Les animaux viennent librement paître sur cette promenade *remparée* de fumier; et, afin que rien ne manque à l'agrément, à la salubrité du lieu, les casernes sont très voisines du parc.

Mais *Nevers* a un autre *promenoir* au bord d'un ruisseau, et presque hors des murs; c'est un petit champ triangulaire avec une allée au pourtour, et une autre en diagonale. Ce lieu est humide et sans vue.

La nouvelle plantation devant l'Hôtel de Ville est aussi dénuée de goût que les deux autres: on n'a point aplani le sol; on a laissé subsister de vieux arbres, qui nuiront à la croissance des jeunes, et qui se *désaccordent* durement avec ces plants nouveaux. C'est ici pourtant que se rassemblent, vers midi, les beautés de *Nevers*: on ne conçoit pas qu'elles exposent leurs douillettes de satin blanc et leur chaussure de soie au pavé sale et difficile de leurs rues; mais elles s'en tirent admirablement, et ma lunette inspectrice

n'a pu découvrir une seule tache de boue sur la robe ou les souliers d'aucune des belles promeneuses.

*Moulins* a des habitans affables jusqu'à la *bavardise.* Le marché de cette ville est bien garni; l'*Allier* fournit du poisson, les forêts du gibier; l'*Auvergne* apporte du beurre et des fruits; la volaille et le jardinage abondent. On ne serait point mal ici pour tenir table, mais on effraie les étrangers par les *morts subites* qu'on leur raconte: on dit qu'elles sont très ordinaires, et les médecins s'en plaignent plus que personne; ils n'ont pas intérêt qu'on déménage avec tant de hâte. Les campagnes voisines sont plates et très couvertes; l'air apparemment n'est point assez libre, et manque de ressorts à *Moulins*, qui d'ailleurs est plus propre que *Nevers*, et mieux bâti.

La *Visitation* est devenue un *lycée :* ce nouvel édifice est joli, quoique dans le goût capricieux du temps.

Je sors de *Moulins* par un faubourg qui conduit jusqu'au village de *Saint-Bonnet.* On ne trouve bientôt que des sables, des genêts, des landes, beaucoup de friches parmi quelques champs ensemencés de seigles; beaucoup de lagunes, des *flaques* d'eau, de petits étangs, toutes causes réunies d'insalubrité. C'est un peu mieux vers *Chevagne*, village à environ trois lieues de

*Moulins*, et trois de la *Loire*. Ce dernier espace rappelle presque partout les incultures et les stérilités de l'ancienne *Bretagne*; ce n'est qu'après avoir passé la *Loire* que le pays change de face. Les terres sont assez bonnes auprès de *port du Fourneau*, quoiqu'elles ne portent pas de froment.

*Bellevue-les-Bains*, ou *Bourbon-Lancy*, est à une petite lieue du *Fourneau*. Cette ville *nominale* est plantée sur une hauteur, et trompe de loin ceux qui n'y sont pas encore venus. J'y viens faire un séjour qu'il ne dépendrait pas de moi d'abréger; je veux donc prendre mon temps pour étudier la campagne et la ville, et pour vous en entretenir.



*Bellevue* se compose de plusieurs parties, dont celle qui occupe le bas se nomme *Saint-Léger*: c'est dans ce vallon qu'est le puits d'*eaux thermales*. La maison *des Bains* étant tout à fait en délabrement, on a le projet de la rebâtir, et l'on espère y rappeler les malades. Il n'y a point de promenades plantées; mais les campagnes prochaines, si elles ne sont pas faciles à parcourir, offrent du moins à la vue quelqu'agrément champêtre.

Il y a peu de vignes dans le climat de *Bellevue*, et il serait utile qu'il y en eût encore moins.

On a bâti, sur l'emplacement des *Capucins*, plusieurs maisons assez jolies; on a fait, du couvent de la *Visitation*, un hôpital, et des *Ursulines*, une paroisse.

Il y a une seconde église paroissiale dans un hameau qu'on nomme *le Bourg*, et qui fait partie de *Bellevue*. Cette maçonnerie paraît très belle aux gens du pays; il ne faut pas les détromper.

On aime ici les *rez-de-chaussée*, et l'on a soin de les élever sur un perron de plusieurs marches. Cette manière est commode, mais elle a peu de grâce, et ne défend pas tout à fait de l'humidité. Il faut plus de charpente, et la hauteur du toit semble écraser les petits murs qui le soutiennent.

La disette d'eau potable est extrême ici pendant l'été. Il est singulier que ce pays, qui inonde ses chemins pendant l'hiver, par une infinité de sources, soit si altéré, dès le printemps, qu'il faille quelquefois aller jusqu'au *Fourneau*, c'est-à-dire, à une petite lieue, pour laver le linge. Ce *Bellevue* n'a aucune commodité; il ne s'y tient qu'un marché par semaine; et tout ce qu'on y trouve, c'est du *cabri* dans la saison, et quelques dindes maigres, mais de la vache toute l'année; le beurre passable vient de *Moulins*, et même les légumes et le fruit.

Ce misérable lieu est pourtant infesté de luxe; les gens médiocres d'état et de fortune y vivent extrêmement mal, mais la femme est toujours bien parée. Un étranger prendrait pour riches toutes ces femmes, s'il ne les voyait qu'à l'église ou à la promenade. La frugalité est fort louable, mais l'abstinence qui veut habiller l'orgueil est bien dupe, surtout dans un village où il n'y a personne qui n'ait le bilan de son voisin et sa généalogie. Le luxe des vêtemens ne paraît explicable que dans une ville grande et populeuse, où chacun se persuade qu'en prenant des patins, ou marchant sur des échasses, il va faire croire que cette grandeur empruntée est sa taille naturelle. Il est vrai qu'on ne sait ni votre nom ni votre demeure; mais vos sourcils, blanchis de poudre, annoncent que vous êtes une coiffeuse ou un perruquier. Cet ongle du pouce, long comme celui d'un empereur de la *Chine*, révèle votre profession de tailleur, et accuse votre femme d'une mise qui ne convient point à votre état. A quoi sert donc toute cette toilette? Croyez-moi, faites jeûner le luxe pour vous, plutôt que de faire abstinence pour lui. Le luxe, après s'être promené tout un jour sous une robe de *Pékin* broché ou de mousseline brodée, va coucher le soir à l'hôpital; mais c'est la mode d'être fou, et de préférer le *semblant* à la réalité!

Eh bien à *Bellevue*, lieu sans relations, sans commerce, sans population, j'ai rencontré un homme du plus haut mérite, et qui, par hasard, a été apprécié et estimé de ses voisins. Il était *notaire*, et digne d'un état aussi honorable qu'important, quand il est bien rempli. On trouvait en lui le citoyen, le jurisconsulte et le philosophe. Il n'était guères mieux conformé que l'*esclave de Xanthus;* mais la nature lui avait donné beaucoup d'esprit, une douce et sincère modestie, et le caractère le plus aimable. Il parlait bien, et écrivait mieux encore. *Il avait de la clarté, de la précision, UNE ÉLOQUENCE SIMPLE ET SANS PARURE, de celle qu'on a si rarement, et qui est peut-être la véritable éloquence, mais qu'on néglige, et même qu'on dédaigne, parce qu'il paraît plus hardi d'affecter des dissonnances, et de passer de l'aigu au grave sans intervalle, que de soutenir un chant mélodieux sur un ton qui charme sans étonner, et qui plaise continuement, même à l'oreille de ceux qui ne savent pas remonter à la source de leur plaisir.*

Un talent aussi exercé pourra surprendre dans un homme qui a toujours vécu au fond d'une province; mais la meilleure société des lieux qu'il habitait, était toujours la sienne. Il lisait peu,

parce qu'il lisait bien. Sa principale étude, c'était les lois, ensuite les ouvrages de politique et l'histoire. *Il a eu le bonheur, fort rare; d'être bien marié*, et de rencontrer une femme qui, sans égard à l'enveloppe, a su pénétrer jusqu'à l'ame pour connaître, aimer et estimer constamment son mari.

M. *Digoy* était né à *Saulieu*, d'honnête famille, mais pauvre. Il se fit, comme notre illustre *Bayle*, précepteur par besoin, puis il entra dans la *pratique*, y devint bientôt habile, et s'est toujours distingué dans sa profession par la probité et le désintéressement.

Cet homme, d'un mérite si rare, et dont le nom n'a pas été porté à vingt lieues de la petite ville qu'il habitait, est mort dans sa posture habituelle, presque debout, et en disant avec une douce sérénité à son épouse : *Adieu, mon amie; mes jambes fléchissent. Adieu, je m'en vais.*

*Ainsi passent les hommes! l'ambitieux, avec beaucoup de bruit, et dans un tourbillon de fumée qu'il prend pour de la gloire; le modeste, au contraire, avec des talens et des vertus, est ignoré du monde qu'il a servi. Ne le plaignons pas; la réputation ne fait que précéder l'envie : le repos et la paix suivent facilement l'obscurité.*

Un lecteur froid ou dédaigneux pourra con-

damner cette digression sur un inconnu ; mais j'espère qu'elle ne déplaira point à ceux qui aiment la vertu pour elle-même, et qui savent admirer les talens partout où on les rencontre.

On sait la prétention des petites villes sur la *science du monde*, quoiqu'elles en aient à peine les élémens. Politesse n'est souvent que mensonge, j'en conviens ; mais il ne faut pas se croire poli, si l'on dédaigne ou si l'on ignore les plus simples bienséances, comme dans cette bourgade, où des hommes de tout âge, et même les *Messieurs* de l'endroit, saluent rarement une femme les premiers. Se trouvent-ils dans un cercle, quand leur aïeule serait présente, ils s'y mettent, ce qu'ils appellent *à leur aise*, se déboutonnant, quand il fait chaud, ou se balançant sur un fauteuil. Il faut même leur savoir gré, si dans le milieu de l'assemblée ils ne rallument point la pipe qu'ils ont éteinte en entrant dans le salon. Ils ne disent jamais *Monsieur*, de tel personnage que ce soit. J'ai entendu souvent, et avec impatience, des adolescens, presque imberbes, dire simplement *Digoy*, quoique M. *Digoy* eût pu être leur père, et qu'à toute sorte de titres ils ne dussent parler de lui qu'avec respect. Je peux donc vous assurer qu'on n'est pas très poli à *Bellevue*, même avec les *dames*.

# VOYAGE
## DE BELLEVUE-LES-BAINS
## A CHAROLLES.

C'EST un maigre territoire que celui de *Bellevue*, surtout à la sortie de ce lieu pour *Digoin;* cependant, ces campagnes monticuleuses, plantées, boisées, ont de l'agrément pendant l'été, mais il faut craindre cette route en toute autre saison. Les chemins ont été ouverts, et puis ils sont restés *à la garde de Dieu;* on n'y a pas mis une pierre.

Nous voici aux *Guerriots;* c'est un village composé de huit maisons au plus ; sa situation élevée n'est pas sans mérite; mais notre printemp sest si tardif, qu'aucune verdure ne coiffe encore nos arbrés ou nos buissons; à peine le groseiller développe-t-il sa feuille ronde et serrée.

On descend fort longuement depuis les *Guerriots*, puis l'on traverse l'*Arroux* à une petite distance de son embouchure dans la *Loire*. Remarquez au dessus de *Digoin* le village de *Lamotte-Saint-*

*Jean*, sur un coteau vignoble qui ose prétendre à quelque qualité. *Digoin*, beaucoup plus grand et plus étendu que *Bellevue*, n'a pourtant que le titre de bourg ; ce lieu est mal bâti ; ses rues sont sans pavé ; son église sans ornemens ; ses maisons la plupart de chaume ; tout y porte un air d'indigence, et cependant le *canal du Charolais* y débouche, et il se trouve en ce moment plus de deux cents bateaux de vins sur le canal ou sur la rivière. Comptez seulement trois hommes par bateau, voilà six cents étrangers à *Digoin*; ils y font de la consommation, cette seule branche de commerce devrait animer l'endroit, et même l'enrichir. Il est vrai aussi qu'il y a *un beau café à Digoin* : glaces, colonnes, lustres; on n'est pas plus brillant au *Palais-Royal*, mais c'est une disparate des plus choquantes que ce café magnifique pour n'y recevoir que des *mariniers*.

Les bateaux du canal descendent la *Loire* avec toute leur charge quand cette rivière est assez haute ; mais, dans les basses eaux, comme à présent, au lieu de deux cents pièces et plus, les bateaux n'en peuvent porter que de soixante-dix à quatre-vingts ; cet inconvénient devrait tourner au profit de *Digoin*, puisqu'en de tels cas il faut décharger, recharger, quelquefois même entreposer ; voilà des mains d'œuvre, voilà des commissions ; je ne peux m'expliquer

pourquoi le *port de Digoin* n'a pas plus de maisons marquantes, et pourquoi la plupart des habitans y portent les livrées de la pauvreté.

Le chemin de *Digoin* à *Parray*, est large, plat, et moins dégradé que celui qui nous a amenés de *Bellevue;* remarquez sur votre droite, à une demi-lieue de *Digoin*, un château assez bien situé sur une éminence, avec une avenue du côté de la *Loire*.

Le sol est médiocre par continuation, mais tout cultivé, excepté quelques *pâtoureaux* moins couverts d'herbe que de joncs, ou de mousse, ou de genêts, ou de toutes ces richesses ensemble, ce qui vous fera aisément présumer que ces mauvais pacages sont des *communaux*.

Nous tenons le canal à notre gauche, sans le voir, et ne devons le retrouver qu'auprès de *Parray*. Ces hauts peupliers qui le bordent d'un seul côté, nous l'annoncent. Nous marchons présentement sur la rive de ce canal, et nous y voyons *jouer* les écluses: ce service est prompt et plus expéditif que sur le canal des deux mers; les bassins aussi sont plus étroits, et les bateaux beaucoup plus longs; ils ne sont pas *pontés* comme ceux du *Languedoc*.

*Parray*, autrefois *Parray-le-Monial*, parce qu'il relevait en fief d'une abbaye de *Bénédictins*, est

dans la plaine, entre des collines assez basses, et au milieu d'une campagne sans beauté; mais cette petite ville est propre, fort bien bâtie et bien habitée; le pavé est commode; on a des réverbères, une salle de spectacle, et au moins quatre églises, pendant que des villes plus grandes n'ont qu'une chapelle.

L'église de l'ancienne abbaye sert aujourd'hui de paroisse: elle est curieuse à étudier; la nef est courte, mais élevée; le chœur est petit, mais propre. On y remarque les piliers en colonnes qui contournent le sanctuaire; ils sont fort déliés, et servent d'appui à des voûtes surbaissées, mais je soupçonne ces piliers d'être plus modernes que l'église.

Il y avait une flèche assez haute, qui faisait le couronnement du clocher, et qui embellissait la perspective de *Parray;* les *bonnets rouges* l'ont démolie, et n'ont pas fait ici d'autre mal; hâtons-nous donc de les absoudre.

On quitte *Parray* par un chemin planté qui formerait une assez jolie promenade, si la route n'était montante et creuse. Il faut se distraire par la vue des bois, ils sont très étendus, et ils l'étaient bien davantage il y a quelques années. *L'appétit de jouir nous dévore; coupons, abattons, gardons-nous de replanter; il n'y a plus de lendemain.*

Ainsi parlait le luxe; je l'entendis, et j'allai le maudire à la face du ciel : et j'invoquai le ciel contre tous les prôneurs du luxe, soit corrupteurs, soit corrompus!

*Charolles;* moins étendu que la petite ville que nous quittons, plus animé, mal ouvert dans ses rues, et situé sur un terrain inégal, est en tout l'opposé de *Parray;* il n'a qu'une église, et assez peu fréquentée; la licence est grande ici, et les femmes y passent pour aimer moins leur réputation que leurs plaisirs. Cherchons les causes les plus apparentes de la liberté des mœurs à *Charolles;* cet endroit renferme un essaim de *praticiens :* on y compte vingt-quatre *avoués,* ajoutez les *clercs,* dont chaque étude est remplie; ajoutez douze *avocats*, tout au moins, et leurs secrétaires quand ils en ont; six ou huit *notaires,* et les scribes qu'ils emploient; ces gens font des *grosses* tout le jour; mais sur le soir, ils vont à *la prairie*, ou sur la promenade; c'est le *bazard*, chacun y trouve sa chacune. Il ne manquerait à *Charolles* qu'un collége et une garnison; car toujours des gens de robe! Le beau sexe aime la variété, et puis une femme en est plus assurée, quand elle a pour galant un homme à deux épaulettes, et qui pourrait couper le nez à une douzaine de procureurs sans aucune forme judiciaire.

N'allez pas croire que je fais cette chronique, je la répète; et puis, ma foi! je me soucie peu de l'honneur des petites filles qui n'en ont plus, ni de l'honneur des robins qui n'en ont guères. Remarquez seulement qu'on a conservé, dans ces galantes observations, un grand respect pour les juges; on aurait rougi de trouver dans des scènes de scandale des hommes établis pour le prévenir, ou pour le châtier.

Leterritoire de *Charolles* est riche en jardinage; il y a de bonnes prairies dans les vallées. Les coteaux seraient d'un agréable effet, s'ils étaient moins nus; le promenoir public qui n'a pas trois cents pas de long, est formé de deux allées qui se terminent au bord d'un ruisseau; ce ruisseau baigne et contourne une prairie attenant au promenoir, et qui en fait comme un supplément. C'est là....... mais je veux seulement vous dire que dans un faubourg qui est sur le chemin de *Laclète*, j'ai vu, sur le linteau d'une porte, le nº 1227; quelle apparence que cette numération soit juste! *Charolles* n'annonce guères que deux à trois milles habitans.

L'air est plus vif, plus sain à *Charolles* qu'à *Parray*, et les femmes y ont moins de fraîcheur. Faudra-t-il appliquer ici notre vieille règle, que le libertinage enlaidit? N'appuyons pas sur ce principe, et terminons cette lettre.

# VOYAGE-PROMENADE

## DE BELLEVUE

### A L'ANCIEN MONASTÈRE DE SEPT-FONTS.

L'*ABBAYE de Sept-Fonts* est célèbre par la réforme de *la Trappe*, qu'elle avait embrassée avec quelque mitigation; on n'ira plus par piété dans cette enceinte religieuse; mais la curiosité peut encore y conduire pour en considérer les restes.

On sort de *Bellevue* par *Saint-Léger;* et à peine on a gravi le rocher qui couvre la fontaine thermale, qu'on découvre *Sept-Fonts* dans le *sud-est;* le chemin, qui n'est qu'une traverse, est affreux jusqu'à une demi-lieue de la ville. Remarquez à votre gauche, et sur une hauteur, avant d'entrer à *Saint-Aubin*, le *château de la Tour*, bâti de très bon goût.

Plus près de la *Loire*, et presque à l'autre extrémité de *Saint-Aubin*, qui est un beau et grand village, il faut s'arrêter, mais d'un peu loin, de-

vant la porte d'un vieux château : elle est extrêmement élevée, et ne paraît avoir en largeur que les proportions ordinaires; sa coupe est hardie, sa manière belle, quoiqu'un peu recherchée. C'est dommage qu'elle ne soit pas soutenue, du côté de la cour, par des éperons suffisans, car l'*attique*, qui est très haut, menace de s'écraser sur le ceintre, et d'entraîner même une partie des pilastres.

On passé la *Loire* à *Saint-Aubin*, ayant fait jusqu'ici, depuis *Bellevue*, environ trois milles; la rivière est encaissée du côté du village, mais, presque de niveau avec le terrain sur l'autre bord, d'où l'on a encore trois quarts de lieue pour arriver à *Sept-Fonts*.

La clôture entière de ce couvent subsiste, et mériterait seule qu'on en fît le voyage : elle est de briques bien cuites, et artistement employées; il n'y a point de murailles de ville qui promettent plus de durée que celle-ci; et cependant elles ont peu d'épaisseur; mais les murs sont si bien d'à-plomb, si parfaitement conduits, que c'est un vrai chef-d'œuvre de maçonnerie.

Cette muraille, dans ses angles, a des tourelles à pointes, dont l'effet est un peu féodal; je vous dirai aussi que l'ensemble de *Sept-Fonts*, moins considérable que les clôtures de *la Trappe*, était plus symétriquement ordonné.

L'acquéreur de *Sept-Fonts* a fait, et fait encore d'une partie de l'église un château. Sa salle de billard est sous la voûte d'entrée de la principale nef; et là, où retentissaient continuellement les louanges de Dieu, on n'entendra plus que le choc des billes et la voix d'un *marqueur*. Bon Dieu, que de changemens! Mais, je termine ici cette promenade.



# VOYAGE

## DE BELLEVUE-LES-BAINS

## A DECISE.

YANT passé la *Loire* au *Fourneau*, qui est comme le port de *Bellevue*, on suit la route de *Moulins*, environ trois quarts d'heure, ou jusqu'au village de *Gana-le-Vivier*, qu'on nommerait mieux *Gana-les-Marais;* on prend ici la traverse : elle est très mauvaise pendant près d'une lieue, puis on marche dans une plaine extrêmement plate, et dont les seigles sont réputés les meilleurs du pays. On trouve un étang fort étendu et de peu de profondeur : on le côtoye pendant un mille, après quoi on suit les bords de la *Loire*.

*Garna*, bon village, s'estime à moitié chemin de *Bellevue* à *Decise;* j'indique ce *Garna* aux personnes pieuses, riches et libérales, pour en faire recouvrir l'église : elle en a le plus grand besoin.

Le pays n'est pas plus varié après *Garna :* on ne trouve que de petits bois, de petits étangs, et de fort médiocres terres, où la route nous manque à tout moment, parce que la charrue nous l'a dérobée ; mon *patachier,* abusant de ce qu'il appelle *droit,* marche à travers les *semis ;* c'est un singulier droit que de faire du mal ! mais il ne faudrait pas labourer les chemins.

Nos campagnes sont plus diversifiées et moins *planes,* en approchant de *Crotte. Crotte* est le faubourg de *Decise* de ce côté-ci, et je crois qu'il mérite parfaitement son nom, surtout pendant l'hiver.

Le pont de *Crotte,* qui est en bois, a été fort maltraité par le temps et par les glaces ; les gens de pied y passent encore, et ce n'est pas gratuitement ; car les *Decisois* payent un sou, et les étrangers deux, sur ce fragment de pont.

*Decise* est sur un rocher entre deux bras de la *Loire ;* un château fort était bâti au sommet de ce roc : il n'en reste que des ruines ; c'est près du château qu'est l'église paroissiale, fort petite, et médiocrement tenue ; le chœur est élevé de quelques marches au-dessus de la nef ; et sous le chœur est une chapelle, qui forme comme une demi-*crypte :* on y tient dans le jour une lampe allumée.

Les rues de la petite ville sont la plupart en

*visses* et montantes; le pavé, de celles qui en ont, est praticable et plat; le quartier marchand est fort habité.

*Decise* a une jolie promenade : c'est une plantation à quatre rangs de platanes. *Chardin* assure que des *platanes* ont purifié l'air d'*Ispahan.* Des peupliers en auraient autant fait; mais des *planes* ou *platanes* ne conviennent point à nos avenues: ils feuillent tard, et se dégarnissent de bonne heure.

Cette promenade porte un nom singulier, *la Halle.* Elle a mille pas de long, et borde la *Loire* à peu de distance.

Un pont de pierre fait la communication avec *Saint-Privé*, un des deux faubourgs de *Decise :* c'est dommage que ce pont n'ait pas deux trottoirs; la voie pour les charrettes resterait assez large; et, si ce milieu était bien pavé, le pont en deviendrait un monument plus remarquable. Son aire est très plate; et les arches, au nombre de onze, sont égales entre elles.

*Crotte* et *Saint-Privé* ne sont pas des noms heureux; mais ce dernier faubourg, encore plus petit que l'autre, a l'avantage de conduire à de jolies campagnes.

On fait ici des fayences grossières, du verre à vitre et des bouteilles; mais les principales affaires du pays consistent en commissions sur les mar-

chandises et les denrées qui se transportent par la rivière.

On n'est pas surpris de trouver à *Decise* de beaux *cafés*, après en avoir vu un si magnifique à *Digoin*, qui n'est qu'un bourg couvert de chaume ; ces cafés qui se multiplient chaque jour, et jusques dans les moindres lieux, sont, pour les mœurs publiques, et pour le repos de l'État, plus dangereux que les cabarets.

Adieu, cher *Priscus ;* on passe cette première vie à rêver. Hélas ! que fait-on dans l'autre ?





# RETOUR

## DE BELLEVUE-LES-BAINS

PAR

## LA BOURGOGNE ET LA CHAMPAGNE.

---

Le voyage à *Decise* m'ayant confirmé que la banqueroute que j'éprouve serait presque complète, me tient, depuis mon retour dans les réflexions et les calculs. Je perds dans un instant les deux cinquièmes de ce qui me restait; je voudrais étendre la marge de mes moyens; comment m'y prendre? A quoi pourrais-je m'employer? La mer, que j'aime, n'est plus propre à mon âge. Long-temps j'ai fait et assez bien entendu le commerce, mais il y faut du crédit, et le mien s'est dissipé par le non usage; je sens d'ailleurs que je serais timide en entreprises; le commerce commande la prudence, mais il veut quelquefois un peu de témérité, et la témérité

ne convient qu'à la jeunesse : elle a du temps devant elle pour réparer des fautes, et couvrir des échecs. Envain donc je m'interroge, il ne me luit pas une idée qu'elle ne s'obscurcisse aussitôt; les avantages d'un projet me caressent un moment, et puis ses inconvéniens me repoussent. A qui demanderai-je conseil, si je ne peux le tirer de moi-même? Tel parti que je prenne, je crains de m'en repentir; et si je reste oisif, je me le reproche encore. *O raison! flambeau vacillant! tu ressembles à un pilote incertain de sa route, et qui cherche le port! il le promet, il le montre à des passagers inquiets, et va se jeter sur un écueil!*

Je veux me livrer au hasard des évènemens. Dois-je craindre de mourir plus d'une fois? Je laisse donc ici les chagrins rêveurs, et vais tranquillement regagner mes foyers; je serai rapide sur les remarques de route.

*Autun* est assez mal pavé, et tenu assez négligemment, mais sa grande place, quoique très irrégulière, est d'une vue agréable; on vient d'en planter la terrasse en tilleuls qui promettent un joli promenoir.

Les horribles chemins de *Ladrée* à *Nolay!* et ce *Nolay* est un vilain lieu dans un fond avec une vilaine petite église qui a eu l'ambition d'un autel à la romaine; mais *Nolay* a une fontaine

publique, peut-être plusieurs, et je ne trouverai point de fontaine publique à *Dijon.*

La *Rochepon* est curieuse à voir et à revoir; et la vallée en deçà est gracieuse à parcourir jusqu'aux approches de *Meslin-sous-Orge*, village tout vigneron, et par conséquent très pauvre.

Nous voici à *Pomard:* remarquez ce château, *magnifique dans le goût actuel*, et non encore achevé; on l'estime, tout meublé, à plus d'un million, et il est bâti par un marchand de vin de *Nuits.*

J'ai vu enfin l'*insigne église* des *Beaunois;* elle mérite qu'on y entre; sa voute est haute, mais étroite; elle a trois nefs, et les bas-côtés font le tour du chœur.

Je n'ai pas retrouvé à *Beaune* ces rues désertes, sans pavés et sales que j'y avais marquées; m'étais-je trompé alors? Ai-je vu moins bien aujourd'hui! la police peut s'être perfectionnée; la population s'être accrue: choisissez.

J'ai une course à faire en *Comté*, avant de vous entretenir de *Dijon.*

A demain *Priscus.*



Le *Pont-de-Gray* est relevé, et plus solidement qu'il n'avait été construit. On me fait remarquer

près de ce pont, et du côté de la ville, la plus vaste maison de meunier qu'il y ait peut-être en *France;* elle a soixante douze portes ou fenêtres sur une seule face, et vingt-quatre sur les aîles ; ce grand local n'est si ouvert que pour aérer les blés et farines dont il est comme un entrepôt.

Les *moulins de Bazacle* obstruent la *Garonne* à *Toulouse;* le *moulin de Gray*, qui ne fait pas tourner autant de meules que *Bazacle*, occupe entièrement la *Saône.*

La police de propreté est moins surveillante à *Gray* qu'à *Dijon;* et c'est dommage, car cette petite ville est d'ailleurs beaucoup plus animée que notre chef-lieu de la *Côte-d'Or.* Plusieurs rues de la cité comtoise sont pénibles par leur *raideur*, et par un pavé pointu; mais les quartiers moins fréquentés des chevaux et des charrettes sont pavés plus commodément, et presqu'à la *Dijonnaise.*

*Gray*, quoique passablement bâti, n'a aucune maison que l'on puisse citer. Son Hôtel de Ville est un vieux monument d'un goût tout espagnol; sa façade s'appuie sur des colonnes de pierre qui forment un porche sous lequel on voit quelques boutiques médiocres.

Mais l'on ne se rassasie point de l'*allée des Capucins;* je vous l'ai décrite et je veux vous en parler encore.

Cette allée étroite, et tant soit peu sinueuse, est bien couverte par le haut, et encore bien tapissée sur les côtés, quoique le temps y ait ouvert quelques brêches; mais, ce qui rend cette plantation tout à fait singulière, c'est la forme des arbres. On ne conçoit point que l'art ait pu les assujétir à cette variété de configuration bizarre ou merveilleuse, et l'on ne conçoit pas davantage qu'elle ait pu être l'ouvrage simple et libre de la nature. J'ai vu à *la Rochelle*, dans une charmille de la place d'armes, deux branches qui, s'étant réunies, n'en formaient plus qu'une seule, et qu'à cause de cela on appellait, assez mal à propos, le *Bois sans bout;* vous verriez ici cent productions plus surprenantes : c'est, par exemple, une tige qui sort de terre en s'alongeant sur le sol comme pour former un banc; de ce tronc sortent trois ou quatre nouvelles tiges qui, dès leur naissance, poussent des branchages noueux, contournés, repliés, grimpans, descendans, se croisant, s'unissant dans un ordre ou un désordre si prodigieux, que le dessinateur qui copierait avec le plus de vérité ces végétations, ferait croire qu'il a travaillé de fantaisie, et que ses images sont trompeuses; je vous assure que vous ne sauriez voir sans admiration la plupart de ces groupes tournés en *visses,* ( *a* ) tortillés en serpens, et dont plusieurs pourraient

servir à rappeller le *Laocoon d'Agésandre et d'Apollodore.*

Les *Capucins* ne sont plus au bout de cette avenue: leur maison et leur église ont disparu; le rasoir révolutionnaire n'a épargné ici que nos charmilles; et encore y eut-il des voix dans le *club* pour abattre *l'allée des Capucins*! Quel sacrilége on aurait commis!

L'*Image de la Vierge* s'est sauvée aussi du déluge; elle est présentement à *Gray*, dans l'église paroissiale. On y a ouvert un tronc pour le rétablissement d'une chapelle particulière, et sur l'ancien emplacement, mais la piété est si tiède aujourd'hui, qu'on doit craindre que la sainte image n'habite long-temps *intrà muros*, avant de retourner à la campagne.

Les belles et immenses prairies que baigne la *Saône* à la vue *de Gray!* l'œil n'en peut atteindre les limites; le tableau en est uniforme, mais riche; quelques collines, des bois, des maisons, bornent à diverses distances ces vastes tapis de verdure; les campagnes, au surplus, sont nues et de peu d'agrément.

Voilà tout sur *Gray;* je reprends le chemin de *Dijon.*

L'*église de Mirebeau* a quelque mérite dans l'intérieur: elle est à trois nefs, et voûtée en pierres; le chœur est assez propre pour une campagne.

*Mirebeau* est un bourg plus grand que riche; on y distingue au plus trois ou quatre maisons, et c'est les chaumines avoisinantes qui les font remarquer. Un ancien château des *Bauffremont* n'existe plus ici que dans une tourelle qui paraît être la cage d'un escalier; elle est surmontée d'une coupole ou d'un *lanternon;* mais l'on ne devine pas le motif qui peut faire conserver cette ruine menaçante.

*Dijon* plaît et ennuie; c'est une des plus tristes et des plus jolies villes; peu de belles maisons, mais toutes fort propres au dehors; un petit pavé long qui est commode à marcher, et qu'on tient avec soin; mais deux ou trois rues vivantes et le reste comme inhabité. Voulez-vous cependant voir tout ce qu'il y a de *beau monde à Dijon?* Allez le dimanche, un peu avant la nuit, sur le *cours* ou dans le *parc*, et je vous réponds que, si vous n'êtes point ébloui, au moins serez-vous très étonné, très scandalisé peut-être du luxe bourgeois de ces *Dijonnais.* On a ici plus d'orgueil que de moyens; l'*être et le paraître* y sont toujours en opposition, on a pourtant de l'esprit, et même du savoir dans cette ville; jusques-là que vous y trouverez des femmes qui parlent plusieurs langues, mais qui ne sauraient pas relever une maille dans le bas de soie qu'elles portent. Elles ont étudié la *géométrie*, et n'ont

point appris à blanchir leurs dentelles; elles savent broder et ne savent pas coudre; elles ont le sourcil relevé comme *la mère des Gracques*, mais aucune d'elles n'a mis au jour un citoyen capable de sacrifier sa vie pour son pays.

Nos *Dijonnais* ont du goût à orner l'intérieur des maisons, et ils en manquent tout à fait pour les dehors; ils n'ont pas un hôtel qu'on puisse citer. Leur ci-devant *palais des États* n'est qu'une caserne avec deux avant-corps; ils font bruit de leur *préfecture*, mais il s'en faut beaucoup que le dessin en soit correct et délicat.

On n'a ici pour architectes que des *appareilleurs* ou maçons. Plus ces *Dijonnais* s'enflent d'orgueil, plus ils dégénèrent en différens genres. Ils ont eu des *Durande*, des *Marest*, des *Hénaut*, des *Hoin* : ces hommes, doctes et habiles, allaient à pied, au moins dans leur jeunesse, et M. *Hénaut* toute sa vie; leurs successeurs vont en carrosse, et y traînent avec eux moins de savoir que de présomption. Les conseillers, dupes ou pervers du luxe qu'ils préconisent, ignorent le mal qu'il produit, ou ne s'en inquiètent pas. Qu'arrive-t-il de ce qu'un *plébotomiste* ne va plus voir ses malades que porté sur un char? C'est que ses visites, au lieu de coûter dix à quinze sous, sont de trois livres, et que le pauvre, le médiocre même, ne pouvant recourir à des *guérisseurs* si chers, se

livrent aux recettes des bonnes femmes, aux drogues des charlatans, et meurent au milieu de leur carrière. *Examinez le luxe sous telle face que vous voudrez; et, si vous êtes de bonne foi, vous finirez par dire qu'il ne fait aucun bien réel ou constant, mais qu'il crée ou multiplie sans mesure les crimes et la misère.*

J'entends dire que le luxe entretient, alimente les pauvres; et moi, je vous affirme que le luxe ne nourrit qu'à demi les bras qu'il emploie. Il est avare et prodigue tout ensemble; il est cruel quand il peut l'être avec impunité, mais il est toujours injuste, et, hors le clinquant dont il se couvre, il n'aime rien.

On vient de juger ici une fille-mère, convaincue d'infanticide. Elle a été condamnée à une détention temporaire; c'est assez, et c'est peut-être trop; car si une mère se détermine à tuer l'enfant qu'elle a nourri dans son sein, c'est toujours contre le vœu de son cœur. Pourquoi couvrez-vous d'infamie une jeune fille, ou faible ou abusée, ou que son tempérament domine? Rendez les mariages heureux, vous le pouvez, et il n'y aura plus de mères homicides, il n'y aura plus même de débauche.

Le *portail de Sainte-Marie* est en démolition; il était chargé et embarrassé de sculptures, comme tous les portails modernes de moines ou de reli-

gieuses; ce n'est donc pas un monument à regretter.

Il y avait à *Sainte-Marie* un groupe en marbre blanc, dont les figures, un peu courtes, sont néanmoins d'une expression assez naturelle. Cette pièce de sculpture et d'architecture a été transférée aux *Bernardines*, où elle est d'un très bon effet, sous le dôme de cette petite église, nommée *Sainte-Anne*, depuis que les orphelines de ce nom ont cédé leur ancien local aux élèves du *lycée*.

Une démolition plus considérable, c'est la *Sainte-Chapelle*, qui était courte et massive, mais ornée de flèches qui décoraient la perspective de la ville. Il est question aujourd'hui de couper le *chœur de Saint-Jean*, pour désobstruer la place de ce nom : ce sera encore des flèches de moins, et la vue demi-lointaine de *Dijon* en sera *désembellie*; mais le tonnerre tombera moins fréquemment sur la ville, et cet avantage doit être compté.

On a eu, en démolissant la *Sainte-Chapelle*, le projet de bâtir, sur le même emplacement, une *salle de spectacle.* J'en ai vu plusieurs plans ou modèles; pas un ne s'élève même à la médiocrité. *Dijon*, en édifices publics, manque d'invention et de goût. Cette ville n'a rien de *moderne* à offrir qui soit beau : son *portail de l'hô-*

*pital*, du côté du faubourg, est tout ce qu'elle possède de sage et de supportable.

Une salle de spectacle, et surtout dans le genre nouveau, qui pourrait épuiser la *France* de pierres et de mortier, exigera des capitaux énormes ; mais quelle société d'agioteurs ou de spéculateurs surprendra ou inspirera assez de confiance pour déterminer des actionnaires ? Jamais ces sortes d'entreprises ne sont profitables qu'au conseil d'administration, où il entre toujours assez d'avocats ou de procureurs pour embarrasser les comptes les plus faciles, et qui, chargeant de frais leur régie contentieuse, réduisent enfin le *dividende* des intéressés à *zéro*.

Sortons de la ville ; allons respirer la campagne : les cités les plus propres renferment encore un méphitisme dangereux. Suivez-moi, je vous mène à *Plombières ;* c'est un des plus jolis villages qui avoisinent *Dijon*, dont il est distant d'une grande lieue sur la route de *Paris*. Il faut marcher *sub Dio*, et sans ombre ni abri, depuis la *porte Guillaume* jusqu'aux dernières clôtures d'une *chartreuse*, dont il ne reste guères que les ruines ; mais l'ennui n'ira pas plus loin à côté de vous ; votre promenade va devenir pittoresque. Voyez, à votre gauche, la petite rivière d'*Ouche*, dont les bords sont plantés de peupliers, et, à votre droite, des roches nues, inégales, aspères. Votre route tour-

nante change fréquemment les points de vue, et va presque toujours les embellissant ; mais il faut aimer un peu le sauvage et les tableaux rudes, comme ceux qui enveloppent ici une vallée étroite, riche en fruits, riche en cultures, et ornée, dans ce moment, des plus belles couleurs de la saison. La lieue est longue, je vous en ai prévenu ; mais si vous causez avec les objets, et si vous prêtez l'oreille à leur naïf et éloquent langage, vous ne croirez pas avoir mis vingt minutes à arriver à *Plombières.*

J'y ai cherché cette belle pyramide qu'un M. *Gauthier* érigea dans ses jardins, en mémoire du *Dauphin, fils de Louis XIV*, qu'il avait reçu chez lui. Je ne sais si nos *Vandales* auront détruit ce monument, ou si le propriétaire l'aura transféré dans une autre place ; mais on ne le voit plus de la route, et cet ouvrage délicat n'arrête plus les curieux.

Il y a dans *Plombières* plusieurs jolies maisons bourgeoises et des jardins fort bien tenus, mais sans vue d'aucune part : car le village est comme enfermé entre des collines hautes.

Quelques *papeteries* médiocres se sont établies sur l'*Ouche*, au-dessus du village ; mais la richesse de cette commune est dans ses fruits ; c'est le verger de *Dijon :* son territoire est presqu'entièrement couvert d'arbres fruitiers, et elle n'a

presque plus d'autres arbres; maisi j'ai encore vu, dans ma jeunesse, les collines du *sud* boisées jusqu'à leurs sommets qui sont aujourd'hui nus et dépouillés. Ainsi, nous détruisons sans reproduire; et, s'il était vrai que le luxe enrichît les états, il faudrait avouer pourtant qu'il leur cause aussi quelques dommages; mais je suis encore à découvrir dans le luxe un seul point incontestable d'utilité. Un futile fabricant de *tulle* ou de *gaze* devient opulent par les niaises fantaisies du luxe qui lui paie, à prix exagérés, ses toiles d'araignées; c'est un ouvrier qui fait fortune sur mille au moins qui vont à l'hôpital; mais ce nouveau millionnaire, que reversera-t-il dans la société pour les avantages qui l'y ont suivi? Des vices. *Voilà, en toute analyse, les dernières générations du luxe, MISÈRE ET CRIME, la désunion des ménages, la dureté, l'ingratitude des enfans, si communes aujourd'hui, que l'on ne conçoit plus comment un homme sensé peut encore vouloir être époux et père; ces désordres moraux et politiques sont des effets du luxe.*

Mais si l'on n'excite pas les riches à la dépense, ils enfouiront stérilement leur or. Il faut éveiller les desirs du riche par mille objets nouveaux qui se changent et se succèdent continuellement; il faut des *fleurs*, de la *broderie*, des *bijoux*, dont la façon fasse tout le prix..... Sans ces moyens,

le pauvre reste privé de subsistances; c'est un engourdissement général.....

Quoi! vous êtes législateurs des peuples, et votre vue s'arrête là! Vous croyez qu'il faut corrompre pour nourrir, et que, s'il n'y a point des places d'un *louis-d'or* à l'*Opéra*, tout est perdu! Il faut des *filles publiques*, des *jeux*, des *laquais* et des *porcelaines*, ou le peuple va mourir de faim? En un mot, dans vos principes, si l'argent n'est pas follement employé, les riches ne feront plus sortir un écu de leur bourse? Désabusez-vous, l'argent est une puissance, et tout homme se plaît à manifester son pouvoir. Vous verrez peut-être fermer, dans votre *Palais-Royal*, cent boutiques aussi brillantes que superflues; mais on aura de rians et utiles jardins. On bâtira des maisons belles, commodes, vastes, qui seront ornées de tout ce que les arts, dignes d'être cultivés, peuvent produire de grand et de véritablement propre à honorer une nation. Vos cités seront plus saines, vos citoyens mieux logés, parce que l'aisance se communiquera de proche en proche. *Les dépenses utiles ouvrent la main, mais le luxe est chiche et tracassier; il renvoie l'ouvrier ou le marchand sans salaire ni solde.*

Qui doute donc qu'une fois la porte fermée aux dépenses de caprice, on ne se livrât, ne fût-ce que par orgueil, aux plaisirs de la bienfai-

sance?. Un opulent apprendra que son voisin le *taillandier*, qui l'éveille, par fois, d'un peu trop bonne heure, a six ou huit enfans; que sa femme est malade; que lui-même n'a pas toujours autant d'ouvrage qu'il en pourrait faire. Il ne mandera pas son voisin, c'est une manière qui flétrit par une idée de dépendance; il ira chez lui: mon voisin, vous chantez presqu'aussi matin que le coq, mais vous avez besoin de travailler pour cette famille-là : que faites-vous de tous ces enfans? — Vous voyez, monsieur, mon aîné travaille avec moi, tire le soufflet à ma forge, et sur mon enclume il bat *par devant :* çà a bonne volonté, çà se fera; mais voilà deux autres éveillés qui ne veulent pas de ma profession, disent-ils. Ce blondin veut être perruquier, et ce trapu-là, charpentier; ma grande fille aimerait l'état de couturière pour robes, et sa cadette veut habiller les enfans. J'approuve bien toutes leurs petites idées, mais comment payer quatre apprentissages? Je verrai si on les veut prendre pour leur temps; ils sont encore jeunes..... Le riche sourit, et dit au taillandier: mon voisin, vous pourriez me faire un grand plaisir. Pardi, monsieur, répond l'artisan, on est fait pour s'aider dans le monde; dites-moi donc ce que, dans ma petite capacité, je pourrais faire pour vous? Ce serait, reprend l'honnête homme, que vous permissiez

à ma femme et à moi, de mettre ces quatre enfans en apprentissage. Nous paierons tout ce qu'il faudra pour eux, et nous les entretiendrons jusqu'à ce qu'ils sachent travailler; car, après cela, ils n'auront besoin de personne. Que décidez-vous?....

L'ouvrier reste muet d'étonnement et d'admiration; mais sa femme, qui de son lit a entendu le dialogue, se soulève pour remercier, pour bénir ses honorables voisins. Ah! dit-elle, que le bon Dieu vous le rende! Mais il a bien placé l'argent dans vos mains, vous en faites un digne usage!

Voilà un exemple, et j'en indiquerais cent autres. Croyez-vous qu'un riche soit toujours un imbécile, et que, s'il apprend une fois à distinguer la vraie de la fausse volupté, il n'ira pas au devant de son voisin le taillandier, plutôt que d'établir, dans une *petite maison*, une fille de théâtre qui n'est pas plus à lui qu'à son *jokei?* Fi donc! *Ce ne serait pas montrer du génie que de douter qu'un gouvernement puisse, en dirigeant les hommes vers le grand et le bon, les détourner de tous ces plaisirs d'un luxe puéril ou pervers, qui ne font qu'effleurer l'âme, et la laissent dans le vide.*

Mais quelle folie à un particulier, comme moi, de prêcher contre des vices que le monde en-

cense! Laissons le luxe et ses esclaves, et reprenons la route de *Dijon*. Je veux que vous revoyiez notre *Arquebuse;* c'est le plus petit, et peut-être le plus agréable jardin public qu'il y ait en *France :* c'est dommage que l'on commence à le gâter en foulant, avec trop peu de discrétion, le gazon vert et épais qui tapisse l'*aire* entre les allées; c'est bien dommage aussi qu'on ne puisse arriver à ce jardin que sous le soleil. On a planté, depuis peu, un *quinconce* en marronniers sous les remparts, depuis la porte *Guillaume;* mais ces allées ne viennent qu'à moitié chemin de l'*Arquebuse*, tant les mesures ont été mal prises.

Je pars demain, mon cher *Priscus.*



La révolution française, qui a enfanté tant de malheurs et de crimes, il en faut convenir, ne fut pas toujours coupable; elle a marqué par des défrichemens immenses, et même par le perfectionnement de notre agriculture. Beaucoup de terres vagues qu'on disait stériles, parce qu'on ne voulait pas essayer si elles pouvaient devenir productives, se sont couvertes de moissons, et l'on voit onduler les épis de *Cérès* où naguères il ne croissait que des bruyères et des mousses. Deux causes ont contribué à

cette fécondation, et, ce qui pourrait paraître étrange, ces deux causes furent deux calamités: l'assassine terreur et la famine encore plus meurtrière. D'abord les *bonnets rouges*, qui étaient la plupart habitans des villes, ordonnèrent sous PEINE DE MORT (il n'y avait pas dans ce temps de plus légère peine) qu'on labourât, qu'on semât jusques sur les pierres; il ne fut plus permis de laisser chômer une terre médiocre; on prétendit même que la récolte fût toujours abondante. Plusieurs ont payé de leur vie l'ingratitude d'un sol qu'on avait épuisé; un grain amaigri par la mauvaise saison fut imputé à la qualité de la semence, et il y eut des laboureurs qu'on accusa d'avoir semé de l'*ivraie*, quoique jamais on n'ait semé de l'*ivraie*. Ces temps étaient aveugles et furieux; ils devinrent pires encore: un *avocat*, qui s'était fait roi sans en prendre le titre, se mit en tête d'anéantir toute la génération présente pour la renouveller plus parfaite et plus pure; c'était l'ennemi de Dieu qui travaillait à la sanctification des hommes; il fit couler le sang dans nos armées, et dans nos provinces; l'expéditive *guillotine* lui parut néanmoins trop lente, il organisa la peste, et nous y conduisit par la disette factice des alimens de première nécessité. On ne vit plus de pain en *France* que pour les dominateurs, et pour quel-

ques riches qui le payaient au poids de l'or; ce fut la seconde source des progrès de nos défrichemens; tout jusqu'à nos parterres fut labouré; la *France* fut couverte de blé et de *patates*. Les gouvernans d'alors s'applaudirent du succès de leur politique, et tous les *journaux* retentirent d'éloges pour une administration *aussi douce qu'éclairée;* ainsi, le crime recueillait des louanges, et la malhabileté, la violence, étaient qualifiées de sagesse et de génie.

Revenons à nos défrichemens, c'est un hameau qui me les a rappellés. On ne voyait, il y a vingt ans, au *Val-de-Suzon*, que deux petites auberges, qui n'étaient guères approvisionnées que d'escargots et de grenouilles; il y avait de plus un moulin, très peu occupé. On trouve aujourd'hui, dans cette gorge, plusieurs moulins, et plus de trente maisons dont quelques unes, qui se bâtissent actuellement, seront considérables. Cette étroite et profonde vallée était couverte d'arbres, moins quelques perches de prairies au bord du ruisseau de *Suzon;* on a étendu les prairies, on a labouré et semé quelques portions de la forêt inférieure, tandis que sa tête reste encore ombragée par une futaie.

Ce lieu est très habitable pendant l'été, mais l'hiver le couvre de brouillards, ou l'ensevelit sous les neiges; nous mettons cinq quarts d'heure

à sortir du *Val-Suzon*, quoique bien attelés et bien conduits.

*Saint-Seine* vient ensuite : ses collines environnantes étaient encore boisées dans ma jeunesse ; elles sont absolument nues aujourd'hui ; on fait à chaque pas les mêmes remarques, et presque sur toute l'étendue de la *France*.



C'est avec mes bottes de sept lieues que je voyage aujourd'hui; je vous laisserai franchir, sans les voir, de spacieux intervalles : nous voici à *Châtillon;* cette ville est plus étendue que large, et moins propre que bien bâtie et bien pavée; elle a une rue assez belle *sans être tirée à la ligne.* Je suis bien fâché de contredire si souvent nos voyageurs de cabinet et nos *géographies.*

La *Seine*, qui est encore fort modeste à *Châtillon*, coupe cette ville en deux parties inégales. Il y a quelque mouvement ici, et de la population : vous y verrez plusieurs promenades; celle d'en haut, qui se nomme, je crois, la *Doué*, est sainement située; mais on la fréquente peu, à cause de son éloignement, ou parce que l'aire en est pierreuse et mal tenue.

Au-dessous de la *Doué*, du côté de la ville, est la *merveille de Châtillon;* c'est une fontaine très

abondante qui sort d'un rocher creux; c'est *Vaucluse* en miniature. Il ne manque à la *fontaine de Châtillon*, pour être célèbre, que de s'être trouvée dans un désert, ou d'avoir été chantée par un *Pétrarque*.

La ville de *Bar* ne s'est point embellie, et celle de *Troyes* guère davantage.

On me montre à *Arcis-sur-Aube*, en deçà du pont, et près de la rivière; une *maison-domaine*, dont l'un des *triumvirs*, le *fameux Danton*, s'était rendu propriétaire, et qu'il avait le projet de rebâtir somptueusement. Les *Arcisiens* disent que cette victime de *Robespierre*, et qui fut long-temps son complice, n'était pas du moins un enfant dénaturé; au contraire, il mit son influence à éloigner d'*Arcis* la disette et les troubles: bien différent, en ce point, du *légiste d'Arras*, qui ne persécuta aucune ville plus que celle où il avait reçu le jour. On n'a ni démoli, ni brûlé, ni tué dans la *bourgade Dantonienne*; il s'y est fait peu de dénonciations, peu d'emprisonnemens; et le repos dont on y a joui, on en fait honneur à *Danton*. Mais il fallait venir à *Arcis*, pour entendre des éloges de cet homme-là: car, en vérité, il n'a pas toujours été un saint: il fut un des ouvriers du 31 mai; et sa fatale énergie contribua pour beaucoup au succès de cette journée, qui organisa le meurtre et tous les crimes dans la *France*.

Je recommande à *Arcis* l'auberge des *Trois-Maures*, tenue par Madame *Haviat*. C'est une veuve, encore dans le moyen âge, et qui a quinze enfans vivans, tous d'un même père : voilà qui fait honneur à l'épouse et à l'époux, et j'ai dû faire mémoire de M. et de M^me^ *Haviat*.

Nous avons fait onze lieues pendant mon récit, et nous voici à *Châlons*. Je n'ai pas trouvé, dans ce dernier voyage, de meilleur pain qu'en ce chef-lieu du *département de la Marne*; mais le vin du territoire est mauvais : il ne faut pas se laisser tromper par le titre de *vin de Champagne*, qu'on donnerait, sans en être puni, même à des *vins de Soissons*; et puis la *Côte-d'Or*, productrice d'un nectar dont ne s'abreuvent que les *grands dieux*, *DII MAJORES*, voit à son pied des vignobles qui déshonoreraient la *Bourgogne*, si la liqueur fournie par ces plants réprouvés ne se consommait promptement dans les tavernes du pays, comme pour en dérober la connaissance au monde. Ainsi la *Champagne* recueille dans ses plaines, ou sur des collines froides, un vin sans qualité, tandis qu'*Épernay*, *Aï*, *Verzy*, *Verzenis*, *Hautvilliers* et autres climats d'une juste et haute réputation le disputent, chez les gourmets, à tout ce que ma province vineuse mûrit de plus excellent. Partageons les avantages d'un sol favorisé du ciel; et que le *Champenois* et le *Bourgui-*

*gnon* marchent égaux, au lieu de déprimer calomnieusement leurs fruits et leurs récoltes ! Mais quand nous maudirons les mauvais crûs, n'oublions pas les *vins du Soissonnois*.

*Châlons* est dans le voisinage des bons vins; mais on ne les recueille pas sur ses domaines : il faut s'en éloigner de six ou sept lieues, en approchant de cette côte boisée, qui domine sur une plaine maigre et nue, d'où l'on ne tarde pas à découvrir la ville aimable et célèbre qui faisait dire à *La Fontaine :*

Il n'est cité que je préfère à Reims.

J'ai revu *Saint-Remy :* sa façade est ignoble; mais l'intérieur offre des détails : la voûte de la grande nef est large et libre, les bas-côtés portent une belle tribune; au reste tout est grossier dans cet édifice, excepté la *chapelle de la Vierge* qui se fait remarquer par une simplicité gracieuse. Les portes en marbre, qui forment les deux entrées latérales du chœur, sont magnifiques et d'une coupe sûre autant que régulière; mais on a chargé les frises de trop d'ornemens.

Comme j'errais sans but dans cette grande ville de *Reims*, j'ai été frappé d'une inscription en grosses lettres dorées :

VIRO IMMORTALI.

Que nous sommes fous avec nos *Immortalités* sujettes à la goutte, à la fièvre, et enfin au cercueil! Ces *Immortels* tombent les uns sur les autres, et tout jusqu'à leur mémoire se plonge enfin dans l'oubli avec la multitude éphémère des êtres pensans ou non pensans.

ET CINIS ET NIHIL!

Ces quatre mots, quoi que l'on fasse ou que l'on dise, sont l'épitaphe du monde entier.

Je rentre, après cinq mois d'absence, dans mes foyers, j'y rentre ayant perdu une forte partie de mon avoir; il n'est plus, à mon âge, de retour vers la fortune; mais je braverai le sort,

*Dum vita animusque valebunt.*



## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE (*a*) page 402.

Tournés en *visses*......

Que les grammairiens y fassent attention, et ils ne condamneront point l'orthographe du mot *visses*, telle qu'elle est ici.

# INDICATIONS

## SUR LE VOYAGE N° 40 ET DERNIER.



FIN du quatrième et dernier volume des Voyages d'un Français.

# TABLE
## DES VOYAGES
### CONTENUS
### DANS CE QUATRIÈME ET DERNIER TOME.



FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

# EXTRAIT

D'UN MANUSCRIT *destiné à l'impression, et qui aura pour titre :* DE LA CRITIQUE, ET DE SES EFFETS EN LITTÉRATURE ET DANS LES ARTS.

Louis-Sébastien Mercier, qu'aucun écrivain de notre temps n'a surpassé par l'originalité de l'esprit et l'amabilité du caractère, encore moins par la franchise et la droiture du cœur, ayant lu, en manuscrits, les *Voyages d'un Français*, me dit, en me remettant le dernier cahier :

> *Promeritam laudem tibi deneget invida turba,*
> *Æternum cui vera placent liber ille placebit.*

Oui, ajouta-t-il, cet ouvrage est digne de succès; mais, mon cher Milran, votre gloire sera tardive, et vous n'en jouirez point. Vous avez toujours dédaigné ou négligé de faire connaître dans le monde votre personne, et vos ouvrages; vos pensées, comme vos études, furent toujours solitaires : il vous a suffi, pour toute récompense de vos travaux, d'être vrai, et vous n'avez cherché la vérité que dans vous-même; vous devriez n'en paraître aujourd'hui que plus digne de suffrages; et vous n'en recevrez de personne. Les corsaires de la littérature, vous trouvant désarmé, vont lâchement vous assaillir; tous ou presque tous lanceront sur vous, en riant, les traits

de la satire ; ils tâcheront de vous rendre ridicule, et ils y réussiront auprès de ceux que la paresse empêche de juger par eux-mêmes, et qui révèrent comme des oracles les journalistes qui les ont fait rire, soit en dépréciant le génie, soit même en dégradant la vertu. Irez-vous, à votre âge, solliciter nos juges périodiques? Ils vous accueilleraient avec le plus froid dédain : un air insolent de supériorité irriterait peut-être votre vieil esprit martial. Mais, si légitime que fût votre vengeance, les effets en retomberaient sur vous; et, au lieu de quelques sarcasmes qui n'eussent fait que vous effleurer, vous seriez accablé d'injures intolérables.

Ici j'interromps *Mercier*, pour lui dire : Eh quoi! mon ami, un ouvrage où la vérité se montre par-tout avec candeur, et souvent avec grâce, ne saurait-il se soutenir de lui-même, et imposer aux auteurs de *feuilletons*, non point jusqu'à les contraindre aux éloges, mais jusqu'à les contenir dans les injures dont ils sont si prodigues?

Ne généralisons point, reprit *Mercier* : nous avons des journalistes incapables d'invectives; ces mêmes hommes sont en état de juger sainement : mais il y a un intérêt de métier qui fera taire les *bénévoles*, pendant que les autres *glapiront* contre vous et vous feront succomber, malgré tous vos droits à l'estime publique. Avez-vous déjà imprimé quelque écrit. Et l'un de nos pirates, après avoir rapidement jeté l'œil sur vos tables, vous a-t-il, dans sa feuille vénale, présenté comme un sot indigne de tenir une plume? En vain produiriez-vous des chefs-d'œuvre; en vain vous parviendriez, dans la prose, au style de *Buffon*; ou, dans les vers, à l'harmonie de *Racine*, il trouverait encore à vous mettre au-dessous de lui : c'est-à-dire, au dernier rang des écrivains.

Voyez ce prêtre apostat, qui a fondé sa cuisine sur les produits de son insolence : il peut, avec la méchanceté de *Desfontaines*, en avoir les mœurs infâmes ; mais, s'il n'a point les talens de son devancier, il n'est pas moins injuste; il n'est pas moins privé de pudeur que cet abbé, qui, ayant osé dire à un ministre : *Monseigneur, il faut que je vive*, en reçut pour réponse : *Je n'en vois pas la nécessité.* Et en effet, à quoi servent ces bourdons de la littérature? Ils offensent, ils irritent sans éclairer et sans instruire; ils se prêteront tranquillement à empêcher le débit d'une œuvre pure en morale. Mais, si l'*Hebdomadaire* en est bien payé, soyez certain qu'il publiera jusque sur les toits le mérite prétendu d'une brochure que le goût et la raison réprouveraient également.

Les critiques passionnées ou malveillantes, et l'on n'en voit guère d'autres, continua *Mercier*, sont d'autant plus criminelles, que l'auteur qu'on vient, avec une lâcheté punissable, de traîner dans la boue, n'a aucune voie, aucun moyen de réclamation : nul journal ne recevra sa défense. Ainsi, le plus vrai talent sera étouffé par la satire. *Mercier* ajouta : J'ai eu l'idée d'un ouvrage périodique que j'aurais intitulé *Journal d'appel littéraire*, ou *la Feuille de l'honnête homme*. Tout écrivain, avec une légère redevance, aurait eu accès dans cette feuille, pourvu que les personnalités n'entrassent point dans notre polémique. Mais où trouver des collaborateurs qui consentissent à n'avoir que de la raison et du bon sens? car nous n'aurions admis ni le froid persifflage ni la poignante ironie. *L'ironie est cruelle après la victoire, elle est trop orgueilleuse avant d'avoir vaincu.* Cette figure fait sourire l'esprit, elle offense presque toujours le cœur; et *Socrate* eut à se repentir de l'avoir trop employée. Vous

me direz que moi-même.... Oh! je n'ai jamais été âcre; mais j'eusse mieux fait encore de m'interdire toujours le ton moqueur; il ne convient à personne. Vous surpassez tel écrivain dans un point, il vous surpasse dans un autre: la carrière est ouverte à ceux qui veulent y entrer. Faisons notre route sans barrer celle de nos rivaux : le public, instruit par le temps, saura bien mettre chacun de nous à la place qui lui sera due. Ce sont presque toujours des auteurs médiocres qui exercent la critique : nos plus grands maîtres ont eu pour juges les hommes les plus inférieurs. *Zoïle* insultait *Homère; Virgile* fut attaqué par *Bavius; Corneille* fut piqué par les insectes de son temps; *Subligny* dénonçait quatre cents fautes dans l'*Andromaque;* notre grand *Buffon* fut *nazardé* par un petit régent de collége; et *Geoffroy* et *Clément* n'ont pas donné un seul jour de relâche à *Voltaire.*

Allons, me dit *Mercier*, imprimons toujours vos *Voyages;* et, suivant le genre d'attaque, vous verrez s'il faut vous servir de l'aiguillon, ou seulement du silence, contre vos adversaires. Je vous répète que les *Voyages d'un Français* sont dignes de succès, et que vous aurez du moins pour vous le petit nombre des esprits bien faits.

## DEUXIÈME EXTRAIT

### DE L'OUVRAGE CI-DESSUS INDIQUÉ.

Que je lise au hasard quelques pages de *Bernardin de Saint-Pierre* (*a*), je trouve toujours à y admirer et le savoir et le talent et le génie. Je suis comme anéanti par tant d'éclat;

et, devant un tel homme, je me regarde comme un point mathématique, une simple idée, un *infiniment petit*. Mais, si je jette l'œil un moment sur les feuilles virulentes d'un certain prêtre apostat, je me sens croître de taille, et ne puis plus me cacher que si j'étais tout à l'heure un pygmée, me voici presqu'un géant. En quoi le *feuilliste* sans décence, sans morale, serait-il comparable à l'écrivain qui fait son premier devoir du respect des mœurs comme de la vérité, et dont la plume, après tout, est aussi correcte que prétend l'être ce grammairien bouffon, qui n'a de facilité que dans l'injure, et qui croit que la modération est la qualité des sots?

Il ne faut pas, pourrait-on me dire, être trop sensible à la critique; son essence, parmi nous, est d'être exagérée: patientez, et votre livre enfin triomphera de la satire.... Oui, quand je ne serai plus, et après que la méchanceté aura épuisé sur moi ses traits envenimés....... Oh bien! je ne suis pas de cette humeur; et, comme je me sais incapable d'injustice envers personne, je ne puis souffrir aussi les injustices envers moi. Je suis fort loin de prétendre que mes ouvrages soient sans défauts; j'y en ai relevé un grand nombre; un plus grand nombre encore aura pu m'échapper: qu'on me les fasse connaître, j'en remercierai mes censeurs, et ferai docilement usage de leurs avis, s'ils ne me sont point adressés d'un ton trop magistral. De quel orgueil faut-il être gonflé, pour se permettre d'*ironiser*, de *persiffler* un écrivain, au lieu de lui montrer, avec ménagement, *quelle route plus sûre il aurait pu suivre, comment il s'est égaré, et par quel moyen il pourra rendre son livre plus utile ou plus intéressant....*

*Leibnitz* ne trouvait aucun livre mauvais, et un apostat

folliculaire ne trouve aucun livre bon, excepté les siens : car il prend pour des livres les facéties insolentes dont il a rempli les *feuilletons*.

L'auteur de *Jeanne* a reçu des censures et des éloges ; mais nulle approbation ne l'a flatté autant que quelques mots de madame *de Genlis*, femme qui doit mieux se connaître en bonnes règles sur l'éducation, qu'un déserteur de nos autels sacrés, un abjurateur de la foi ; elle dit dans une lettre qui m'a été communiquée : *J'ai lu l'ouvrage de M. Milran avec un grand plaisir ; on y trouve ce qui doit faire, dans tous les temps, le succès d'un livre : de la sensibilité, des peintures vraies et d'excellens principes ; j'en parlerai dans mon Journal de la Jeunesse.*

Ce journal est passé en d'autres mains ; c'est ce qui a empêché madame *de Genlis* de faire des *Mémoires de Jeanne* l'analyse qu'elle s'était proposée.

Un de nos *régulateurs* à la toise, à la ligne, veut par-tout des *métaphores ;* mais il faut que cette figure soit placée. On nous apprend que *Zadig avait le style de la raison*, c'est-à-dire, qu'il écrivait sans enflure? Notre grand *Voltaire*, dans sa prose inimitable, fait usage souvent de l'antithèse ; mais il est sobre en métaphores. Et puis, mon cher pédant, toi qui sais, comme *Hyppias*, tout le rudiment par cœur ( *Jeanne*, tome II, page 260, n° 19 ), ignores-tu, ou feins-tu d'ignorer que l'homme véritablement sensible, l'homme qui pense avec quelque profondeur, s'élève toujours quand le sujet l'exige? Il est véhément quand il faut l'être ; mais il ne toise pas toutes ses phrases, et, sans dédaigner l'art, il ne s'éloigne jamais de la nature.

C'est aux amis du mensonge à ne parler qu'en méta-

phores : entendez, à l'audience, un avocat plaidant pour une mauvaise cause, il est tout hérissé de figures; et, ne pouvant en imposer par les faits, il tâche d'éblouir par un langage apprêté, par une réthorique artificieuse. Voyez ce prêtre apostat, qui prêchait autrefois comme *Maillard* ou comme *Menot*, et qui, depuis, s'est fait juge des talens et des écrits; il ne cite jamais, ou c'est une seule ligne, qu'il a tronquée, altérée; il met les injures à la place des raisons; de grossières bouffonneries lui tiennent lieu de preuves; il remplit le rôle de *Gilles*, sur un tréteau des boulevards; et si par des *lazzi* il excite le rire de la multitude, pendant que quelques honnêtes gens, mêlés dans la foule, lèvent les épaules et s'enfuient, il se croit un *Aristarque* ou un *Quintilien*, et n'est véritablement qu'un *Arétin*, un *Archiloque*, sans avoir le génie de ce dernier, mais seulement la méchanceté de l'un et de l'autre.

*Archiloqum rabies armavit. . . .*

*Rabies* est cette hydrophobie littéraire, qui mord de tous côtés, en criant, C'EST POUR VENGER LE GOUT! Quoi! le goût n'aurait que des forcenés pour ses oracles et ses interprètes! Eh bien! je le veux, Messieurs; vous avez, dans sa perfection, le goût des arts et des lettres : pourquoi donc, au lieu de produire chaque année quelque chef-d'œuvre, vous arrêtez-vous à harceler, à calomnier les ouvriers de la ruche? Si vous seuls sucez les fleurs du *mont Hymette*, c'est de vous que nous devons attendre un miel délicieux, et cependant votre bouche ne distille qu'une liqueur aigre ou bilieuse.

Reportez, croyez-moi, votre patente au bureau; vous ne l'avez obtenue que par surprise. Le goût se soutiendra

parfaitement de lui-même, ou bien, il choisira de plus sûrs appuis que le vôtre.

Mais, dis-moi, prêtre démissionnaire, serait-il vrai, comme on me l'assure, que ton superbe dégoût pour *Jeanne* soit venu principalement de ce que le fils de cette bonne mère condamne partout dans son livre une espèce de châtiment trop usité dans nos écoles, et où le maître souille son ame par l'acte qui dégrade le disciple. Ce *petit jeu*, penses-tu, est la *rocambole* du métier de *gâcheurs;* il sont déjà si mal payés, que si on les prive encore de ce *menu plaisir,* autant vaudrait les envoyer écrire sur la mer avec un aviron de quinze pieds ( Voyez dans Jeanne, supplément à la note (*l*), tome II, pages 251 et 252. )

Non, il n'y aura point de morale chez les maîtres, point d'élevation parmi les disciples, tant que les uns infligeront une peine corruptrice, et que les autres auront la faiblesse de s'y soumettre.

Je suis persuadé, avec *Platon*, que la beauté, dans les vues de la nature, est l'enseigne de la vertu: un beau corps est un temple que Dieu lui-même disposa pour être habité par la sagesse; mais l'intention divine peut être trompée, et le vice osa déloger la vertu pour occuper sa place. Qu'on y regarde bien alors, on reconnaîtra que le type originel de la beauté est altéré et presque effacé. Il resta pur dans les traits de *Jeanne d'Arc*, dans ceux de *Jeanne Laisnez* et dans les vôtres, ô *Jeanne Royez,* que l'impudeur d'un libelliste déhonté ne m'empêchera point de rappeler aussi souvent que ma tendresse vous présentera à mes respectueux souvenirs.

Ce n'est donc pas tout-à-fait la beauté, mais son image imparfaite ou dégénérée, qui est quelquefois un faux indice; mais il est rare que des traits hideux dans la figure

ne soient pas de tous les vices un signe presque certain. C'est d'après une pareille idée qu'on aura fait l'épigramme suivante :

De la suprême majesté
J'adorais la divine essence ;
Mais de ce diable, en nos livres cité
Pour sa laideur et sa méchanceté,
Obstinément je niais l'existence ;
J'ai vu CORNET, et je n'ai plus douté.

Je ne sais pas qui est ce M. *Cornet,* mais apparemment c'est un de ces journalistes *insulteurs* et non *instructeurs,* ou *instruiseurs*, qui tirent dix pistoles de chaque *diatribe* qu'ils envoient au *feuilleton,* si elle est suffisamment garnie de quolibets pour faire rire dans les cafés de *Paris* et dans quelques savans musées de nos provinces.

O *La Fontaine!* ô *Montaigne!* que vous eûtes raison de honnir les pédans ! Leur esprit est faux, leur savoir est tout en babil ; ils sont sans pudeur, sans *vergogne.* Un écolier impatient des armes prend le mousquet et l'habit militaires à quinze ans. Tout bon citoyen aurait loué le jeune élève de *Mars*, des présages qu'annonçaient de hâtives dispositions pour la plus juste gloire ; mais un prêtre renégat, un habitué des *feuilletons*, insulte ce guerrier. Aujourd'hui vétéran, il lui demande avec dérision comment il n'est pas *maréchal de France ;* mais je demande à mon tour au ci-devant tonsuré comment il n'est point *cardinal.* Il y a une profonde bassesse à faire un reproche, et presqu'un crime à un adolescent de s'être fait soldat. Ce soldat n'a point déserté ses drapeaux ; il a servi, il servirait encore fidèlement sa patrie. Par où pourrais-tu te préférer à moi, mauvais prêtre qui, élevé par les bienfaits de l'église, méconnais et peut-être calomnies présentement ta mère nourrice ?

Un fils religieux revèle les vertus de la meilleure des mères, et tu ris de sa piété; tu tournes en moquerie le sentiment de la reconnaissance. Tu voudrais qu'on n'entretînt le public que des rois ou des personnes titrées et qualifiées. Mais qu'y a-t-il de plus rare ou de plus auguste que la vertu, et qu'est-ce qu'il nous importerait de connaître avant elle? Je ne sais point si tu as des enfans; mais fussent-ils adultérins, ils te devront de l'attachement pour peu que tu remplisses envers eux les devoirs de père; et le premier de ces devoirs est de leur donner bon exemple. *Tu n'as point de vertu, montres-en l'apparence; l'hypocrisie bien voilée est moins nuisible à la société que le scandale audacieux.* Fais que l'un de tes fils, regardant comme réelle ta sagesse, qui n'est que peinte, veuille un jour, dans un écrit public, rendre vénérable la mémoire de son père. Ton fils, dans ses écrits, trompera ses lecteurs, mais avec innocence, et par l'effet d'une surprise qui l'honorerait dans mon esprit.

J'estime, j'admire *Pope*, pour quelques ouvrages de génie qu'il nous a laissés; mais je l'admire cent fois davantage pour ce tombeau qu'un tendre souvenir lui fit ériger à sa mère. Mais ton devancier, en censures aigres, mordantes et presque jamais justes, le prêtre *Sabathier* m'indigne quand il épilogue sur quelques vers un peu durs du bon *Lemierre*. Est-ce que le libelliste des *trois siècles* ignorait que, des produits de sa muse, l'auteur d'*Hypermenestre* nourrissait une mère vieille et pauvre; ou avait-il dessein, par ses critiques outrées, de tarir la source des secours qu'un fils donnait à sa mère? O race des *Zoïles!* vous serez toujours ce que vous avez été, ennemis des talens et des vertus.

Assez pour le présent: attendons une nouvelle sortie

déclamatoire et calomnieuse de l'ex-prêtre romain; c'est alors que je veux, par une charité toute chrétienne, et dont l'abbé journaliste ne m'aura pas donné l'exemple, manifester ses vertus sacerdotales et civiles, et ériger ainsi un juste trophée à ses talens, à sa politesse sur-tout, et à son équité.

# NOTE.

NOTE (*a*) page 222.

Que je lise au hasard quelques pages de *Bernardin de Saint-Pierre*.....

Oui, parmi les livres dont s'honore ma nation et qui ont pu parvenir à ma connaissance, les *Études de la Nature* sont, à mon jugement, l'œuvre la plus lumineuse qui soit jamais sortie d'une plume française. Mais mon admiration pour *Bernardin-de-Saint-Pierre* ne m'a point fermé les yeux sur quelques principes hasardés et quelques fautes graves qui lui sont échappées. Il se déclare partout l'ennemi des systèmes, et sa théorie des marées est un pur système. On peut admettre pour cause des courans l'effusion alternative des glaces polaires; mais cette effluence ne doit pas nous être présentée comme la cause immédiate et unique du flux et du reflux; ce double mouvement est à peu près régulier sur nos côtes où il retarde de quarante-huit minutes en vingt-quatre heures; la variation est si petite qu'elle échappe au calcul. M. de *Saint-Pierre*, qui passe légèrement sur cette difficulté, avait un trop bon esprit pour que son explication des marées l'ait jamais entièrement satisfait. Ce qui paraitrait convenir à quelques côtes maritimes, serait en opposition directe avec ce qui arrive sur d'autres plages ou d'autres rivages. *Newton* a eu raison de dire que les marées ont quelques *causes mixtes* et qu'on n'a pas encore découvertes.

M. de *Saint-Pierre* rapporte assez fidèlement plusieurs objections contre la Providence; mais il s'en faut bien qu'il y ait répondu d'une manière toujours victorieuse. *Origène*, pour justifier l'existence des tigres et autres animaux cruels, dit qu'ils furent créés pour exercer le courage de l'homme. M. de *Saint-Pierre* se borne à dire que les bêtes féroces sont peu dangereuses pour nous, *parce*

*qu'elles ne sortent guère que pendant la nuit, et qu'elles n'entrent pas dans nos villes....*

Elles n'entrent pas dans nos *villes murées*, mais toutes ne le sont pas, et une grande partie des hommes n'habite pas dans les villes.

*Les loups, les jakals ont une voie perçante et qui se fait entendre au loin...*

Mais de quel côté fuirez-vous si les hurlemens viennent de divers lieux opposés?

*Le tigre a des raies obscures, et le léopard des taches foncées sur la peau...*

Ces raies *obscures* m'aideront-elles à découvrir mon ennemi de plus loin?

*Le serpent à sonnettes, par les grelots de sa queue, vous avertit de son voisinage...*

Oui, à deux pas de moi seulement, tandis que le redoutable reptile peut s'élancer de plusieurs toises sur mon corps sans défense.

On veut bien avouer que les insectes vermineux sont incommodes, mais on nous fait observer *qu'ils tirent le mauvais sang.*

Et voilà pourquoi les pauvres jouissent toujours et par-tout d'une santé brillante! Est-ce donc que le mauvais sang pourrait être pompé sans mélange du bon? En vérité cet aphorisme de charlatan n'aurait pas dû trouver place dans les *Études de la Nature.*

Je n'aime à citer ni les autres ni moi; et si, dans les *Voyages* que je publie aujourd'hui, j'ai renvoyé quelquefois aux *Mémoires de Jeanne*, c'est qu'on y trouve, quoique succinctement, mes premières campagnes maritimes; mais par ces indications j'ai eu dessein aussi de rappeller au public un livre rempli de sages principes et d'une morale douce. Un ci-devant prêtre a essayé de flétrir par des injures et l'auteur et l'ouvrage; mais j'invite les personnes imprévenues à lire *Jeanne-Royez*, ils en trouveront plusieurs exemplaires chez MM. *Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n° 14.*

Nous voici loin de *Bernardin* et de ses savantes *Études*; il créait, et nos *feuilletons* détruisent.

N'omettons pas, pour en consoler ceux qu'attaque l'ignorance ou la mauvaise foi, que M. de *Saint-Pierre* fut traité fort despectueusement dans quelques journaux, et qu'on refusa d'y recevoir ses réponses.

Cette politique assure à nos flibustiers l'avantage de paraître avoir toujours raison.

Comme j'allais envoyer cet *appendix* à l'imprimeur, j'ai reçu de *Lyon* une notice raisonnée de tous les ouvrages qui sont entrés dans la bibliothèque de cette ville pendant l'année 1816. Cette notice est de M. *Delandine*, connu par plusieurs ouvrages où il a répandu une érudition aimable ; on ne goûterait guère aujourd'hui le verbeux savoir d'un *Saumaise*.

Je ne connais pas M. *Delandine*, je n'en suis pas connu. Je n'ai sollicité ni journaliste, ni aucun autre écrivain en faveur de *Jeanne*. J'ai lu et n'ai jamais vu madame la *comtesse de Genlis* ; son jugement, celui de M. *Delandine* étaient aussi libres que désintéressés, je n'en suis que plus flatté de leurs suffrages ; voici comment s'exprime *l'académicien bibliothécaire de Lyon* :

« L'hommage du respect filial pour une bonne mère a toujours » droit d'intéresser ceux qui en sont témoins, et cet intérêt s'ac- » croît encore lorsque le fils est tout à la fois un homme sensible et » un homme d'esprit. Nous sommes surpris que la plupart des jour- » naux n'aient point fait connaître cet ouvrage où l'on trouve des » détails agréables, des portraits bien saisis, des hors d'œuvres » auxquels on ne s'attend pas, de bonnes vues, souvent des idées bi- » sarres, mais qui font réfléchir ; une marche singulière qui annonce » un auteur qui ne veut ni penser, ni écrire comme les autres, » mais qui sait attacher son lecteur par la variété des sujets qu'il » traite et la manière dont il les présente. Les notes qui terminent » chaque volume méritent d'être lues. »

J'ai eu des *idées hétéroclytes* ; je l'admets sans peine, sur-tout quand cette observation est de l'écrivain à qui nous devons *l'enfer des anciens*, un *Tableau des prisons de Lyon*, un *Dictionnaire historique des hommes célèbres* (aujourd'hui à sa 8e ou 9e édition) ; mais je me plains de ne pouvoir, par moi seul, reconnaître les écueils où j'aurai échoué, j'y planterais autant de balises pour marquer mes naufrages ; et à l'aide des *vigies*, je pourrais dans la suite naviguer plus sûrement.

*M. Delandine* m'écrivait en février 1816 : « le recueil de vos « *voyages* ne peut qu'être accueilli du public, s'ils sont écrits avec » la même variété que votre *Jeanne* ; mais je vous engage avec » franchise à y conserver une marche suivie, régulière, sans écarts » sur la route.... Il faut retrancher toutes digressions littéraires ou » politiques, sauf à faire de celles-ci des opuscules particuliers.

J'ai tâché, dans l'édition des *Voyages d'un Français*, de suivre les conseils de *M. Delandine*, je lui en marque ainsi ma reconnaissance, et c'est la manière dont je répondrai toujours à un critique honnête et poli.

*Post-Scriptum.*

Je me suis servi plus d'une fois, dans cet *appendix*, du terme d'*apostat*, et l'on dira peut-être que cette qualification est inconvenante ou même injurieuse, une loi positive ayant permis à toutes personnes consacrées au saint ministère de rentrer dans la classe des citoyens libres d'engagemens religieux ; mais cette loi de circonstance empêche-t-elle que, suivant le catéchisme, l'*ordre* imprime à l'ame un *caractère ineffaçable?* vous êtes donc toujours prêtre, et vous n'observez cependant plus les devoirs de cet État, vous violez des sermens qui vous rendent *anathême* selon cette doctrine que vous avez autrefois admise, et que vous avez prêchée. Vous vous croyez absous parce que le *vatican* n'a pas lancé la fondre sur des coupables trop nombreux ; mais la tache reste et ne peut être lavée; vous n'avez pas de châtiment à craindre ; mais votre conscience. Il y a des cas où une dette devient sans effet par prescription de temps. Votre créancier ne peut plus vous poursuivre, en êtes-vous moins son débiteur? On ne punit pas votre renoncement au sacerdoce, en êtes-vous moins *apostat?* Et quand nous joignons encore au nom d'un grand empereur ce titre flétrissant, comment un clerc déserteur de la Sainte Église nous interdirait-il de le qualifier par ses faits?

# TABLE

DES

# VOYAGES D'UN FRANÇAIS.



# TABLE

INDICATIVE

DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES SUJETS PRINCIPAUX DONT IL EST PARLÉ DANS LES VOYAGES D'UN FRANÇAIS.

FIN DE LA TABLE.

# AVIS.

# ERRATA

## DES VOYAGES D'UN FRANÇAIS.

### TOME I.

| *Pag.* | *Lignes* | *Au lieu de* | *Lisez* |
|---|---|---|---|
| viij, | 22. | universelles. | aussi universelles. |
| xv, | 28. | je vous admire | je vous en admire |
| 74, | 7, | derniers | dernières |
| 80, | 8. | la rivière d'Aure; | la rivière d'Aude; |
| 94, | 9. | une destination; | une autre destination; |
| 113, | 26, | lui et sa famille. | pour lui et sa famille. |
| 115, | 1. | eux-mêmes, | à leurs frais, |
| 130, | 17. | la désolation | sa désolation |
| 137, | 24. | est belle | est bonne |
| 164, | 12. | ce vieux mur, | ces vieux murs, |
| 228, | 12. | exhortation morale | exhortation chrétienne |
| 240, | 23. | passassent | transportassent |
| 250, | 21. | ou imitative. | ou portée à l'imitation. |
| 288, | 1, 4. | Brienne | Brionne |
| 347, | 20. | sans doute les environs de Crussol sont couverts | (il faut effacer tout cela.) |
| 356, | 3, 4. | cette pièce est | cette pièce d'architecture est |
| 379, | 10, 11. | aux arvants | aux arrivans |

| Pag. | Lignes | Au lieu de | Lisez |
|---|---|---|---|
| 406, | 2, 3. | d'une église par un | à celle d'un |
| 436, | 6. | est ouvert | est couvert |

TOME II.

| Pag. | Lignes | Au lieu de | Lisez |
|---|---|---|---|
| 10, | 16. | pourraient | pourront |
| 17, | 2. | a fait couler | avait fait couler |
| *Ibid.* | 23. | enterrerais | enfermerais |
| 23, | 6. | Meycargues | Meyrargues |
| 26, | 19. | et votre œil | où votre œil |
| 27, | 26. | le Piguan. | le Pignan. |
| 53, | 5. | terrier | terrien |
| 64, | 27. | on ne peut jouer | on ne peut pas jouer |
| 69, | 20. | puis elle s'avive | elle s'avive |
| 71, | 8. | le berceau | le premier berceau |
| 87, | 1, 2. | souhaitons | souhaitâmes |
| 92, | 5. | confractuosités | anfractuosités |
| 96, | 9. | former | fermer |
| 104, | 7. | paysage | passage |
| 111, | 5. | CUŒCCUS | *quercus* |
| 116, | 5. | ne serais pas venu | ne serai pas venu |
| 126, | 28. | torquemador | torquemada |
| 133, | 1. | en plantes | ou plantés au |
| 163, | 21. | près de | prêt à |
| 165, | 4. | j'ai pourtant | mais j'ai |
| 180, | 7. | les villageois, | les villageoises, |
| 220, | 25. | de ce village | de village |
| 285, | 4. | tout près d'. | tout prêts à |
| *Ibid.* | 9. | en graines | en grains |
| 295, | 24. | à la vue. Nous, | à la vue, nous |
| 302, | 15, 16. | A huit milles d'Arras, | , à huit milles d'Arras; |
| 328, | 1. | tout ensemble. A | tout ensemble à |
| | 2. | maigre. Des | maigre; des |
| 396, | 17. | profite | profile |

| *Pag.* | *Lignes* | *Au lieu de* | *Lisez* |
|---|---|---|---|
| 405, | 7. | il ne fait | il ne sait |
| 408, | 1. | page 222 | page 399 |

TOME III.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 57, | 25. | on y construit | mais on construit |
| 104, | 10. | tous deux. | tous les deux. |
| 127, | 9. | Ménistral | Monistrol |
| 154, | 24. | 15 juin c'est | 15 juin est |
| 176, | 5. | s'est porté | s'est posté |
| 190, | 8. | sur du sable et des cailloux roulés | sur des cailloux roulés et du sable. |
| 229, | 1. | les municipaux | les municipaux |
| *Ibid.* | 5. | la province, | ta province, |
| 261, | 11. | médiocre | médiocre en qualité |
| 286, | 1. | profitez | profilez |
| 307, | 17. | touché et même surpris. | touché. |
| 359, | 23. | supplée à tout | suppléa tout |
| 381, | 10. | continuées; | continues; |
| 460, | 13. | et bien, peu, | et bien peu. |

TOME IV.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 12, | 4. | cette entrée | cette contrée |
| 26, | 5. | menus graines, | menus grains. |
| *Ibid* | 8. | bouffle | bouffe |
| 43, | 4. | Poulguinau, | Poulgnignan, |
| 61, | 28. | abour | labour |
| 62, | 15. | la vont prendre | vont la prendre |
| 68, | 2. | des tuiles et des | de tuiles creuses et de |
| 70, | 15. | croupé | coupé |

| *Pag.* | *Lignes* | *Au lieu de* | *Lisez* |
|---|---|---|---|
| 72, | 3. | hauteur médiocre | hauteur moyenne |
| 94, | 11. | je passa | je passai |
| 114, | 8. | *étauche* | *étanche* |
| 132, | 16. | fin du 4<sup>e</sup> | fin du 3<sup>e</sup> |
| 141, | 7. | tu mérites d'obtenir | tu mérites |
| 237, | 6. | le Monsieur | Monsieur |
| 274, | 4. | les troncs | les trous |
| 286, | 1. | *Onglets* | *Onglots* |
| 294, | 4. | *infeste* | *infecte* |
| 301, | 23. | dure et noire | dur et noir |
| 344, | 12. | allons voir | allons pourtant voir |
| *ibid.* | 26. | il parle | il a parlé |
| 400, | 3. | La Rochepon | La Rochepot |
| 406, | 7. | et la misère | et les misérables |
| 436, | 16, 17. | dans ses écrits | dans cet écrit |
| 458, | | Ponts des Onglets. | Pont des Onglots. |
| 463, | 2<sup>e</sup> col. | YVERDUN. | YVERDUN. |

NOTA. La ponctuation a été fort dérangée dans quelques endroits; le lecteur attentif voudra bien y suppléer.

FIN DE L'ERRATA.





